

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Barcelone comme nouvelle vi(II)e : questionner les mobilités et les rapports de pouvoir dans un lieu où se croisent les trajectoires d'Européens et de Sud-Américains

Auteur : Aurore Simons
Promoteur(s) : Jacinthe Mazzocchi et Channel Baquet
Lecteur(s) : Julia Laureau
Année académique 2022-2023
Master en anthropologie (finalité approfondie)

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave.

2

Remerciements

Je voudrais sincèrement remercier Jacinthe Mazzocchetti et Channel Baquet pour leur aide, leurs conseils, leur temps et leur soutien.

Un grand merci à Maël, Laure, Christine et Inès pour leur relecture partielle ou totale qui m'a aidé à poser un autre regard et à prendre du recul sur mon mémoire.

Merci à ma famille de m'avoir laissé faire ces études un peu difficiles à cerner et à comprendre. Je vous remercie pour votre confiance et votre soutien.

Merci à mes amis et à mon amoureux, mes piliers.

Un immense merci aux personnes rencontrées à Barcelone qui ont croisé ma trajectoire et qui m'ont faite confiance, à celles qui sont présentées dans ces pages et celles pour qui la place ne suffisait plus. Merci pour votre intérêt, votre accueil et ces merveilleux moments partagés.

Finalement, merci à Laure Thibert, petite perle rencontrée dans mon parcours universitaire, qui m'inspire au quotidien par son intelligence et sa passion pour l'anthropologie.

Ton amitié et nos discussions à rallonge par messages vocaux m'ont fait persévérer quand les confinements, les cours en ligne et les moments seule dans ma chambre devenaient trop longs, effaçant avec eux le sens de mes études. Ce mémoire n'aurait probablement pas vu le jour aujourd'hui sans toi.

Table des matières

Remerciements	4
1 Introduction.....	8
2 Première partie : Barcelone comme lieu de vie.....	13
2.1 Les raisons qui poussent à venir vivre à Barcelone : de l'Amérique latine à l'Espagne.....	14
2.1.1 Première rencontre : Vanessa, un premier pas en Argentine à Barcelone	14
2.1.2 Rencontre de Marco : Barcelone comme checkpoint à travers les voyages	15
2.1.3 Rencontre de Jenny et de Juan Carlos, mes colocataires vénézuéliens : Barcelone comme endroit où retrouver la mer.....	17
2.1.4 Rencontre d'Ambre et Carlotta : Barcelone comme lieu de vie personnel et professionnel	23
2.1.5 Contexte historique : lien entre les continents sud-américain et européen	25
2.2 Les raisons qui poussent à venir vivre à Barcelone : d'une ville européenne à une autre	28
2.2.1 Rencontre de Samuel : Barcelone comme compromis géographique	28
2.2.2 Rencontre de Mona : Barcelone comme changement dans le quotidien	31
2.2.3 Rencontre de Matilda : Barcelone comme endroit de réalisation de ses projets professionnels.....	33
2.2.4 Rencontre d'Amandine : Barcelone comme occasion de quitter une vie qui ne la satisfaisait plus	35
2.2.5 Barcelone comme lieu d'opportunité vers un ailleurs	36
2.3 Les réseaux sociaux comme manière d'appréhender la ville et de faire lien..	38
2.3.1 Les groupes Facebook.....	38
2.3.2 Meet-up	42
2.3.3 Rencontre d'un groupe de Françaises à Barcelone	45
2.4 Rapport à la ville et à la disposition des lieux	47
2.4.1 La plage comme lieu de sociabilités	47
2.4.2 Spécificités genrées dans le rapport à la ville et à l'espace.....	50
2.5 Les démarches administratives comme frontière à l'installation.....	52

2.6	Passeport, visa, mobilité dans l’histoire familiale des Sud-Américains	56
2.7	Entre l’Amérique du Sud et l’Europe : des possibilités juridiques et des imaginaires.....	68
2.7.1	Des migrations encouragées d’un point de vue politique	68
2.7.2	La double-nationalité comme capital juridique : un passeport vers un ailleurs	69
2.7.3	Imaginaires sur l’Espagne et l’Europe depuis l’Argentine	73
3	<i>Deuxième partie : Mobilité, rapport aux frontières et rapports de pouvoir.....</i>	78
3.1	La mobilité comme pratique et discours	78
3.2	Importance du voyage, capital mobilité et structures sociales	87
3.2.1	Le Brexit comme obstacle face aux mobilités.....	91
3.3	Expatriation ou migration : enjeux politiques, sociaux et économiques.....	94
4	<i>Conclusions générales.....</i>	104
5	<i>Bibliographie</i>	106
6	<i>Table des figures.....</i>	110

1 Introduction

En arrivant à Barcelone le 11 septembre 2022, je n'avais pas prévu de travailler sur la communauté internationale de cette ville. Étant la première fois que j'allais en Espagne, tout me restait à découvrir. La raison principale pour laquelle j'ai choisi Barcelone comme terrain ethnographique est que je souhaitais avant tout améliorer mes compétences linguistiques. Ma présence à Barcelone s'est étendue de début septembre 2022 à fin janvier 2023. Mon projet de terrain initial était d'ethnographier les questions de rapport au corps féminin, les questions de l'intime, de la sexualité, de la reproduction.

Toutefois, tout sujet de recherche en socio-anthropologie se construit et évolue au fil du temps pour pouvoir s'adapter pleinement au vécu des personnes rencontrées sur le terrain (Olivier de Sardan 2012). J'ai vite compris au travers de multiples prises de contact infructueuses que mon projet d'ethnographie initiale était compliqué. J'ai donc réorienté mon attention et mon intérêt à d'autres sujets.

Inconsciemment, j'avais adopté une certaine posture d'« observation flottante » qui « consiste à rester en toute circonstance disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser 'flotter' afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes » (Pétonnet 1982 : 39).

Sachant depuis plusieurs mois que je partirai faire mes recherches de terrain à Barcelone, plusieurs membres de mon entourage m'ont partagé le contact d'un ou d'une connaissance vivant là-bas depuis quelques temps. Sans le savoir, mon terrain avait déjà commencé.

Ayant prévu de visiter et de trouver un logement sur place, mes premiers instants là-bas étaient surtout concentrés sur cette tâche : trouver un chez-moi pour les prochains mois.

Ce terrain s'est construit au fur et à mesure des rencontres, un peu par hasard. De fil en aiguille, de rencontres en rencontres, j'ai commencé à saisir la ville par le point de vue et l'expérience de ces étrangers rencontrés, m'intéressant à ce qui les avait attirés en Espagne, et particulièrement à Barcelone. Le terrain ne pouvait donc pas se limiter

à la capitale de la Catalogne, car à travers chaque nouvelle rencontre un lien entre Barcelone et leur lieu d'origine était tissé. Toutes ces rencontres m'ont obligée à penser Barcelone en tant qu'étape d'une trajectoire, d'un moment de vie et à resituer la ville dans tout un contexte politique, historique et social.

La ville de Barcelone faisait partie de mon objet d'analyse en tant que lieu de vie et de passage mais également en tant que créatrice de dynamiques sociales. Dans son article « L'observation flottante, l'exemple d'un cimetière parisien », Colette Pétonnet aborde la ville comme un sujet ethnographique compliqué à saisir : « Elle est depuis toujours le lieu de tous les brassages, du mouvement incessant, de la circulation incontrôlable des hommes et des choses, de la multitude en somme. Comment l'aborder ? Il est probablement aussi fallacieux de l'envisager comme une unité sociale que de croire qu'un quartier est une partie séparable du tout. Les villes sont en rapport les unes avec les autres [...] » (Pétonnet 1982 : 37). Effectivement, Barcelone est une ville avec parfois tellement de vie que de nombreux moments retenaient mon attention sans forcément comprendre ce que je recherchais ou à quoi me raccrocher précisément.

Lors des premiers jours, le fait de loger dans des auberges de jeunesse en attendant de trouver un logement pour les prochains mois, fut une bonne occasion d'entrer en contact avec des résidents étrangers à l'Espagne. La plupart étaient en visite en tant que touristes, backpackers¹ ou nomades digitaux². La première personne que j'ai rencontrée et qui a partagé la découverte de la ville avec moi a été Vanessa³, qui a eu une place déterminante dans mon ethnographie et dans le déroulement de celle-ci.

Vanessa m'a permis de découvrir Barcelone différemment, notamment et surtout par sa connaissance de l'espagnol, par ses propres rencontres et son parcours d'Argentine à Barcelone. Elle m'a permis de rencontrer sa colocataire Justina ainsi que d'autres Argentins en Espagne, de passage ou installés.

Arrivée d'Argentine, elle était à Barcelone pour plusieurs mois dans le but de suivre une formation dans l'enseignement supérieur, en Espagne. Nous étions dans la même situation : nous dormions dans des auberges de jeunesse en attendant de trouver un

¹ Les backpackers sont des randonneurs voyageant avec leur sac à dos pour une certaine période de temps (Forget et Salazar 2020).

² Ce sont des personnes « qui utilisent les infrastructures numériques pour travailler et poursuivre leur quête d'un mode de vie mobile » (Forget et Salazar 2020 : 27).

³ Tous les prénoms sont des noms d'emprunt pour garantir l'anonymat de personnes rencontrées.

endroit où nous installer. Au fur et à mesure des rencontres par son intermédiaire ou que je faisais par moi-même, la présence importante de personnes originaires du continent sud-américain m'a rapidement interpellée. Malgré le fait que la plupart parlaient assez bien anglais, il y a certaines conversations en espagnol qui m'étaient compliquées à suivre. Mes connaissances en espagnol n'étaient que faibles quand je suis arrivée en Espagne et les nombreux accents, prononciations étant donné la diversité des origines des personnes sur place, ont représenté quelques défis. Sentir qu'il y a des sujets très importants qui sont en train d'être abordés en ma présence mais que je ne peux pas saisir dans leur totalité ou seulement de manière très vague, fait partie des quelques frustrations de ce terrain. La langue a donc représenté un frein dans la collecte de mes matériaux ethnographiques. J'ai ainsi focalisé mon attention sur d'autres éléments comme l'ambiance, la communication corporelle, le ton de la voix, les expressions faciales, tout en essayant de comprendre les dialogues échangés en espagnol. L'ethnographie est aussi un échange du sensible où l'intelligible et le sensible se rejoignent (Laplantine 2005 cité par Rivière 2006). Ainsi mon attention a été amenée à plusieurs moments à se concentrer sur d'autres éléments que les mots échangés.

Avec le temps, il était de plus en plus facile pour moi de comprendre la langue mais ma maîtrise de l'espagnol restait insuffisante pour pouvoir saisir toutes les subtilités et les détails que j'aurais aimé comprendre. Souvent, les personnes présentes s'assuraient que je comprenais un minimum ou m'expliquaient autrement la conversation ou la situation.

Lors de ma formation en anthropologie, le fait que l'accent soit très souvent mis sur l'importance des « mots du terrain », me perturbait et m'insécurisait dans mon ethnographie. Ce terrain était rempli de mots que je n'arrivais pas forcément à saisir. L'interprétation, la compréhension et l'analyse que j'ai faite de ce terrain est étroitement liée aux moyens de compréhension qui étaient les miens à ce moment.

Ensuite, dans ma recherche de logement, je me suis retrouvée en colocation avec Jenny et son petit-frère Juan Carlos, tous les deux originaires du Venezuela. Les côtoyer régulièrement m'a permis de commencer à saisir un lien entre Barcelone et l'Amérique latine, qui commençait déjà à prendre forme par la rencontre de Vanessa.

Les autres personnes rencontrées étaient originaires d'Europe, parfois d'Asie, quelques-unes d'Australie ou d'Amérique du Nord, toutes avaient beaucoup voyagé. Alors que j'essayais encore de trouver des entrées, des contacts pour mon projet initial de terrain, j'assistais et je découvrais les parcours et les récits de toutes ces personnes venues d'ailleurs. Elles étaient à Barcelone depuis quelques jours ou depuis des années, pour des raisons très différentes parfois peu conscientisées.

J'étais une personne un peu « comme elles », qui venait d'un autre pays et vivait à Barcelone au même moment et qui désirait se créer un cercle social, cherchant à découvrir et appréhender la ville qui allait être ma maison pour les prochains mois. La recherche en anthropologie étant guidée de manière intrinsèque par la sensibilité de l'ethnographe, le fait de me trouver face à certaines difficultés et expériences en commun avec les personnes rencontrées, a guidé mes questionnements et mes réflexions sur leur quotidien (Therrien 2008).

Lors de pratiquement toutes mes rencontres, il m'était demandé d'énoncer les raisons pour lesquelles j'étais venue à Barcelone et toutes les personnes rencontrées se posaient mutuellement cette question. Par cela, j'étais constamment amenée à énoncer et expliquer mes études et mon terrain ethnographique. Ainsi, pratiquement toute personne avec qui j'ai un minimum discuté était au courant de mon sujet de terrain même si le principe de l'ethnographie n'était pas forcément connu et compris par tout le monde. Les personnes rencontrées, qui possédaient pour la plupart un diplôme d'études supérieures, avaient déjà entendu parler de la discipline et blaguaient alors de temps en temps sur le fait que j'étais là pour les analyser. J'avais du mal à assumer dans ces moments que j'étais effectivement en plein travail ethnographique.

Sur ce terrain qui se jouait la plupart du temps dans les rencontres, ma place, ma présence n'étaient pas source de négociation. J'étais étudiante, étrangère à l'Espagne et à Barcelone pour plusieurs mois, dans cette ville pleine d'étrangers. Devoir énoncer mon ethnographie changeait mon rôle et le but de ma présence auprès de ces personnes, en tous cas de mon point de vue. Cet inconfort traduisait la peur de perdre ma légitimité à être auprès d'eux et d'elles, à perdre ce semblable qui nous réunissait (Debouny 2017). Ma présence d'étudiante en anthropologie faisant une ethnographie sur les personnes que je rencontrais, a fort probablement créé de la méfiance chez certaines personnes mais n'a pas représenté de frein majeur dans mon travail. Au contraire, lors

de certaines rencontres mes études et mon sujet de recherche étaient une source de grand intérêt.

Ce qui avait amené ces personnes à Barcelone et le fait qu'elles y vivaient en tant que personnes étrangères était un point commun central et entretenu dans les rencontres, les discussions et dans la relation.

Les réseaux sociaux ont également été une source et un moyen de faire de nombreuses rencontres, j'y reviendrai plus tard dans ce travail. Je tiens à souligner que j'avais décidé de rencontrer uniquement des femmes pour des raisons essentiellement de sécurité. Étant pour la première fois dans cette ville, ne maîtrisant pas très bien la langue et n'ayant pas encore de personne de confiance sur place, je ne désirais pas me mettre dans des situations qui allaient éventuellement être risquées ou créer de l'ambiguïté en créant des rencontres en tête à tête avec des hommes.

La plupart du temps, j'étais en présence de femmes, créant une forme d'entre-soi féminin. Les femmes rencontrées avaient entre 19 et 60 ans, la plupart autour des 30 ans. Cela m'a permis de découvrir la ville par le regard et l'expérience des nombreuses femmes en me concentrant sur leurs partages et leur vécu, avec une attention particulière aux spécificités de leurs expériences en tant que femmes dans cette ville et la place qui leur est accordée.

Étant moi-même une femme, mon genre m'a permis de rentrer plus facilement en contact avec elles et de partager certaines de leurs expériences du voyage et de la ville, ainsi que de partager une certaine confiance avec elles.

Dans la suite de ce travail, mes premières rencontres avec les personnes les plus importantes de mon terrain seront présentées ainsi que leur parcours qui les ont amenés à Barcelone. Les liens historiques entre les continents sud-américain et européen seront expliqués avec un accent sur les émigrations européennes passées vers l'Amérique du Sud. Quelques dimensions de la vie à Barcelone seront abordées comme le rôle des réseaux sociaux dans la création de relations, le rapport à la ville en tant que femmes, la plage comme lieu de rencontres et les procédures administratives comme frein à l'installation.

Ensuite, la double nationalité possédée par les Sud-Américains ainsi que des structures sociales et politiques qui permettent et facilitent les migrations seront expliquées. La mobilité et le voyage étant très importants pour les personnes rencontrées, la mobilité

comme pratique et discours sera analysée pour finalement questionner les catégories politiques et sociales de « migrant » et d'« expatrié ».

Dans la présentation des extraits du carnet de terrain, étant donné que les notes étaient le plus souvent prises après les rencontres et les observations, je ne possédais plus les formulations de phrases exactes ainsi que les mots précis employés par les personnes rencontrées. Ceci est la raison pour laquelle il y aura peu de discours direct dans la suite de ces pages. Cependant, il m'arrivait de me souvenir de certaines phrases, certaines courtes formulations que j'ai retranscrites telles quelles. Celles-ci seront notées entre guillemets.

Pour rester au plus près des discours et des parcours partagés, j'ai renvoyé la retranscription d'entretiens ou de passages de carnet de terrain à Marco, Vanessa et Amandine. Je les remercie pour leurs retours, leurs commentaires et l'accueil qu'ils ont fait à ces retranscriptions d'un bout de leur histoire.

2 Première partie : Barcelone comme lieu de vie

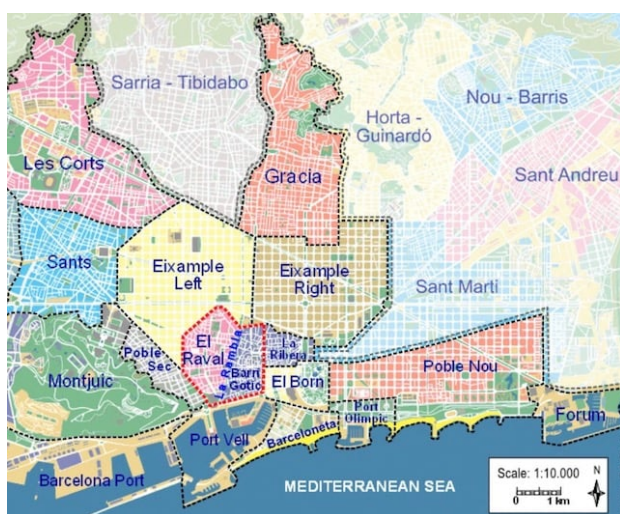


Figure 1 Plan de Barcelone avec ses différents quartiers

Source : <https://bonjourbarcelone.fr/plan-barcelone-carte/> (consulté le 28 avril 2023)

2.1 Les raisons qui poussent à venir vivre à Barcelone : de l'Amérique latine à l'Espagne

2.1.1 Première rencontre : Vanessa, un premier pas en Argentine à Barcelone

Ma première rencontre marquante pour mon terrain fut Vanessa, une Buenos-Airienne de 41 ans. Physiquement, la plupart des gens lui donnent 25 ans de moins. Elle est arrivée à Barcelone début septembre, une semaine avant moi, mais est passée par le Portugal avant. Nous nous sommes rencontrées en auberge de jeunesse, je venais d'arriver dans la ville, c'était ma première nuit dans cette auberge, pour elle c'était sa dernière nuit avant de changer de logement. Nous partagions une chambre avec six autres femmes. Le bâtiment se trouvait dans le raval, le long de la Rambla et le quartier était très bruyant.

J'ai fait de magnifiques rencontres dans cette auberge. A part Vanessa, toutes les autres femmes étaient de passage à Barcelone pour du tourisme de courte durée. Certaines étaient en train de voyager à travers le monde ou l'Europe, travaillant en ligne, d'autres allaient rentrer chez elles prochainement. Elles venaient du Chili, d'Allemagne, du Mexique, du Maroc et du Portugal.

Vanessa est venue en Espagne pour réaliser un master en business administration. Après un bachelier en comptabilité et une expérience d'une dizaine d'années dans une entreprise américaine à Buenos Aires, elle décide d'acquérir de nouvelles compétences en faisant un master. Celui-ci était censé débiter mi-octobre à Madrid. Elle a préféré venir à Barcelone avant pour profiter de la ville qu'elle aime beaucoup et de la mer notamment.

Nous étions toutes les deux à Barcelone pour plusieurs mois et nous étions en besoin de contacts et d'amitiés sur place. Nous avons échangé nos numéros de téléphone et avons commencé à rester en contact par WhatsApp. A ce moment-là, je n'avais pas encore conscience que mon terrain ethnographique avait commencé. Comme moi, elle cherchait une chambre à louer pour les prochains mois. Elle me fût d'une aide précieuse pour m'installer sur place. Elle m'a aidé pour des visites en espagnol et a essayé de m'aider pour mon sujet de recherche. Nous parlions essentiellement anglais ensemble, son accent espagnol de Buenos Aires étant très difficile à comprendre pour moi au début.

Au fil de nos rencontres, Vanessa m'expliquera qu'elle possède également la nationalité espagnole en plus de l'argentine, un élément important qui sera expliqué et analysé plus loin dans ce travail.

2.1.2 Rencontre de Marco : Barcelone comme checkpoint à travers les voyages

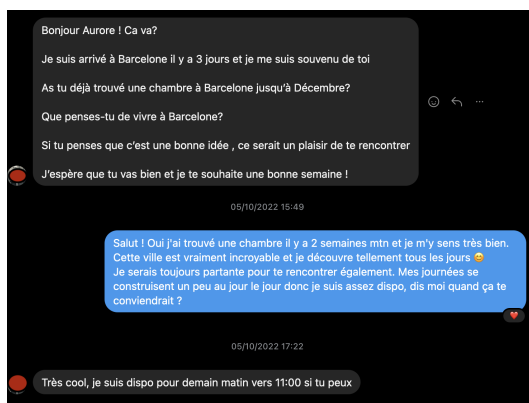


Figure 2 : conversation Instagram avec Marco du 5 octobre 2022

J'ai eu le contact de Marco par une utilisatrice Facebook qui l'avait rencontré à Barcelone auparavant. Elle m'a dit qu'il pourrait certainement m'aider dans ma recherche de conseils et d'informations. Étant donné qu'il était en voyage dans l'est de l'Europe durant le mois de septembre, nous nous sommes rencontrés pour la première fois le jeudi 6 octobre 2022.

Extrait du carnet de terrain du 6 octobre 2022 :

Marco m'avait donné rendez-vous à onze heures dans une boulangerie argentine non loin de chez lui. Nous nous installons à une table sur le trottoir. La route est juste à côté de nous, les voitures passent vite, l'ambiance est assez bruyante. Il me dit en riant que les Catalans aiment manger le long de la route.

Marco est argentin, il a vécu la plupart de sa vie en Argentine, cela fait environ deux ans qu'il s'est installé à Barcelone.

Il me conseille les croissants argentins qui sont plus épais que les croissants français, on en commande deux avec nos boissons. Il me raconte qu'il habite à Barcelone depuis deux ans et demi. Il a une grande sœur qui vivait déjà ici depuis huit ans, elle est mariée et a un fils. Le reste de sa famille vit à Buenos Aires, cependant sa grand-mère était

espagnole, il a donc pu obtenir de la nationalité espagnole de sa grand-mère. Ses parents réfléchissent à venir vivre en Espagne également.

Son colocataire est également argentin, mais il préfère rencontrer des gens d'autres nationalités pour sortir de cet entre-soi argentin qui se met très facilement en place étant donné le nombre important d'Argentins à Barcelone. Je lui fais remarquer que l'espagnol d'Argentine est très difficile à comprendre pour moi de par l'accent et la prononciation. Il me précise que c'est uniquement à Buenos Aires qu'ils ont cet accent, le reste du pays a un accent différent.

Il est content de pouvoir parler français avec moi et de s'améliorer. Je lui fais remarquer que son français est vraiment bien. Il n'est pas d'accord avec moi mais c'est intéressant de remarquer comment les gens s'excusent systématiquement quand ils parlent une langue étrangère.

Marco a appris le français en parlant dans la rue en France, ce qui m'impressionne beaucoup. Depuis qu'il est à Barcelone, il a beaucoup voyagé en Europe, ce qui lui a permis d'apprendre de nombreuses langues. Avant de venir à Barcelone, il avait déjà commencé à apprendre le catalan en Argentine. Marco parle en plus de l'espagnol, du catalan et du français, l'italien, l'anglais et le russe. Il me raconte comment il perçoit et ressent chaque langue. Lors de nos prochaines rencontres, je me rendrai compte à quel point les langues et la linguistique le passionnent.

Il me questionne sur le système politique belge, il trouve ça très intéressant qu'on ait trois langues nationales. Il me questionne également sur les raisons de ma présence à Barcelone, la durée de mon séjour ici. On enchaîne avec le prix de l'énergie, il est choqué par l'augmentation des prix et me demande comment on va faire en Belgique vu qu'il fait beaucoup plus froid là-bas. Il me parle aussi de certaines personnes qui sont en situation de précarité qui doivent mendier alors qu'elles ont un travail et un compte en banque. Un autre problème selon lui, ce sont les personnes qui télétravaillent à l'étranger et qui viennent acheter/louer des appartements à Barcelone. Cela fait augmenter la demande et donc le prix du marché, mais ces personnes étrangères qui ne sont pas en contrat espagnol ont souvent un salaire plus élevé que les travailleurs locaux.

Nous allons ensuite à son appartement, qu'il me fait visiter. Je dois enlever mes chaussures à l'entrée avant de rentrer dans un appartement décoré de manière sobre et

bien rangé. Le salon donne accès à un petit balcon où se trouvent des boccas et des cendriers. Aux immeubles d'en face, il y a du linge qui pend et un drapeau indépendantiste. Il m'offre un *alfajor*, un biscuit argentin fourré au *dulce de leche*⁴. Je ne connaissais pas du tout, je découvre, c'est très sucré et très bon.

Nous parlons de rencontres, de groupes Facebook, de réseaux sociaux, il me parle de l'application Meet-up, qui est une application proposant diverses activités dans une ville et permettant de faire des rencontres autour d'un intérêt commun. Il me dit qu'il préfère rencontrer des gens « en vrai », dans la rue. Je me pose la question si ce n'est pas plus facile de rencontrer des gens dans la « vraie vie » quand on parle la langue nationale, la langue que tout le monde parle dans la rue. Quand je lui demande pourquoi, il est venu vivre ici, à Barcelone, il me répond que Buenos Aires n'est pas une ville très sûre. Ce sera seulement quelques jours avant mon départ définitif de Barcelone, fin janvier, qu'il m'expliquera plus en détail les violences qui ont lieu et qu'il a vécues là-bas.

2.1.3 Rencontre de Jenny et de Juan Carlos, mes colocataires vénézuéliens : Barcelone comme endroit où retrouver la mer

Extrait du carnet de terrain du 29 septembre 2022 :

Alors que les amis avec lesquels j'avais prévu une sortie ont annulé leurs plans, j'ai eu l'occasion d'avoir une discussion prolongée avec ma colocataire Jenny. C'était la première fois que j'ai pu avoir une discussion plus approfondie avec elle. Nous avons parlé de nos familles, la sienne est un peu dispatchée à travers le monde. Sa mère vit à Atlanta, son père en Espagne, son frère vit avec elle à Barcelone et elle a encore de la famille au Venezuela et en Italie. Elle était étonnée que toute ma famille vive en Belgique. Nous racontons un peu notre contexte familial, elle se remet dans la peau de ses 22 ans. Elle en a 35 à ce moment-là. Elle me parle de son copain de l'époque, le fait qu'elle soit heureuse de ne pas être restée avec lui. Elle me questionne sur mon couple, sur ma relation à distance.

Elle me demande comment on fête Noël chez moi. C'est intéressant parce que Vanessa m'a aussi posé cette question.

⁴ Le *dulce de leche* s'apparente fort au caramel et est un aliment beaucoup consommé en Argentine. Le nom français est la confiture de lait.

Jenny m'explique qu'ils fêtent le 24 décembre au soir, ils mangent vers 22 heures et chaque invité apporte une partie du repas. Vers minuit, ils s'offrent les cadeaux. Le 25 décembre, ils se lèvent assez tard, parce qu'ils fêtent jusque tard dans la nuit et ils mangent les restes de la veille.

Elle me raconte aussi le Venezuela, la saison des pluies, les routes qui ne sont pas faites pour toute cette eau. Elle me dit qu'elle a grandi près de la plage. Plus tard, elle me dira que la mer à Barcelone est quelque chose qui l'aide à se sentir chez elle.

On parle d'astrologie (qui est un sujet récurrent ici). Elle me demande comment c'est en Belgique, comment c'est de vivre là-bas ? C'est une question très compliquée pour moi, c'était mon quotidien, comment décrire ce qui est devenu banal, ce qui va de soi dans ma perspective ? Je peux au mieux parler du temps, de la pluie qui tombe souvent, du froid, de la langue qui n'est pas pareil. J'aurais pu lui parler des rues avec moins d'ambiance qu'ici. Et puis en Belgique, les gens ne laissent pas les portes et les fenêtres ouvertes comme à Barcelone.

Elle me parle d'un restaurant vénézuélien à Bruxelles dont elle avait rencontré le propriétaire par son travail de journaliste, car elle a une formation et plusieurs années d'expérience dans le journalisme de sport notamment. Elle m'a montré un extrait de l'émission télévisée où elle allait à la rencontre de Vénézuéliens dans le monde, qu'ils ont tourné à Liège. Lors de mon emménagement, elle me raconta que quand elle était journaliste de sport, elle s'est rendue au circuit de Spa-Francorchamps, elle aimait beaucoup ce job. Cela m'amuse de voir comme le monde est parfois plus relié que ce qu'il n'y paraît.

Le 20 septembre 2022, j'ai emménagé dans l'appartement. Nous avons déjà fait un appel par visio pour apprendre à se connaître avant que je n'emménage. C'est son frère, Juan Carlos, qui m'a accueillie pour me faire visiter leur appartement.

Alors qu'elle mangeait pour midi sur la terrasse, elle me demande quel âge j'ai, quand je réponds que j'ai 22 ans elle me dit que je suis très jeune. Je lui retourne la question. Elle a 35 ans, je lui réponds qu'elle ne les fait pas du tout, je lui aurais donné sept, huit ans en moins. Elle me répond que c'est bien, je pense qu'elle n'assume pas son âge. Elle me demande des précisions par rapport à mes études, j'essaie d'expliquer comme je peux l'anthropologie, l'ethnographie, elle a l'air très intéressée.

Extrait du carnet de terrain du 12 octobre 2022 :

Ce jour est la journée nationale de l'Espagne, aussi appelée de l'Hispanité. Cette journée a pour but de se remémorer l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique. J'étais sur la terrasse de l'appartement que je partageais avec Jenny et Juan Carlos. Mon colocataire est venu étendre son linge à ce moment-là et nous avons commencé à discuter de mon installation ici, de Barcelone. Nous en sommes venus à discuter du jour férié national duquel il m'explique l'origine, et les différentes significations de cette journée dans le monde.

Venant du Venezuela, il me dit qu'en Amérique latine cette journée n'est pas fêtée pour les mêmes raisons et de la même manière qu'ici. Il précise d'ailleurs qu'il y a une polémique sur qui a trouvé les Amériques en premier, les vikings notamment ?

Finalement, il me dit que ce n'est pas très important pour lui, il profite juste du jour férié que ça lui laisse. Surtout qu'il est très occupé pour l'instant. Nous nous croisons que peu dans l'appartement, il rentre assez tard et se lève en fin de matinée. Il ne reste pratiquement pas à l'appartement. Les fois où nous nous voyons sont rares.

Il a deux jobs étudiants en parallèle de son bachelier en Global Studies qui se donne en anglais dans une université barcelonaise. Il a 25 ans et est à Barcelone depuis cinq ans, avant il étudiait et il vivait au Venezuela.

Il travaille en tant que vendeur dans une chaîne de magasins de vêtements de prêt-à-porter et pour une chaîne télévisée sportive. Il essaie d'économiser un maximum pour partir en Erasmus à Tokyo début 2023. Il me parle de son travail de fin d'études qui porte sur le projet de conceptualiser une manière de mettre fin à la faim dans le monde. L'idée serait de donner des paniers alimentaires aux familles les plus pauvres de sorte à ce qu'elles puissent dépenser leur argent dans d'autres domaines.

Il prenait des cours de mandarin et prévoyait au départ de partir en Chine mais ensuite avec la crise sanitaire, la situation particulièrement compliquée là-bas il a préféré changer de destination vers le Japon. Il a grandi avec une grande culture kawaii⁵, ça l'attire beaucoup. Il me raconte que le fait de partir à l'étranger lui permet un certain épanouissement personnel. Il rajoute « *well that's what makes me feel alive* ».

Il me parle aussi des catalans qu'il côtoie par ses études. Je pense lui avoir fait remarquer le nombre de personnes venant de l'étranger à Barcelone. J'aime bien faire

⁵ Kawaii se traduit par « mignon » ou « adorable » du japonais. Ce mot désigne toute une partie de la pop culture japonaise, également très consommée à l'international (Nittono 2016).

remarquer mes observations aux gens et voir comment ils les interprètent, comment ils les vivent.

Il me raconte donc que les Catalans restent beaucoup entre eux, qu'ils ne se mélangent pas, qu'ils ont leurs groupes de personnes dans chaque sphère de leur vie professionnelle, personnelle.

En parlant d'expatriés à Barcelone, il me partage le fait qu'il reçoit des mails pour des diners entre expatriés et qu'il aimerait bien y aller. Il me propose de l'accompagner une fois, que ça pourra m'être utile pour mon terrain.

Il me parle de ses amis russes à Barcelone mais également des Chinois qui viennent vivre ici.

Il trouve que la ville n'est pas si grande que ça, qu'on peut facilement traverser en quarante minutes à vélo. Il souligne que les transports en commun fonctionnent bien, mais il préfère se déplacer à vélo. Au Venezuela il me raconte que les transports ne sont pas aussi efficaces.

Fin septembre, en retournant avec Vanessa à Tossa de Mar, lorsqu'elle a été plonger, une des femmes qui l'accompagnait venait aussi du Venezuela. Elle m'a raconté que la situation politique et économique là-bas est très compliquée pour l'instant.

De par la nationalisation du pétrole, depuis 1977, qui a servi de base uniquement à l'économie du Venezuela. Ce pays a fortement souffert de la baisse des prix du pétrole ainsi que des nombreux cas de corruption. De plus, une grande dette intérieure et extérieure nationale a été accumulée. Tout cela a créé une forte inflation dans le pays amenant une grande pauvreté (Pérez Pirela 2006). La mort du président de l'époque Hugo Chávez en 2013 a accentué les instabilités dans le pays (López Maya 2013).

Mes colocataires me raconteront peu du Venezuela, je ne sais pas quelle attache ils ont encore avec leur pays d'origine.

Extrait carnet de terrain du vendredi 21 octobre 2022 :

Alors que la date de départ de Jenny pour Atlanta se rapprochait (elle partait vers le 30 octobre chez sa mère pendant deux mois), elle nous a proposé, son frère et moi, de rencontrer au restaurant Matilda, , qui allait reprendre sa chambre pour les deux prochains mois. Elle nous a emmené dans ce restaurant vénézuélien pour nous faire découvrir la gastronomie de leur pays d'origine.

Jenny et moi décidons d'y aller ensemble, elle me dit qu'elle préfère y aller à pied, c'est à trente minutes de marche. Nous nous mettons en route, finalement cela m'aura permis de mener une sorte de petit entretien informel avec ma colocataire. Elle me précise qu'elle préfère aller à pied quand l'endroit n'est pas trop loin, ça lui permet de découvrir la ville et de créer des points de repères, de faire des liens entre différents endroits dans la ville. Effectivement, voyager en métro crée un autre rapport à l'espace.

Elle me demande comment se passe mon séjour ici, je lui réponds que tout se passe très bien et que j'aime beaucoup la ville. Elle me raconte ses débuts à Barcelone, elle sortait tout le temps à cette époque. Elle ne pensait pas rester au début, puis finalement elle s'est motivée, elle a appelé une amie et elle a fait toutes les démarches administratives en un jour. Elle s'est surprise elle-même. Je lui fais remarquer que beaucoup de personnes ont des difficultés à obtenir le NIE, mais elle me répond qu'il y a onze ans ce n'était pas aussi difficile. Le NIE est le numéro d'enregistrement pour les étrangers, tout ressortissant de l'Union Européenne en a besoin s'il veut travailler légalement en Espagne notamment. Il est important de préciser qu'elle a également la nationalité italienne et qu'elle n'a donc pas été confrontée à des questions de visa.

Elle me parle de Madrid comme étant une ville beaucoup plus grande. Les gens là-bas font la fête tout le temps, c'est encore pire qu'ici, me dit-elle. Elle trouve qu'il y a plus d'espace à Barcelone et puis, il y a la mer et la montagne pas loin. Pour elle, la mer est un élément qui l'a fait un peu se sentir chez elle, vu qu'elle a vécu près de la plage toute sa vie. Son frère m'avait également raconté qu'il avait toujours vécu à proximité de la mer. Elle me raconte aussi les différents endroits où elle a vécu à Barcelone, notamment dans le quartier Gracia.

Je ne sais pas pourquoi elle a quitté son pays. Avant de venir à Barcelone, elle vivait en Italie. Je ne sais pas depuis combien de temps elle a quitté le Venezuela. Sa mère vivait au Venezuela jusqu'à encore récemment, mais la pandémie et les confinements l'ont amenée à déménager à Atlanta. Jenny me raconte que les confinements ont changé beaucoup de choses dans sa famille et dans leur vie.

Nous arrivons au restaurant, Matilda est déjà là, elle nous attend devant. C'est la première fois que je la rencontre. Jenny et elle sont très heureuses de se revoir. Jenny m'avait raconté qu'elle avait trouvé une super fille pour prendre sa chambre durant les

mois de novembre et décembre. Elle m'avait dit qu'elle venait d'Asturies, une région dans le nord-ouest de l'Espagne et qu'elle aimait beaucoup son accent espagnol.

Devant le restaurant, nous devons attendre qu'une table en terrasse se libère. Nous nous asseyons sur un banc et continuons de parler. Elles parlent du départ de Jenny, qui se plaint de devoir encore terminer sa valise, qu'elle ne sait pas quels objets, quelles affaires prendre. Le fait de voyager en avion la limite dans ses bagages et en plus, elle désire garder de la place pour ramener des choses des États-Unis. Matilda dit qu'elle prend une majorité de vêtements de sport quand elle voyage, Jenny aussi, elles sont toutes les deux très sportives. Jenny nous raconte qu'elle adore voyager, par contre faire ses bagages n'est pas une étape qu'elle aime.

Nous pouvons finalement nous installer à la table, même si Juan Carlos n'est toujours pas là. La serveuse vient nous demander ce qu'on veut commander, Jenny demande s'ils ont de la chicha, qui est une boisson assez épaisse et blanche à base de riz et fort sucrée. Matilda et moi ne connaissions pas. Nous nous faisons la réflexion que ça ressemble plus à un dessert qu'à une boisson pour nous. Jenny adore, mais elle ne préfère pas en boire trop souvent. C'est la boisson parfaite d'un dimanche matin pour elle. On commence déjà à regarder la carte avec les spécialités vénézuéliennes et Jenny nous explique les différents plats.

Juan Carlos arrive finalement, il fait la bise à Matilda, ils se rencontraient aussi pour la première fois. Elle lui pose des questions sur lui, il explique ses études en Global Studies et le fait qu'il travaille à plein temps pour financer son semestre d'échange au Japon qui fait partie de son programme de cours.

Jenny et Juan Carlos nous racontent que ça fait quatre ans, qu'ils vivent dans cet appartement. Matilda habite pour l'instant à l'entrée du quartier el raval et c'est très bruyant toute la nuit.

Matilda me raconte qu'elle est ici pour suivre des études de danse, mais qu'elle a fait un master en physique à Manchester auparavant, elle parle très bien anglais. Elle raconte que son copain est anglais mais qu'il a aussi des origines pakistanaises. Il habite toujours en Angleterre, elle lui rendra visite prochainement avant d'emménager dans notre appartement. Elle va participer à des workshops de danse pour lesquels elle se réjouit énormément. Elle dit qu'il y a une communauté très créative à Barcelone.

Elle nous a parlé aussi d'anciens workshops qu'elle a faits où elle a pu approfondir ses connaissances en danse, les manières de bouger son corps, d'explorer l'espace, etc.

Sur le chemin du retour avec Jenny, nous avons parlé de saisir les opportunités qui s'offraient à soi. Au début en arrivant ici, elle ne travaillait pas en tant que journaliste qui sont les études qu'elle a faites au Venezuela. Avec le temps, elle a eu envie de travailler dans ce domaine dans lequel elle s'était formée. Et là, quelqu'un est venu la trouver en lui disant qu'ils étaient à la recherche d'un journaliste d'Amérique latine. Elle a directement accepté et elle a travaillé pendant plusieurs années pour cette entreprise.

Début 2020, elle a ouvert son entreprise de spray bronzant. Elle accueille les clients chez elle durant 30 minutes et à l'aide d'un spray elle fonce la couleur de peau. Elle me parle de se lancer dans ses projets et de voir ce qu'il advient, d'oser faire son truc.

Pour elle, Barcelone était plus propre et plus sûre avant, elle me montre un bar où elle allait voir le football avant. Il y a beaucoup de jeunes dans la rue, nous passons devant des bars et des boîtes de nuit, il est vendredi soir. La ville a beaucoup de charme la nuit.

2.1.4 Rencontre d'Ambre et Carlotta : Barcelone comme lieu de vie personnel et professionnel

Extrait du carnet de terrain du dimanche 2 octobre 2022 :

Jenny nous avait proposé à son frère et moi d'aller en randonnée avec deux de ses amies qui sont également vénézuéliennes. Juan Carlos était occupé ce dimanche, nous sommes donc parties à nous quatre. La randonnée que nous avons faite suivait un cours d'eau et il y avait sept cascades à voir.

Nous sommes parties tôt le matin avec Jenny pour aller à la gare Plaça Catalunya. Elle me dit qu'une de ses amies vient du même coin du Venezuela qu'elle, l'autre est une esthéticienne et elles se sont rencontrées alors que Jenny était cliente chez elle.

Nous nous rencontrons toutes les quatre à la gare. Les deux filles sont super heureuses de revoir Jenny. Nous avons pris le train, pour sortir de la ville.

Ambre parle assez bien anglais, Carlotta un peu moins bien, étant donné que nous nous sommes rencontrées alors que j'étais arrivée depuis peu à Barcelone, cela a été plus compliqué de communiquer verbalement en espagnol.

Lors du trajet en train, je les écoute parler espagnol entre elles, je comprends certains mots, l'idée globale de ce qu'elles disent. Elles parlent parfois anglais, ce n'est pas leur langue maternelle mais il fallait trouver le bon compromis, où tout le monde pouvait trouver sa place dans la conversation.

Lors de la randonnée, Ambre me raconte qu'elle a fait des études d'architecture au Venezuela, maintenant elle travaille à Barcelone pour une entreprise des meubles et de design, cela fait quelques années qu'elle vit dans cette ville. Elle me raconte aussi que son copain est allemand. Ils se sont rencontrés par l'intermédiaire d'une ancienne colocataire à Ambre à Barcelone, lorsqu'il y est venu pour un stage de six mois. Ils ont vécu un certain temps leur relation entre Hamburg et Barcelone, puis ils se sont demandés où ils voulaient vivre. Ambre savait directement qu'Hamburg était trop gris et froid pour elle. Il a accepté de venir à Barcelone, étant donné qu'il avait déjà vécu dans cette ville et qu'il l'aimait beaucoup. Elle me raconte aussi que sa sœur est en couple avec un Suédois.

Les couples mixtes et les relations amoureuses à distance sont des éléments qui reviennent très souvent. Ce terme est repris de Catherine Therrien (2008) et n'a pas été utilisé tel quel par les personnes rencontrées sur le terrain. Il désigne les couples dont les membres ont des nationalités différentes ou qui viennent de différentes régions du monde. Cette récurrence de ces couples était marquante et soulignait le potentiel de mobilité des personnes rencontrées.

Carlotta et moi avons essayé de discuter quelque peu, malgré le fait qu'on avait du mal à communiquer en anglais ou en espagnol. Elle faisait des efforts pour qu'on puisse parler, ses efforts et l'attention qu'elle y a mis, m'ont fortement touchée. Elle a fait des études en commerce international au Venezuela, elle a 26 ans et deux fils qui ont un et trois ans. Elle est venue habiter en Espagne il y a trois, quatre ans. Maintenant, elle est esthéticienne je ne sais pas si elle a d'autres activités professionnelles à côté. J'aurais beaucoup aimé discuter plus avec elle.

Cela aura été la seule fois où j'ai rencontré et où j'ai pu discuter avec Ambre et Carlotta.

Lors de ces premières rencontres de personnes originaires d'Amérique latine, le lien entre l'Espagne et ce continent a été mis en avant de manière implicite et explicite.

Ces éléments culturels qui reliaient ces deux endroits dans le monde comme la langue, la religion (fêter Noël notamment), le fait de pouvoir rencontrer des personnes des mêmes origines que soi ou de pouvoir retrouver une météo plaisante ou semblable à celle de son pays d'origine étaient fréquemment abordés.

2.1.5 Contexte historique : lien entre les continents sud-américain et européen

A partir du XVI^{ème} siècle jusqu'au XIX^{ème} siècle, l'Amérique du Sud a appartenu aux colonies espagnoles appelées alors « Indes Occidentales ». Par cette invasion et cette histoire commune, la langue espagnole ainsi que de nombreux éléments culturels et historiques sont partagés entre l'Espagne et la partie hispanophone de l'Amérique du Sud (Jedilcki et González Bernaldo 2011). La journée de l'Hispanité et de conquête des Amériques par Christophe Colomb rappelle de manière plus explicite ce lien créé par la colonisation.

Pendant environ cinq siècles, l'Amérique du Sud a été une terre d'immigration de nombreuses populations européennes et plus particulièrement d'Espagnols et d'Italiens. La dernière grosse vague d'émigration d'Espagnols vers l'Amérique Latine a eu lieu dans les années 1930-1940, années auxquelles correspond la guerre civile espagnole : 1936-1939 (Uribe 2012). A partir de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, la tendance migratoire s'est permutée. Les « Trente Glorieuses » de l'Europe vont alors être une destination favorisée de la part des Européens du Sud (Jedilcki et González Bernaldo 2011). Aujourd'hui, l'Espagne accueille une abondante émigration de la partie hispanophone de l'Amérique du Sud. Une certaine similarité culturelle notamment de par l'histoire coloniale entre ces deux continents a rendu les routes migratoires plus accessibles (Uribe 2012).

Alors que l'Espagne a suivi à partir des années 1980 un développement économique assez fort qui s'inscrit également dans la montée de la mondialisation, de nombreux changements ont eu lieu au sein du pays. Parmi ceux-ci, il faut compter la mise en place de la démocratie, l'engagement dans l'Union européenne, l'adoption de l'euro, l'introduction dans le marché économique européen, le développement du niveau de vie, ainsi que le déclin du taux de natalité (Uribe 2012).

Les pays en Amérique du Sud ont vécu lors de la même ère également un développement du niveau de vie, une augmentation de la scolarisation, une

amplification de la classe socio-économique moyenne et une instauration de la démocratie. Une possibilité d'accès à d'autres parties du monde s'est créée. La plupart des pays ayant vécu sous des régimes militaires durant les années 1970-1980, de fortes migrations forcées et de personnes fuyant les dictatures, avaient été déclenchées (Uribe 2012). Suite à la chute de ces dictatures, de grosses instabilités économiques avaient suivies amenant un climat d'incertitude sociale et politique en parallèle. En décembre 2001, l'Argentine est particulièrement touchée par une forte crise économique qui entraîne une vaste partie de la population dans la pauvreté, la classe moyenne étant particulièrement atteinte (Jedilcki et González Bernaldo 2011).

Vanessa et Marco racontent que le taux d'inflation est encore énorme aujourd'hui et tourne autour des cinquante, soixante pourcents.

L'entrée de l'Espagne dans l'euro en tant que monnaie forte a également influencé les flux migratoires. Tous ces changements dans l'économie et l'organisation politique du pays ont appelé un besoin de travailleurs étrangers. Depuis la fin du XX^{ème} siècle, l'Espagne accueille de nombreux immigrants sur son territoire, dont les Latino-américains en tant que première population étrangère en Espagne depuis le début des années 2000. Cette population étrangère a la caractéristique d'être très enracinée sur le sol espagnol, ce qui crée une variation dans la population espagnole. Cette forte immigration répond aussi au besoin de l'Espagne face à sa baisse de natalité (Uribe 2012).

Jusqu'en 2008, l'Espagne devient une destination migratoire importante pour les Latino-américains mais également d'autres continents, alors que leurs pays voisins adoptaient des politiques migratoires plus sévères. La diaspora des Latino-américains s'est alors étendue plus à l'Europe, alors qu'avant les États-Unis étaient une destination favorisée (Uribe 2012).

« La proximité culturelle était un facteur favorable à cette nouvelle immigration, la 'latinité', ce fond culturel commun, pouvant se résumer au partage d'une langue, d'une religion et d'un certain type de relations interpersonnelles. Si l'on interroge les immigrants latino-américains en Espagne sur les raisons du choix de l'Espagne, la langue partagée apparaît comme un des arguments principaux » (Uribe 2012 : 172).

Suite à la colonisation de ce continent principalement par l'Espagne, les liens et les routes migratoires ont été entretenues et ont servies à de nombreuses personnes à saisir différentes opportunités d'une part de l'Atlantique ou de l'autre. Ces flux migratoires

des derniers siècles de l'Europe vers l'Amérique Latine sont très importants pour comprendre en partie la présence des personnes présentées auparavant à Barcelone.

Cependant, une autre grande communauté européenne a émigré pendant de nombreuses décennies vers l'Amérique Latine : les Italiens (Molinari 2018). Étant donné que de nombreuses personnes originaires d'Amérique Latine possèdent également la nationalité italienne, tels que Jenny, Juan Carlos ou Justina, qui sera présentée plus loin, il est important de comprendre le passé migratoire de l'Italie vers les Amériques pour saisir toutes les procédures qui leurs ont permis de vivre à présent à Barcelone.

Entre 1850 et 1920, de nombreux bateaux ont quitté l'Italie pour rejoindre ce continent. Ces migrations étaient vues comme un écartement de nombreux Italiens qui n'étaient pas utiles économiquement ou considérés comme nuisibles socialement à leur pays d'origine (Sori 1979 ; Arru et Ramella 2003 ; Orazi 2015 cités par Molinari 2018). Ces traversées étaient très compliquées avec des conditions de vie très pénibles, les épidémies étaient courantes (Molinari 2018).

Il arrivait souvent que les émigrés refusés vers les États-Unis à cause de leur état de santé, soient envoyés vers l'Amérique Latine (Molinari 2001 citée par Molinari 2018). Cependant, de nombreux migrants italiens étaient renvoyés dans leur pays d'origine pour cause de maladie, physique ou mental. La tuberculose, la galle, le paludisme mais également la « folie », l'alcoolisme, la psychopathie étaient des raisons de refoulement (Neuman 1996 cité par Molinari 2018). Les personnes ne pouvant pas rester aux États-Unis et devant retourner en Italie pour cause de maladie mentale avaient pour la plupart subies des conditions de travail rudes et de la discrimination sociale et institutionnelle, plus un empêchement de participation à la vie politique et sociale (Frigessi Castelnuevo et Risso 1982 citées par Molinari 2018).

Les paysans pauvres qui quittaient l'Italie étaient victimes du racisme qui hiérarchisait l'intelligence des origines ethniques des personnes. Ces traitements discriminants et inégaux étaient justifiés par des théories racistes et validistes, les Européens du sud n'étant pas considérés comme ayant la même intelligence que l'homme blanc d'Europe central et occidental (Moriani 1999 cité par Molinari 2018). De retour en Italie, ces migrants catégorisés comme déviants, en particulier pour causes mentales, étaient vus comme une menace pour la société italienne (Padovani 1912 cité par Molinari 2018). « A l'époque comme aujourd'hui, le migrant est surtout un 'corps au

travail' qui, quand il tombe malade, devient un 'corps inutile', à la fois pour la société de destination et pour celle d'origine » (Molinari 2018 : 98).

Par ces deux articles, il a été possible de contextualiser en partie les flux migratoires entre l'Europe et l'Amérique latine ainsi que de présenter les situations migratoires très compliquées des siècles précédents ainsi que les statuts précaires dans lesquels ces migrants se trouvaient. Ce contexte historique pourra nous aider à comprendre les dynamiques migratoires actuelles entre ces deux continents et l'ambivalence du statut accordé aux personnes qui traversent les frontières.

2.2 Les raisons qui poussent à venir vivre à Barcelone : d'une ville européenne à une autre

2.2.1 Rencontre de Samuel : Barcelone comme compromis géographique

Extrait du carnet de terrain du 20 septembre 2022 :

Samuel est une connaissance d'un membre de ma famille qui m'a partagé son contact quand je lui ai dit que je partais à Barcelone. Nous nous sommes rencontrés une seule fois, une dizaine de jours après mon arrivée dans la ville. Il m'avait donné rendez-vous dans le quartier Gracia près de l'arrêt de métro « Joanic ». Il est un des seuls Belges que j'ai rencontrés là-bas et avec qui j'ai réellement pu échanger.

Samuel a la trentaine, il vit à Barcelone depuis quelques années. Il vient de l'est de la Belgique et a fait des études de photographie en Allemagne. Il avait jusqu'il y a peu un travail de salarié en bureau. Quelques jours avant notre rencontre, il a quitté son job pour se lancer en tant que photographe indépendant. Il a l'air particulièrement stressé à l'idée de commencer cette nouvelle aventure. Il me dit que les gens ici, osent plus se lancer dans les projets qui les passionnent, qu'ils sont moins liés à l'aspect sécuritaire de leur activité professionnelle. J'ai l'impression que cet environnement l'a stimulé et inspiré pour son projet. Il me parlait de cet environnement social comme étant motivant et encourageant dans cette démarche professionnelle. Il prévoit de voyager un peu les prochains temps, il part déjà la semaine prochaine en Italie, il lui sera possible de travailler à distance vu qu'il n'a plus d'horaire de travail fixe à présent.

Nous nous promenons un peu dans le quartier, il me montre comme le quartier est animé le soir, les terrasses sont pleines, il fait déjà noir. J'entends des rires, des bribes de conversation dans de nombreuses langues. Il me propose d'aller dans un bar qu'il connaît déjà. C'est un endroit assez petit, avec une très belle décoration, confortable et invitante. Il y a environ cinq, six personnes qui sont déjà présentes dans le bar, j'entends de l'anglais et de l'allemand.

Il me demande pourquoi je suis venue à Barcelone. Je lui explique mon master en anthropologie, mon projet de mémoire. Il me dit que j'ai fait un très bon choix en optant pour cette ville, que voyager comporte de nombreux bienfaits. « Même si ça devait mal se passer ici, chose qui n'arrivera pas évidemment », s'empresse-t-il de rajouter, « tu ne regretteras pas d'être partie et d'avoir voyagé. »

Il vit dans le quartier Gracia qui est un quartier qu'il apprécie énormément, assez animé et peu touristique. Il me parle de chaque quartier de Barcelone comme un mini ville avec son centre et son atmosphère, son ambiance particulière. Concernant le quartier, où je venais d'emménager le jour même, dans le Poblenou, il me raconte que c'est un endroit assez cosmopolite, un peu bobo, avec beaucoup de restaurants véganes, des centres de coworking, etc. Il rigole en me disant que dans le centre de la ville les jambons ibériques sont exposés à tous les coins de rue pour les touristes mais dans d'autres quartiers ils sont bien vite rangés pour laisser place au tofu et au lait végétal.

Il est une des seules personnes que j'ai rencontrée qui est ami et proche avec des catalans. Ses coloc sont catalans et ils font de nombreuses activités ensemble. Il me parle notamment du yoga qu'il a commencé à faire avec sa coloc, un peu sceptique au début mais il a adoré par la suite. Il me dit qu'à Barcelone, tout le monde fait du yoga, partout, tout le temps, dans les parcs, sur la plage, dans les nombreux studios qui parsèment la ville. Il me parle aussi de l'application « Meet-up » sur laquelle de nombreuses activités sont proposées et qui permet de rencontrer d'autres personnes autour d'un centre d'intérêt commun.

Au début, il a vécu quelques chocs culturels. Il m'explique, qu'en Belgique c'est normal que chacun paie sa tournée au bar, à Barcelone cela ne se fait pas, chacun paie sa consommation. La première fois qu'il a payé sa tournée il a été quelque peu dérouté de voir que les autres payaient après chacun pour eux.

Il a commencé depuis peu à s'intéresser à la spiritualité, sa pratique de yoga y est très liée. Il me parle également de la thérapie qu'il suit et qui a également des liens spirituels. Il suit cette thérapie pour le recul que ça lui donne, pour améliorer sa confiance en soi.

L'espagnol, il l'a appris et pratiqué au Pérou, alors qu'il travaillait pour une ONG qui vise à scolariser des enfants de milieux pauvres et précaires, une forme d'insertion sociale m'explique-t-il, car beaucoup d'enfants ne sont pas reconnus par l'État là-bas. Il a adoré y travailler, aider et le contact avec les enfants. Je lui demande s'il ne voulait pas vivre au Pérou ? « Je ne pouvais pas faire ça à ma mère » fut sa réponse. « Le Pérou, c'est trop loin. Ici, à Barcelone je peux rentrer facilement pour un weekend voir ma famille mais le Pérou c'est à une bonne dizaine d'heures de vol. » Il m'explique aussi que les Péruviens, ne comprennent pas forcément pourquoi il n'est pas marié à son âge, pourquoi il n'a pas d'enfant. « Ils auraient du mal à comprendre que je suis en couple avec un homme. »

Ensuite, nous parlons de langues, de l'espagnol, du catalan, le fait que ce soit très facile de ne pas apprendre l'espagnol ici, beaucoup de gens parlent anglais. Une de ses amies est italienne et vit depuis plusieurs années à Barcelone en ne sachant toujours pas parler espagnol. Elle a toujours su se débrouiller en demandant de l'aide à gauche à droite pour les différentes tâches pour lesquelles elle avait besoin de l'espagnol.

Après un plat de houmous partagé avec quelques verres, comme pour me confirmer les habitudes catalanes, nous divisons l'addition à l'euro près. Il me dit que je peux le recontacter dès que nécessaire.

2.2.2 Rencontre de Mona : Barcelone comme changement dans le quotidien

Alors que j'arpentais Internet et les réseaux sociaux à la recherche de groupes, de conseils, de manières de rencontrer des gens, je tombe sur le groupe Facebook Girl Gone International – Barcelona. Il y a un groupe du même nom pour chaque grande ville qui est susceptible de rassembler et d'attirer des personnes des quatre coins du monde. Sur ce groupe qui est exclusivement féminin, les utilisatrices postent la plupart du temps une petite description d'elles, de leur venue à Barcelone, ce qu'elles aiment faire, etc. Ensuite, d'autres femmes peuvent lui laisser un commentaire ou la contacter par message privé.

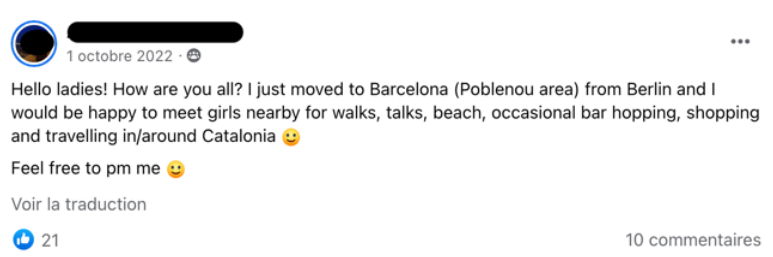


Figure 3 : capture d'écran du groupe Facebook Girl Gone International-Barcelona

Mona avait laissé ce message sur le groupe. Elle vivait dans le même quartier que moi, je l'ai contactée et nous nous sommes mises d'accord sur un moment de rendez-vous.

Extrait du carnet de terrain du jeudi soir 6 octobre 2022 :

Elle m'a proposé un bar mexicain non loin de la plage vers 17h30, le temps qu'elle termine le travail. J'arrive la première et quand elle arrive, elle me prend dans les bras pour me saluer. Les personnes rencontrées varient généralement entre un enlacement, une ou deux bises selon les origines. On s'installe en terrasse, le serveur nous amène le QR-code avec la carte. Nous commandons deux sangrias et commençons à nous présenter. Elle est arrivée ici, il y a trois jours. Elle vit à Berlin mais elle est originaire du Kirghizstan. Elle a 27 ans. Les gens que je rencontre à Barcelone sont souvent plus vieux que moi.

Après avoir fait ses études en Hongrie à Budapest, elle s'est installée en Allemagne pour travailler. Son job concerne surtout la comptabilité et est exclusivement en ligne, elle a donc décidé de venir pour deux mois à Barcelone. Elle me dit que c'est un travail ennuyant mais stable, ce n'est pas grave, les choses qu'elle aime, elle les fait en-dehors

de ses heures de travail. Elle parle le kirghize, le russe, le turc, l'anglais et aimerait apprendre l'allemand et l'espagnol.

Elle a fait une liste des choses qu'elle aimerait faire ici : aller aux bunkers, un endroit en hauteur où il y a une magnifique vue sur la ville, elle a déjà acheté une bouteille de champagne à boire là-bas. Elle prévoit de sortir, elle a déjà été à la plage. Si j'ai bien compris, elle a quelques amis ici de Budapest. Elle me questionne sur mes amis et rencontres à Barcelone.

Elle a quitté le Kirghizstan pour la Hongrie en 2018 comme sa sœur, mais elle est partie à Boston. « *She wanted to live her American dream.* »

Quand je lui parle de mon projet initial d'Erasmus à Barcelone, elle me dit que j'aurais dû le faire parce qu'elle a adoré cette expérience. Elle vivait avec très peu d'argent à Budapest pourtant c'était la période la plus heureuse de sa vie, elle suppose que c'était parce qu'elle était étudiante et grâce à l'alcool pas cher.

Nous parlons du quartier dans lequel nous vivons, il est calme. Elle me dit "*you feel like living in Spain*". Son logement, par contre, la satisfait moins. C'est un studio qui se trouve au moins un, au sous-sol, elle n'a pas de fenêtre et il fait très sombre. Je lui conseille d'aller travailler dans une bibliothèque publique dans le quartier.

Nous parlons de nos voyages, de festivals. Elle me parle des nombreux voyages qu'elle a fait aux États-Unis, à Chicago, à New York city. Elle me raconte un peu Chicago, les quartiers les moins sûres. Je lui raconte que je n'ai pas autant voyagé, ayant uniquement visité quelques pays européens, je n'ai jamais quitté le continent. Elle me dit que quand j'aurai un travail et un salaire, je pourrai voyager un peu plus, « *you're still very young, you will have some time later* ». Elle adore la plage et la mer, elle me dit qu'elle pourrait y aller chaque matin mais qu'elle a peur que ses affaires soient volées. Le vol est quelque chose de raconté et vécu comme une menace constante dans cette ville.

Elle me demande pourquoi je suis à Barcelone, je lui explique mon terrain ethnographique, mon mémoire, l'anthropologie. Elle me répond qu'elle peut devenir un de mes sujets d'étude et ça me touche comment certaines personnes que je viens de rencontrer sont spontanément prêtes à m'aider.

2.2.3 Rencontre de Matilda : Barcelone comme endroit de réalisation de ses projets professionnels

Extrait du carnet de terrain du 4 novembre 2022 :

Début novembre, Matilda s'est installée à l'appartement, Jenny s'étant rendue à Atlanta. Nous nous étions rencontrées seulement une fois auparavant au restaurant. Elle m'explique qu'elle a des cours de danse le matin de neuf heures à quatorze heures trente. Et en parallèle de cette formation elle travaille pour une start-up active dans l'écologie. Elle me parle un peu de son parcours scolaire et professionnel, de son rapport à la danse. Elle a autour des 25 ans.

Elle a fait un master en physique à Manchester, au début elle avait commencé une année dans une université pas loin de chez elle, à Asturies, une région dans le nord-ouest de l'Espagne. Elle n'a pas du tout aimé cette année, de plus elle voulait évoluer dans la recherche sauf qu'en Espagne ce domaine n'est pas assez financé. Ceci lui a donné la motivation de poursuivre ses études à l'étranger.

Du côté de la danse, elle a suivi des cours de danse classique pendant de nombreuses années de manière assez poussée et assidue. A la fin de son master, elle a pris la décision de vouloir se lancer professionnellement dans la danse. Pour l'instant, elle pratique essentiellement la danse contemporaine, qui est un style de danse plus libre et inclusif de ses états et de ses humeurs. La danse classique est encore très vieille école pour elle, tout le monde doit se conformer à la danse et une grande soumission à la danse est exigée.

Son copain est à Londres pour l'instant, ils se sont rencontrés lors de leurs études qu'ils ont fait ensemble. Il est aussi passionné de sport et ils ont décidé de lancer leur entreprise qui vise à enseigner et aider leurs clients à développer leur souplesse, leur capacité de mouvement et leur condition physique.

Avec Matilda nous parlons beaucoup de nos études, il nous arrive souvent de travailler côte à côte sur le canapé. Elle s'intéresse à mes études, à l'anthropologie, à la méthodologie, elle comprend que toute discussion informelle que je peux avoir pourrait être utilisée comme données.

Elle me parle du spectacle de danse qui sera donné par son école mi-décembre, ce sera une sorte de spectacle pour les familles et les amis. Elle est très heureuse quand je lui

dit que je bloque la date pour y assister. Début décembre, elle partira une semaine avec sa famille en Égypte, elle a hâte.

Extrait du carnet de terrain du 16 novembre 2022 :

Matilda est souvent là le soir et nous passons pas mal de soirées ensemble. Juan Carlos a un rythme de vie un peu différent, il se couche tard vers une heure ou deux heures du matin et se réveille en fin de matinée avant de partir au travail. Matilda me dit qu'elle le croise que très peu, leurs horaires étant très différents.

Cette soirée-là, nous avons discuté avec Matilda du fait de suivre ses rêves, ses ambitions professionnelles et ce qui nous parle profondément, malgré les critiques et ce que son entourage en dit. Je lui avais parlé de l'anthropologie et des réactions que ce choix d'étude provoque souvent chez les autres.

Elle comprend et m'explique que sa décision de se lancer professionnellement dans la danse après un master en physique n'a pas toujours été bien accueilli par sa famille. Elle a ressenti cette envie de se lancer dans la danse et qu'à 38 ans ce serait trop tard pour faire exister ce rêve. Elle se dit qu'elle rejoindrait bien une compagnie de danse après.

Toute sa famille pensait qu'elle allait faire un doctorat en physique. Toute sa famille a également fait des études en sciences naturelles : ses parents sont médecins et tous ses oncles et ses tantes ont fait des études en physique ou en ingénierie. Au début, ses parents n'ont pas compris ses projets et puis quand Matilda a été chez une psychologue et que celle-ci leur a expliqué à quel point cela lui tenait à cœur de réaliser ce projet, sa mère a compris. Pendant un certain temps, ils ont aussi pensé que c'était son copain, John, qui la poussait dans cette voie. Elle me dit que c'était une période compliquée avec son copain et ses parents.

Entre-temps, ils ont monté une entreprise en couple sur le coaching de mouvement mais elle ne dit pas à ses parents à quel point elle s'y investit, ils s'inquiéteraient trop. Nous parlons du rapport des différentes générations au travail, au repos et aux études.

2.2.4 Rencontre d'Amandine : Barcelone comme occasion de quitter une vie qui ne la satisfaisait plus

Extrait du carnet de terrain du mardi soir 29 novembre 2022 :

Depuis quelques semaines, je m'étais joint à un groupe WhatsApp rassemblant des Françaises à Barcelone et j'avais lancé une proposition de rencontre sur le groupe. La soirée du mardi 29 novembre avait été bloquée et nous étions censées nous retrouver à quatre ou cinq. Nous nous étions donné rendez-vous dans le centre, à Plaça Catalunya. Alors que j'étais déjà dans le métro, une des filles annule sa venue car elle avait encore trop de travail et une autre est malade. Amandine était déjà en route aussi et ainsi nous nous rencontrons juste à deux. Je lui propose d'aller au Obama, un bar à tapas dans le centre. Elle me suit, car elle est seulement arrivée à Barcelone mi-octobre et elle ne connaît pas encore grand-chose ici. Elle est venue rejoindre son copain qui est en projet postdoctoral dans une université à Barcelone. Elle vit dans le quartier Gracia avec lui, ce qui a facilité son déménagement, vu qu'elle ne devait pas trouver un logement.

De base, elle est originaire de Grenoble. Elle a fait des études en histoire de l'art à l'École du Louvre à Paris. Elle a beaucoup aimé et m'explique qu'elle a eu cours dans de nombreux musées parisiens. C'est passionnant de parler d'art avec elle. Depuis qu'elle est à Barcelone, elle a déjà été visiter de nombreux musées et expositions qu'elle me recommande.

Nous parlons de féminisme, des critiques qu'elle a à émettre à l'encontre de ses études, du fait que le sujet de l'argent n'était jamais abordé, ni les personnalités sexistes de certains artistes : Tous ces hommes blancs qui ont basé leur art sur l'oppression des femmes.

Nous discutons accompagnées de deux vermouths. Elle me dit qu'elle voit très bien ce qu'est l'anthropologie, nous parlons de déconstruction de phénomènes sociaux, de rapports coloniaux.

Pour l'instant, elle suit des cours intensifs en espagnol tous les matins. Elle prend le temps de se poser et de progresser en espagnol, elle fera sa demande pour le NIE et d'autres documents administratifs plus tard. Vu que Grenoble est près de l'Italie, elle avait déjà commencé à apprendre cette langue donc parfois elle confond les deux. Ces cours intensifs d'espagnol coutent quand-même assez chère, me dit-elle, car c'est quatre cents euros par mois.

Avant de venir en Espagne, elle travaillait pour une galerie d'art à Paris. Un emploi qu'elle n'aimait pas beaucoup, car il était très administratif et elle me décrit son patron comme à la limite du harcèlement. Elle a donc décidé de quitter sa vie à Paris, qui ne lui plaisait plus pour rejoindre son copain à Barcelone.

Ils se sont rencontrés à Grenoble et ont été amis pendant longtemps avant de se mettre en couple, il y a quatre ans. Sur ces quatre années, ils ont fait trois ans et demi de relation à distance. Ces dernières années, elle a vécu à Paris, à Lille, à Rouen et à Grenoble. Elle s'est dit que c'était enfin l'occasion de vivre avec son copain. Elle a déménagé en train, ce qui n'était pas le plus facile, elle a dû faire plusieurs aller-retour avec des grosses valises entre Barcelone et Paris.

Nous nous quittons vers vingt-et-une heures en planifiant de nous revoir pour une visite d'exposition très bientôt.

Extrait du carnet de terrain du 21 janvier 2023 :

Nous nous rencontrons au musée du design à Glòries avec Amandine. Après avoir visité toutes les expositions, nous allons boire un café ensemble. Elle me raconte qu'elle est revenue plus tôt que prévu à Barcelone après Noël. Le retour auprès de sa famille ne s'est pas très bien passé. Elle me dit qu'elle avait besoin de temps pour elle, pour se recentrer, se mettre à l'écart de tout ça. Elle me dit qu'elle se sent bien à Barcelone, elle est heureuse de pouvoir se poser un peu, qu'avant elle déménageait beaucoup.

Le contrat de son copain se termine fin décembre 2023, il postule à d'autres endroits en France mais ils devront probablement quitter cette ville. Elle me raconte qu'elle postule en attendant dans des galeries sur Barcelone pour trouver un emploi, elle est aussi en ordre pour le chômage à présent, ce qui lui permet de souffler un peu au niveau financier. Elle avait arrêté ses cours d'espagnol intensifs mais elle pense reprendre pour le côté social que ça amène à son quotidien, les horaires qui rythment ses journées avec un cadre de vie.

2.2.5 Barcelone comme lieu d'opportunité vers un ailleurs

Barcelone est ici un lieu saisi comme une opportunité de se lancer dans certains projets ou certains rêves. Un moyen de changer son mode de vie, de commencer un nouveau

chapitre de sa vie. Ceci ne vaut pas uniquement pour les Européens⁶ s'installant pour une plus ou moins longue période mais également pour les Sud-Américains.

Samuel s'étant installé dans cette ville pour les similarités culturelles ou spatiales avec le Pérou telles que la langue parlée et la météo chaude. Ce pays n'est pas envisageable émotionnellement à cause de la distance géographique que cela instaurerait avec sa mère vivant en Belgique. Cette ville est donc un compromis géographique trouvé pour lui. Barcelone était aussi l'occasion de se lancer en tant que photographe indépendant, il décrit lui-même les personnes rencontrées comme osant réaliser leurs rêves tout en cherchant l'aventure. Un autre point, qu'il n'a pas plus détaillé mais aurait tout son intérêt également, est sa vie sentimentale et amoureuse qu'il aurait du mal à vivre ouvertement en tant que personne homosexuelle⁷ au Pérou.

Barcelone représente un lieu où différents domaines de sa personnalité et de ses aspirations peuvent s'épanouir et se réaliser, en témoigne également ses pratiques spirituelles et thérapeutiques dans un but de prise de soin de son mental.

Matilda est également à Barcelone dans le but se réaliser professionnellement parlant. Malgré un environnement social qui avait énormément de mal à comprendre son choix de la danse contemporaine après son master en physique, elle a suivi ses envies et décidé de suivre cette formation en danse à Barcelone. Cependant, il ne m'est pas connu si Barcelone était un choix de destination délibéré pour Matilda ou si c'était simplement le lieu de sa formation.

Mona a décidé de venir à Barcelone avant tout pour l'aventure, pour interrompre son quotidien qui ne lui plaisait que peu à Berlin. Ses nombreux plans pour les deux prochains mois à Barcelone ainsi que sa présence très régulière à la plage racontent ce besoin de dépaysement.

Concernant Amandine, le fait que son copain vive déjà là-bas a créé l'opportunité de démissionner de son emploi qu'elle n'aimait pas pour aller vivre dans une nouvelle ville et mettre fin à leur relation à distance. Vivre à Barcelone est une occasion de

⁶ J'emploie ici le terme « Européens » pour désigner Samuel, Mona, Matilda et Amandine, car ils ont soit la nationalité européenne, soit ils vivent depuis plusieurs années en Europe. Mona est kirghize et n'a pas de nationalité européenne mais vit depuis plusieurs années en Europe. Le Kirghizstan est un pays du continent asiatique.

⁷ Tanja Vuckovic Juros (2022) a travaillé sur les questions de migrations LGB à l'intérieur de l'Europe. Ses travaux peuvent être intéressants pour approfondir cette question de l'endroit choisi pour vivre sa non-hétérosexualité et de la mise en place de sa migration.

mettre fin à des déménagements successifs et de se poser. Quant à sa famille et des tensions qu'elle y vit, cette ville est un moyen de créer une distance émotionnelle et géographique.

Une envie d'ailleurs caractérise ces quatre parcours, mais n'est pas spécifique aux Européens rencontrés. Dans le parcours des Sud-Américains cette envie d'ailleurs, de voyage et de découverte de nouveaux est également présente. Les implications et les enjeux de venir à Barcelone pour une plus ou moins longue période change pour les Européens et les Sud-Américains, car la durée et le coût du trajet ne sont pas pareils ainsi que la rapidité du retour en cas d'urgence. Barcelone était d'ailleurs beaucoup plus envisagée comme un lieu de résidence pour les Sud-Américains que pour les Européens présentés. La question de la temporalité et de l'espace-temps dans lequel ces migrations et ces voyages prennent place est très importante et mériterait d'être plus approfondie.

2.3 Les réseaux sociaux comme manière d'appréhender la ville et de faire lien

Lors de mon arrivée à Barcelone, alors qu'il fallait que je me crée des contacts dans la ville, j'ai pu observer qu'Internet jouait un certain rôle dans la mise en contact des personnes internationales de Barcelone. Dans la partie suivante, une analyse des groupes Facebook et plus tard de l'application Meet-up sera faite, qui sont les deux médias principaux que j'ai utilisés.

2.3.1 Les groupes Facebook



Figure 4 : post Facebook sur le groupe Girl Gone International-Barcelona



Figure 5 : post Facebook sur le groupe Girl Gone International-Barcelona



Figure 6 : deux commentaires par des utilisatrices Facebook concernant le post de la figure 5

Les réseaux sociaux dont surtout les groupes Facebook, jouent un rôle important de mise en contact dans les communautés internationales à Barcelone. Des personnes souhaitant venir vivre à Barcelone, ou n'étant que de passage, étant arrivées plus ou moins récemment, se retrouvent pour échanger à propos de divers sujets sur ces groupes. Ainsi de nombreux groupes Facebook rassemblent des gens en recherche de conseils pour obtenir le numéro d'enregistrement pour les étrangers (NIE), un logement, de cours d'espagnol ou juste de rencontres. Les groupes que j'ai intégrés étaient en anglais ou français, la langue opérant une certaine sélection, ces personnes venaient avant tout d'Europe, d'Amérique du Nord ou d'Océanie. Certains groupes rassemblaient une grande communauté francophone, d'autre surtout anglophone qui englobait une catégorie de personnes plus cosmopolite et vaste.

J'ai pu observer deux fonctions différentes dans ces groupes en ligne : la mise en contact pour des rencontres et l'échange d'informations, de conseils pour la vie pratique, administrative et quotidienne à Barcelone. Une seule fonction était généralement prédominante par groupe, même si les deux étaient souvent présentes. Mon analyse se penchera davantage sur les groupes Facebook servant à la mise en contact entre personnes étant de passage ou vivant à Barcelone. Leur dynamique étant très intéressante, ces groupes ont également représenté une entrée sur le terrain.

Les principaux groupes Facebook ou communautés en ligne que j'ai observés visant la mise en contact étaient exclusivement féminins.

Personnellement, c'est sur ces groupes que je regardais le plus, cet entre-soi féminin me mettait en confiance et je n'étais probablement pas la seule. Parfois des sous-groupes se créaient sur Messenger ou WhatsApp, par facilité d'organisation pour des rencontres physiques. Le nombre de membres passait de plusieurs milliers à quelques dizaines. Je me mettais dans les groupes auxquels je correspondais selon les critères (langue, origine, genre, etc.).

Un groupe très intéressant est Girl Gone International-Barcelona. Ce groupe existe pour toutes les grandes villes susceptibles d'attirer des femmes des quatre coins du monde.

Il est particulièrement investi pour faire des rencontres : Il y a régulièrement des femmes qui se présentent en décrivant leur travail, d'où elles viennent, depuis quand elles sont à Barcelone, dans quel quartier elles vivent et ce qu'elles aiment faire dans leur temps libre afin de trouver des personnes avec des points communs. Dans les commentaires d'autres femmes répondent et montrent leur enthousiasme pour se rencontrer autour d'un brunch, d'escalade ou de cours de salsa. Il est aussi possible de contacter la personne par message privé.

Extrait du carnet de terrain du 11 octobre 2022 :

J'ai rejoint un groupe WhatsApp dont le lien se trouvait sur le groupe Facebook des Françaises à Barcelone, nous essayons d'organiser des rencontres, des activités ensemble. Ce n'est pas toujours facile, parfois personne ne relance, le projet tombe à l'eau. Aujourd'hui quelqu'une a demandé de l'aide pour les démarches du NIE. Il s'agit d'un numéro d'enregistrement pour les étrangers dont tout ressortissant de

L'Union Européenne nécessite pour notamment travailler légalement sur le territoire. Son accès est assez compliqué sachant qu'il faut prendre un rendez-vous, avoir plusieurs documents et qu'administrativement les démarches sont assez longues. Sur les groupes en ligne que je suis, il y a beaucoup d'aide demandée concernant la recherche de logement, l'accès au NIE, des recommandations d'activités, de restaurants, etc.

Alors que nous prévoyions finalement de nous voir autour d'un verre prochainement, une des membres demande quel âge nous avons. Les filles ont toutes entre 19 et 25 ans. Je suis surprise de la moyenne d'âge, j'étais très habituée à rencontrer des personnes plus âgées, de fin de vingtaine ou dans la trentaine.

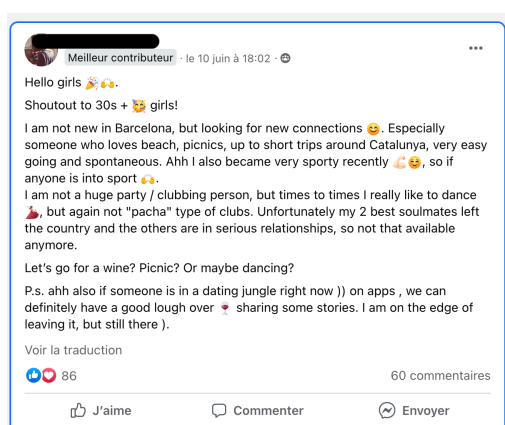


Figure 7 : Capture d'écran du groupe Girl Gone International-Barcelona

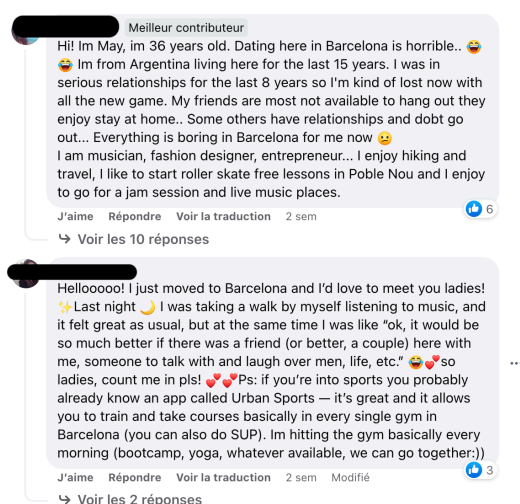


Figure 8 : Captures d'écran du groupe Girl Gone International-Barcelona : discussion sur les rencontres amoureuses, recherche d'amies pour échanger leurs expériences cocasses

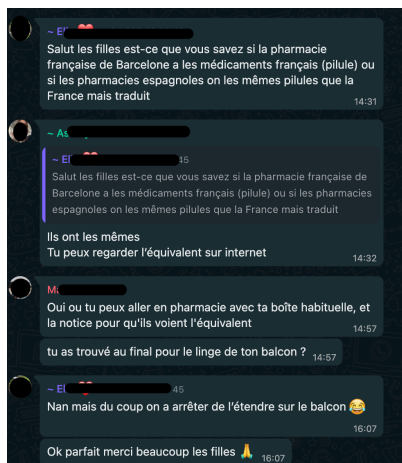


Figure 9 : Capture d'écran du groupe WhatsApp : discussion pour l'accès à une pilule spécifique en Espagne

Cet entre-soi féminin permet d'aborder des sujets spécifiques à la condition et au quotidien de femme, comme les difficultés de la vie amoureuse, ou l'accès à des pilules contraceptives comme il est possible de voir dans les captures d'écran suivantes. Ces sujets n'auraient probablement pas été abordés ou de la même façon en présence d'hommes.

2.3.2 Meet-up

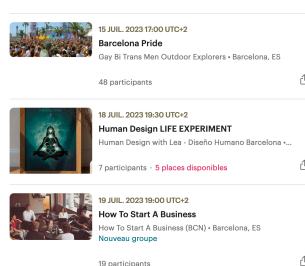


Figure 10 : Exemples d'activités proposées par Meet-up

Lors des nombreuses rencontres que j'ai pu faire avec des personnes étant venues vivre à Barcelone, la recommandation de l'application « Meet-up » revenait souvent. Par curiosité, je me suis lancée dans la découverte de cette application qui sert à des organisateurs d'activités afin d'être mis en contact avec des personnes intéressées d'y participer. L'application n'est pas liée spécifiquement à Barcelone, elle fonctionne par la localisation, en proposant des activités selon l'endroit.

Le thème et la nature des activités étant très variés allant du yoga (très populaire à Barcelone, comme déjà précisé par Samuel), à des séances de dessin, des conférences, des tables de conversation pour pratiquer une langue, etc. Ceci permettant de rassembler des personnes partageant certains centres d'intérêt communs.

Les activités que j'ai suivies par Meet-up étaient un cercle de femmes en anglais, une table de discussion en espagnol et cinq cours de kundalini yoga. Ces activités avaient été organisées respectivement par une Française, une Argentine et une Allemande.

J'avais également été à une soirée de cours de salsa et de bachata avec Mona durant laquelle j'ai à nouveau rencontré de nombreuses personnes venant d'Europe ou d'Amérique Latine.

Dans ces deux cas présentés auparavant, Internet ne remplace pas les rencontres mais est utilisé comme outil de mise en contact et d'échange d'information. La grande présence d'utilisatrices dans ces groupes et ces communautés permet des réponses instantanées et multiples de nombreuses interlocutrices. Les rencontres par Internet peuvent permettre d'élargir les potentielles rencontres ou personnes avec qui entrer en contact. Ces rencontres peuvent réduire les distances ainsi que les origines sociale ou culturelle qui peuvent représenter une possibilité de rencontre plus diverse (Héroult et Molinier 2009).

Ces messages de présentation permettent cependant d'effectuer une certaine sélection des personnes qu'on désire rencontrer ou avec lesquelles on désire entrer en contact. Les personnes mentionnant le plus souvent leur pays d'origine, leur profession et leurs passe-temps préférés dans leur description, il est donc possible d'effectuer une potentielle sélection sur certains critères, de plus les profils Facebook peuvent être parcourus avant de répondre à la personne (Héroult et Molinier 2009). En répondant à une annonce, le risque existe également que la personne ne réponde pas ou ne réponde plus au bout d'un moment.

Le genre faisant partie des informations les plus importantes dans la rencontre en ligne (Héroult et Molinier 2009), le fait de savoir qu'on ne s'adresse uniquement à des femmes influence aussi les sujets abordés et les informations échangées. D'ailleurs, les groupes Facebook de femmes sur lesquels j'étais, demandaient de répondre à quelques questions par écrit avant d'obtenir l'accès au groupe (Héroult et Molinier 2009).

Ici, l'invisibilité caractéristique des échanges par internet bien qu'elle soit éventuellement compensée par une photo de profil et un profil Facebook, au lieu d'être une entrave à la communication, est aussi une possibilité de s'adresser à plus de personnes à la fois. Mettre plusieurs milliers de femmes physiquement ensemble au même endroit ne permettrait pas une même mise en contact aussi aisée entre potentiellement toutes les personnes présentes que par Internet (Hérault et Molinier 2009).

Les femmes partageant souvent plusieurs éléments de leur identité (prénom, nom, réseaux sociaux, etc.), le but n'étant donc pas de se cacher par l'anonymat, mais le fait de partager sa publication depuis un appareil électronique permet d'une certaine façon de désinhiber la présentation devant autant de personnes. Le but final restant la plupart du temps une rencontre physique entre une ou plusieurs personnes. L'espace que représente Internet dans ce contexte peut être vu comme un prolongement des interactions de la vie quotidienne (Hérault et Molinier 2009).

Internet ne remplace pas les moyens de communication, car il ne se montre pas le plus adapté dans cette situation : Les rencontres faites sur ces groupes visent à s'investir dans des relations ancrées dans la vie matérielle et physique, dans la découverte et l'investissement concret de la ville (Hérault et Molinier 2009). Internet va donc compléter les techniques communicationnelles, car il se prête au mieux à la socialisation dans ce contexte (Casilli 2010).

Parmi ces rencontres et cette création de lien, la difficulté est souvent de se revoir et de trouver des gens avec lesquels il y a vraiment des points communs. Après avoir rencontré de nombreuses personnes par Internet, j'ai commencé à aborder la difficulté en tant qu'adulte de se faire des amitiés durables dans un nouvel endroit aux personnes de mon entourage. La plupart m'a confirmé également mes impressions. La composante culturelle est également intéressante à prendre en compte étant donné que les représentations de l'amitié et des relations peuvent être très différentes en fonction de l'endroit.

2.3.3 Rencontre d'un groupe de Françaises à Barcelone

Extrait du carnet de terrain du 11 octobre 2022 :

Ce soir-là, je me dirige vers le quartier Gracia, nous avons enfin réussi à organiser une rencontre sur le groupe WhatsApp avec les Françaises à Barcelone. J'ai proposé le bar dans lequel Samuel m'avait emmené lors de notre rencontre, Stampi.

Étant déjà arrivée devant le bar, alors que je m'apprêtais à envoyer un message sur le groupe, j'aperçois une fille près du bar qui a l'air d'être un peu perdue. Elle s'approche de moi de manière hésitante en demandant si je suis là par le groupe WhatsApp.

Nous nous faisons deux bises selon l'habitude française et nous commençons à discuter ensemble. Elle s'appelle Margot et elle vient de Savoie mais elle avait commencé une licence en théâtre à la Sorbonne nouvelle, à Paris. Finalement, elle n'a pas été prise et elle a décidé de venir à Barcelone, un peu sur un coup de tête. Elle ne parle pas encore espagnol mais elle aimerait apprendre. Pour l'instant elle a un appartement pour un mois et elle cherche un logement pour la suite. Elle envisage de faire son NIE (numéro d'identification pour les étrangers) pour avoir l'occasion de travailler, elle est seulement arrivée il y a quelques jours.

La troisième à arriver est Angelika et nous décidons de rentrer dans le bar et de nous installer.

Angelika est professeur de français langue étrangère, et est en Espagne dans le cadre d'un programme d'échange de professeur. Elle enseigne le français dans une école catalane. La ville où elle enseigne est trop petite et ennuyante pour elle. Barcelone lui convient mieux, elle doit cependant prendre le TGV pour parcourir les 150 km qui la séparent de son lieu de travail. De base, elle avait fait des études de communication, mais pour l'instant elle ambitionne d'enseigner. Elle vient de la banlieue parisienne, Ina, une autre fille présente, également. Elles viennent respectivement du 94 et du 95.

Ina a 19 ans comme Margot, et elle est venue par un programme de jeune fille au pair. Elle vit dans une famille assez riche et elle doit s'occuper d'une petite fille de cinq ans. Elle était étonnée de l'accueil que cette famille lui a fait, elle était incitée à faire comme chez elle, à prendre ses marques. Elle nous raconte que leur maison est immense et

magnifique. Elle raconte son quotidien et son emploi du temps en lien avec ses obligations de babysitting.

Ensuite, il y avait aussi Catherine qui vient de Nîmes, ses origines se reflétant dans son accent du sud. Elle est parfumeuse et est à Barcelone depuis huit mois. Elle a autour des 25 ans.

Marielle est normande et journaliste, elle est arrivée ici la semaine dernière. Elle a 25 ans. Elle travaille pour un journal francophone à Barcelone et doit donc rédiger des articles en français. Elle vit seule dans un studio, son loyer s'élève à sept cent euros sans les charges. Catherine et Angelika sont étonnées du prix et commentent que c'est cher, qu'il faut bien négocier son salaire.

Ina et Margot ne parlent pas encore espagnol, la plupart des autres filles si. Elles sont en Espagne depuis plus longtemps aussi.

Nous étions six à être venues à cette rencontre. Autour de cocktails et de sodas, nous avons parlé de la difficulté de rechercher un logement, à quel point il était parfois compliqué d'obtenir des réponses à ses messages, les sites conseillés sur lesquels chercher, Badi, Idealista, Photocasa, ...

Angelika nous raconte la déception de sa colocation : les deux autres filles avec lesquelles elle vit sont tout le temps dans leurs chambres et elles ne se parlent pas. Le premier soir où elle est arrivée, chacune était dans sa chambre, personne n'est venue la trouver. Elles n'organisent rien ensemble, une fois Angelika a proposé une activité sur leur groupe de messages, elle n'a eu aucune réponse.

Catherine quant à elle, nous raconte les aventures de sa colocataire qui est mythomane et qui font bien rire tout le monde.

Les filles parlent des loyers qu'elles trouvent élevés, des charges qui vont augmenter, des salaires plus faibles qu'en France.

Les discussions tournent aussi autour des salles de sport présentes à tous les coins de la ville, de la plage, de la présentation du corps. Ces corps musclés et minces qui feraient presque complexer, selon Catherine.

Vers 22h, Ina précise qu'elle doit aller prendre son train étant donné qu'elle vit un peu en dehors de Barcelone. Nous payons chacune séparément, puis nous sortons. Nous restons encore devant le bar à discuter pendant un certain temps avant de nous séparer et que chacune reprenne son chemin.

2.4 Rapport à la ville et à la disposition des lieux

2.4.1 La plage comme lieu de sociabilités

Extrait du carnet de terrain du 5 octobre 2022 :

C'était une journée d'octobre chaude, habituelle pour Barcelone. J'ai rejoint Vanessa à la plage. On s'est posé sur sa grande serviette de plage face à la mer. Je lui parle du changement de sujet de mon ethnographie, elle m'encourage beaucoup et me dit qu'elle peut devenir ma première interlocutrice, ma première interviewée, ce qu'elle deviendra.

Elle me parle de l'homme avec qui elle vit. C'est un catalan d'une cinquantaine d'années qui loue une chambre dans son appartement. Elle me raconte qu'il est très maniaque, il lui demande toujours ce qu'elle fait, où elle va. Ça l'énerve, elle me dit qu'elle a 41 ans, qu'elle est majeure. Tout doit toujours être à sa place, les objets doivent être positionnés d'une certaine façon. Étant donné qu'il était souvent à l'appartement, elle avait l'impression qu'il était tout le temps en train de l'observer. Elle me dit qu'elle va chercher un autre endroit pour vivre.

Alors que nous discussions face à la mer sur sa grande serviette de plage, il y a des personnes derrière nous qui sont arrivées et ont commencé à jouer au volley. Nous avons échangé quelques regards, nous renvoyions la balle quand elle venait s'échouer chez nous. Ils n'étaient que quatre au début. Puis, ils nous ont proposé de jouer. Je ne me rappelle plus exactement des premières personnes qui étaient là mais c'était un groupe avec des femmes et des hommes, ils parlaient tous espagnols entre eux, même si j'ai pu entendre de temps en temps un peu d'anglais ou d'allemand. Avec le temps de plus en plus de personnes se sont rajoutées à la partie, si bien qu'à un moment nous avons commencé à faire une tournante pour que chaque personne sorte du terrain laissant sa place à quelqu'un d'autre. Les équipes étaient de quatre contre quatre.

Il y avait une très bonne ambiance, les participants riaient, applaudissaient. Ils nous expliquaient comment tirer, comment jouer, tenir son corps, etc.



Figure 11 : captures d'écran du groupe WhatsApp pour le volley de plage, octobre-novembre 2022

A la fin, un homme originaire du Mexique qui avait l'air assez habitué de venir à ces parties de volley, nous propose de nous rajouter, Vanessa et moi, dans le groupe WhatsApp dans lequel ils s'organisent. Il y a plus de cinq cents participants et n'importe qui peut proposer une partie, les autres se rajoutent. Il nous dit qu'il y a toujours des personnes partantes pour venir. Le vendredi, il nous dit qu'il y a beaucoup de monde, des boissons, de la musique, qu'ils font la fête sur la plage.

A part des séances de volley sur la plage de Barcelone, ils organisent également des repas, des sorties en boîte, etc.

Vanessa qui a parlé avec plusieurs personnes en espagnol, me raconte que celui qui nous a rajouté au groupe WhatsApp est mexicain et qu'un autre est vénézuélien. Je lui dis que je pense qu'il y avait quelques allemands aussi dans le groupe.

Je n'ai pas fréquenté ce groupe après cette première rencontre, j'ai juste vu leur activité sur le groupe WhatsApp. Cette rencontre et cet événement ont été cependant très parlant de par la mixité de la nationalité des membres. Je ne connais pas les parcours individuels de ces personnes, mais ce groupe exemplifie d'une certaine manière la

multiculturalité des rencontres dans cette ville, car la plage urbaine représente un espace accessible à de nombreuses personnes et est gratuit, elle offre un endroit privilégié de rencontre et de détente (Rieucan 2008). Les plages en ville sont des lieux de création de lien social (Augustin et Davidson 2005). Mais il serait également intéressant de questionner sous quelles conditions ces rencontres se font avec qui et pourquoi ? Sur quels critères les personnes décident de se rencontrer et de faire en l'occurrence du sport ensemble ?

Les plages s'inscrivent dans un rapport particulier à un espace-temps qui permet la création de rythmes sociaux, de lieu de rencontre, d'activités diverses, etc⁸.

Les plages urbaines sont des espaces libres d'accès au public, des espaces qui contrastent avec le reste de la ville, des lieux pour tisser des liens sociaux multiples (Rieucan 2008). Cependant, la plage n'est pas accessible à tout le monde, notamment certaines personnes à mobilité réduite. Il serait donc intéressant de se pencher sur la question à qui et pour qui la plage est-elle accessible et qui en est exclu pour différentes raisons.

« Espaces du côtoiement, de l'anonymat et de la rencontre temporaire, les plages sont des lieux à voir, lieux pour être vus et être avec les autres. Elles donnent un sentiment de vacances perpétuelles et une image de jeunesse où le culte du corps favorisé par les nombreuses salles de remise en forme peut s'exprimer » (Augustin et Davidson 2005 : 5). Ceci donne également à penser la réflexion de Catherine qui parlait des corps exposés à la plage, et essentiellement ceux correspondant à un certain standard de beauté⁹.

La plage de Barcelone étant un lieu privilégié pour créer des rencontres, cette disposition spatiale pourrait être un point important dans le choix de cette ville comme lieu de vie pour les multiples options qu'elle amène : se détendre, se rencontrer, se montrer, etc. La plage étant investie par de nombreuses personnes pour faire du sport, méditer ou faire du yoga, ce lieu évoque une dimension spirituelle ou favorisant la spiritualité et le bien-être.

⁸ Il serait également intéressant d'analyser la plage, son utilisation et sa représentation dans la vision occidentale. Car la plage n'est pas vécue et investie de la même manière partout dans le monde.

⁹ Barcelone étant une ville comptant beaucoup de salles de sport, il y aurait une analyse plus profonde à entreprendre dans le lien entre la plage, la chaleur, les vêtements plus révélateurs et la présentation de son corps.

L'idée des vacances perpétuelles est également un élément intéressant dans la compréhension de l'attrait pour Barcelone et sa plage. La mer serait reliée à un imaginaire des vacances et de la décompression, ce qui ferait de Barcelone une ville où il est possible de travailler, de faire des rencontres et d'être en vacances.

Plus tard, en rencontrant Lucio, un Argentin en situation d'irrégularité en Espagne, il m'a raconté que ça lui arrivait de temps en temps de dormir la nuit à la plage quand les auberges de jeunesse étaient pleines. Cela contraste avec les autres activités citées auparavant et questionne les différentes utilisations de la plage selon les personnes et les moments de la journée ou de l'année.

2.4.2 Spécificités genrées dans le rapport à la ville et à l'espace

En découvrant la ville en tant que femme et en la fréquentant avec des femmes principalement, les représentations de la ville et les manières de l'aborder étaient influencées par le prisme du genre, par la place sociale accordée aux femmes dans l'espace urbain et public. En gardant à l'esprit cet héritage historique de séparation entre l'intérieur (la maison, l'intime, ...) plutôt désigné aux femmes et l'extérieur (espace public) aux hommes, même si cette dichotomie ~~manque de nuance~~ nécessite plus de nuance pour pouvoir analyser le genre dans toute sa complexité dans l'espace public (Di Méo 2012) dans le sens où ces espaces ne sont plus séparés de manière rigide selon le genre, bien que certaines tendances subsistent. Cette section sera basée sur l'espace vécu des femmes rencontrées et notamment sur le discours et les représentations de la sécurité ainsi que les stratégies mises en place pour y contrer.

Extrait du carnet de terrain du 2 octobre 2022 :

Sur la fin de la randonnée avec ma colocataire, Ambre et Carlotta, Jenny a commencé à parler de sécurité dans les rues de Barcelone. Elle parle de différents moments où elle s'est sentie en insécurité. Un homme était venu lui parler, elle répétait « *No quiero hablar contigo* »¹⁰. Elle dit qu'il faut être ferme. Elle nous raconte qu'une amie d'une amie avait disparue, finalement elle avait été retrouvée en bonne santé, mais elle ne savait pas encore exactement ce qui s'était passé. Jenny me met en garde, elle me dit

¹⁰ Traduction française : « Je ne veux pas te parler ».

qu'elle ne veut pas me faire peur mais qu'il faut que je sois prudente. Elle pense qu'il y aura de plus en plus de kidnappings dans le futur.

Elle parlait de stratégies pour se mettre en sécurité dans la rue, Jenny possède un spray au poivre qui pend à ses clés. Il est enrobé de strass et de paillettes, de sorte à effacer tout soupçon. Elle met ses clés entre ses doigts quand elle rentre tard le soir. Elle ne met jamais ses écouteurs.

Une fois, à un feu rouge, elle racontait qu'un homme la regardait comme un bout de viande, elle a maintenu le regard jusqu'à ce qu'il baisse les yeux. Il ne faut pas se laisser faire. Ambre raconte qu'au Venezuela quand il y a un chantier et que tu dois passer à côté, tu traverses la route, parce que tu te fais sifflée et fortement interpellée.

Avant de venir à Barcelone, certaines personnes m'avaient mise en garde que c'était « le Chicago d'Europe », en référence à la réputation au taux de criminalité de cette ville.

Mona aimant énormément aller à la plage, elle y va tôt le matin avant de travailler et le soir, voire même la nuit. Le vendredi 21 octobre, elle me dit que la nuit passée alors qu'elle était sur la plage, un homme qu'elle a qualifié de « *creepy* » l'a suivi. Elle partagea plus tard en story Instagram à quel point son vécu du harcèlement de rue est plus intense à Barcelone qu'à Berlin.

En discutant avec Amandine qui a vécu dans plusieurs villes françaises, elle me raconte qu'elle se sent beaucoup plus en sécurité ici, que « le regard est totalement différent », comparé en France ou à Paris.

A travers ces différents points de vue, il est possible de voir comment Barcelone n'est pas vécue de la même manière selon les femmes. Cela se base sur leurs différentes expériences de la rue à Barcelone ou autre part. Jenny ayant vécu depuis beaucoup plus longtemps à Barcelone que les autres filles, elle a un autre vécu s'imprégnant dans un autre espace-temps.

2.5 Les démarches administratives comme frontière à l'installation



Figure 12 : Post du Groupe Girl Gone International-Barcelona du 11/07/23

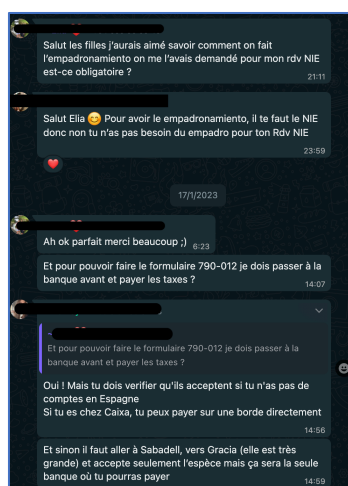


Figure 13 : Capture d'écran issue du groupe WhatsApp des Françaises à Barcelone

L'empadronamiento équivaut à la domiciliation, au justificatif de domicile.

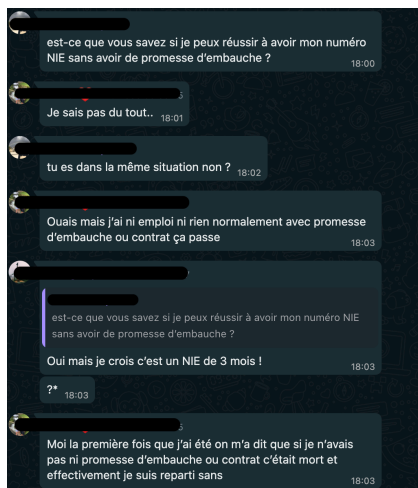


Figure 14 : Capture d'écran issue du groupe WhatsApp des Françaises à Barcelone

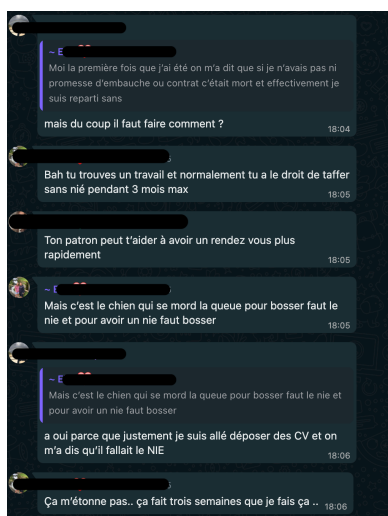


Figure 15 : Capture d'écran issue du groupe WhatsApp des Françaises à Barcelone

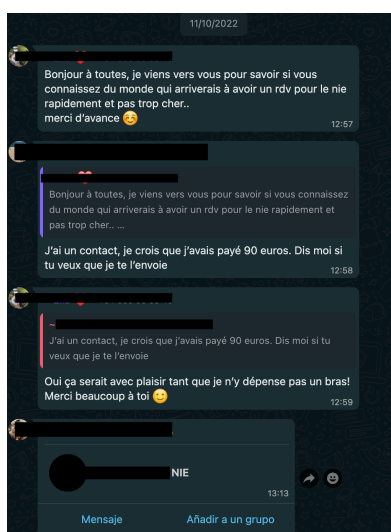


Figure 16 : Capture d'écran issue du groupe WhatsApp des Françaises à Barcelone

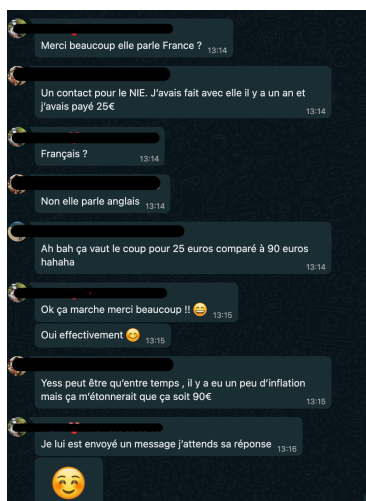


Figure 17 : Capture d'écran issue du groupe WhatsApp des Françaises à Barcelone

Extrait du carnet de terrain du 11 octobre 2022 : Rencontre d'un groupe de Françaises à Barcelone dans un bar à Gracia

Elles discutent de la difficulté d'obtenir le NIE, les stratégies mises en place pour pouvoir quand même y accéder. Margot essaie d'avoir accès à des informations, car elle essaie de faire toutes les démarches. Il est apparemment très compliqué d'obtenir un rendez-vous pour obtenir ce document. Certaines personnes qui ont des contacts ou qui savent comment faire, proposent des prises de rendez-vous contre de l'argent. Parfois, il faut aller en dehors de Barcelone pour accéder plus facilement à un rendez-vous. Beaucoup de choses sont mises en place pour compliquer les démarches administratives. Selon les filles, l'employeur peut également faciliter l'accès au NIE en initiant le processus administratif.

A Barcelone, il est rare d'avoir un bail de location pour son logement. En exigeant un bail pour prouver le fait de résider en Espagne, certaines administrations savent qu'elles écartent d'emblée de nombreuses personnes. Ce document n'est pas tout le temps demandé, les démarches et documents demandés sont souvent arbitraires.

Le NIE et les démarches à effectuer pour l'obtenir sont souvent abordés comme étant source de grandes difficultés et nécessitant beaucoup de patience face à l'administration très lente et arbitraire.

Marco m'expliquait la différence entre le NIE et le DNI dans un message alors que les deux notions m'étaient encore un peu floues :

« Le NIE (numéro d'identité pour les étrangers) c'est l'équivalent du DNI espagnol (carte d'identité). Par exemple je suis argentin mais j'ai aussi la nationalité espagnole

et le DNI espagnol. Je n'ai pas besoin de NIE mais mon ami Darius qui est aussi argentin avec nationalité italienne a besoin du NIE pour habiter et travailler en Espagne Même pour tous les européens qui habitent en Espagne (sauf les espagnols). »

Que ce soit pour obtenir un rendez-vous, dans les documents à présenter ou dans les démarches précises à effectuer, le processus reste souvent très flou. Le fait notamment qu'il faille trouver un emploi pour faire sa demande de NIE mais que sans NIE il n'est pas possible de trouver du travail, fait partie des contradictions qui sont transmises lors des démarches.

Les captures d'écran montrées précédemment révèlent certaines difficultés que ces jeunes Françaises traversent ainsi que certaines stratégies mises en place pour essayer de l'obtenir. L'obtention d'un rendez-vous avec des fonctionnaires en charge de ces démarches est également très complexe, ainsi certaines personnes ayant des contacts et une possibilité d'avoir accès à des rendez-vous font payer pour la prise de rendez-vous. Cela demande donc également un certain capital économique en fonction du montant demandé.

Fin décembre, avant de rentrer en Argentine, Vanessa s'est lancée dans les démarches pour obtenir son DNI, vu qu'elle a la nationalité espagnole.

Extrait du carnet de terrain du 21 décembre 2022 :

Vanessa me parle des difficultés qu'elle a eu pour obtenir son DNI. Quand elle s'est présentée au guichet un vieil homme qui travaillait là-bas lui a dit qu'elle devait prendre rendez-vous en ligne sauf que pour prendre ce rendez-vous sur la page internet, il fallait déjà avoir un NIE ou DNI. Un ami argentin qu'elle avait rencontré lors d'un match de foot et qui vit à Barcelone depuis 22 ans a pu l'aider à prendre rendez-vous. Il lui a dit qu'il faut toujours insister et négocier à chaque fois.

La première fois que Vanessa était venue au guichet, une femme lui avait donné une autre information. C'est difficile de s'en sortir. Finalement, elle a pu obtenir son DNI et ce sera plus facile la prochaine fois qu'elle viendra, au moins elle sera en ordre administrativement.

Alors que la possession d'un passeport de l'Union Européenne efface certaines frontières à l'intérieur de l'Union par la libre circulation entre les pays (Blanchard 2020), l'arrivée à Barcelone peut être d'une grande facilité, cependant l'installation

administrative peut représenter une frontière parfois importante à l'implantation sur place. Différentes ressources et capitaux sont exigés de la part de l'étranger tels que du temps, de l'argent (s'il faut payer quelqu'un pour prendre un rendez-vous), un certain capital social (connaître des personnes déjà sur place pour savoir négocier, faire les démarches, être aidé, etc.), ainsi qu'une certaine connaissance du catalan ou de l'espagnol sont nécessaires, à moins de pouvoir être aidé par une personne maîtrisant ces langues.

Ainsi, il est possible de créer une certaine sélection dans les personnes qui s'installent ou du moins de filtrer ou de dissuader, décourager certaines personnes¹¹.

Dans un entretien qui sera présenté plus loin avec Marco, il m'explique que Barcelone est une ville très intéressante pour les Sud-Américains qui ne sont pas en situation régulière sur le territoire espagnole. Les règles imprécises, floues et les procédures administratives vagues en font une opportunité de rester en Espagne grâce à la lenteur du système, de plus il y a peu de contrôles d'identité qui sont faits.

Dans ce cas de figure-ci, les obstacles administratifs peuvent être vus comme une opportunité, une stratégie pour contourner le système et l'utiliser à son avantage.

2.6 Passeport, visa, mobilité dans l'histoire familiale des Sud-Américains

Premier entretien officiel avec Vanessa (fin d'après-midi du 11 octobre 2022), entretien mené en anglais, non enregistré. Extrait du carnet de terrain :

On s'était mise d'accord d'aller dans un café, nous étions près de la place Jaume I. J'avais préparé quelques questions sur base des connaissances que j'avais déjà sur elle, ce qu'elle m'avait raconté de sa vie. J'avais identifié les éléments à cerner. Elle m'avait notamment déjà expliqué que son grand-père venait de Grenade et qu'elle avait la nationalité espagnole en plus de l'argentine. Je voulais donc creuser toute cette configuration familiale, le passé migratoire, le lien entretenu avec l'Espagne.

¹¹ Il serait intéressant de se pencher plus amplement sur cette frontière administrative et la manière dont elle est érigée. Cette analyse se base uniquement sur le vécu et les partages des personnes rencontrées ou publiées sur les réseaux sociaux, mais une étude plus approfondie pourrait révéler d'autres éléments et d'autres dynamiques sur la ville de Barcelone.

Accompagnée de son *café con leche*, elle me raconte que son grand-père a quitté le sud de l'Espagne pour fuir la guerre civile qui a eu lieu de 1936-1939. Elle me raconte qu'en Argentine il y a beaucoup d'immigrés de plusieurs générations.

A l'époque, il était très compliqué pour son grand-père d'obtenir la nationalité argentine, son grand-père est décédé en ayant gardé la nationalité espagnole mais sans avoir pu retourner dans sa ville d'origine. Sa femme, la grand-mère de Vanessa, a abandonné la nationalité espagnole pour obtenir l'argentine. Il n'existait pas de système qui permettait la double nationalité. Sa grand-mère a pris la nationalité argentine par facilité administrative et pour les papiers.

Elle me raconte que sa mère a 77 ans, son père en a 80. Vanessa a 41 ans.

Par une loi assez récente, il est à présent possible de donner la nationalité de ses origines à ses petits-enfants. Mais il faut en faire la demande, elle n'est pas accordée automatiquement. Vanessa me raconte qu'elle a demandé la nationalité espagnole parce qu'elle se disait qu'elle en aurait besoin dans le futur, mais ses trois frères n'ont pas fait la demande de double nationalité. Sa nièce, une des filles de son frère, est très intéressée de l'obtenir mais son père doit lui-même avoir la nationalité espagnole.

Elle m'explique que toutes ces lois s'inscrivent dans un désir de l'Europe de ramener ses ancêtres dans le pays étant donné que le taux de natalité baisse en Europe.

Elle me raconte qu'ils soupçonnent qu'un de ses ancêtres paternels est amérindiens parce que son père a une peau un peu plus foncée.

Elle me dit que c'est plus facile d'obtenir la nationalité italienne, il n'y a pas besoin de prouver une filiation directe. Elle a obtenu sa nationalité espagnole à 28 ans, juste au cas où.

Elle voulait retrouver ses racines, elle aimerait ramener sa mère à Grenade, son grand-père aurait voulu revenir dans sa ville natale mais n'en a jamais eu l'occasion.

Le passeport espagnol est plus fort, il n'y a pas besoin de visa. Elle me raconte, qu'elle n'a pas besoin du NIE que c'est uniquement pour les étrangers. Les citoyens espagnols ont besoin du DNI, qui s'apparente à la carte d'identité. Elle fera les procédures quelques jours avant de rentrer à Buenos Aires et sera en possession du DNI.

Elle me raconte que sa maison, son chez-soi est en Argentine, elle ne veut pas rester en Espagne. Elle est venue ici pour faire un master à Madrid et elle aurait dû demander un visa pour rester plus de trois mois si elle n'avait pas la nationalité espagnole.

Elle me dit que l'enseignement est meilleur en Espagne pour les études qu'elle envisage en business administration.

Elle a une licence de douze mois de son travail mais elle peut revenir plus tôt si elle le désire, c'est une sorte de congé sans solde.

Quand elle reviendra en Argentine, elle aimerait faire le même travail mais à un poste plus haut. Elle m'explique qu'elle doit payer les cours elle-même que l'entreprise où elle travaille ne paie rien. En même temps, elle n'a pas envie de perdre du temps à étudier des sujets qu'elle n'aime pas. Elle veut juste améliorer ses compétences professionnelles et éventuellement devenir consultante indépendante. Elle aurait deux jobs à la fois parce qu'elle m'explique que les taxes pour être indépendante sont très élevées en Argentine. Ce serait moins cher pour elle de continuer de travailler en tant que salariée en parallèle. Elle me dit aussi que l'assurance santé (mutuelle) coûte très chère et qu'elle n'est pas obligatoire, c'est son employeur qui lui paie pour l'instant.

Elle me répète à plusieurs fois « *let's see what happens* ». Elle ne veut jamais arrêter d'apprendre, se donner les capacités de donner un meilleur service à ses clients. Elle se sentait emprisonnée dans son travail, dans les procédures qu'elle ne peut pas changer. Elle aimerait aider les gens en entreprise à grandir. Elle avait besoin de plus d'indépendance.

Elle a préféré choisir Barcelone qui est une ville côtière, par rapport à Madrid qui est dans les terres et a donc un temps différent avec des hivers plus rugueux. Elle aime beaucoup les sports maritimes, elle avait d'ailleurs fait une escale au Portugal avant d'arriver à Barcelone pour faire un peu de surf. Elle prévoyait donc de rester à Barcelone et de faire les trajets jusqu'à Madrid en train qui n'est qu'à deux heures.

Elle m'avoue qu'elle pensait que l'installation serait plus compliquée. Elle a trouvé une chambre à louer en quelques jours, cependant vivre en auberge de jeunesse entre temps n'était pas confortable. Pour elle, tout est très similaire à l'Argentine ici. Cependant, son expérience des catalans est celle de personnes très fermées, les

personnes qui ont émigré ici sont assez ouvertes et permettent de faire des rencontres, de sortir, etc.

Vanessa conclut cet entretien par le fait que ce voyage est une opportunité de changement pour elle.

Extrait du carnet de terrain : entretien avec Marco du 20 octobre 2022

J'étais à la bibliothèque ce matin, l'idée et l'envie de réaliser un entretien et une discussion plus approfondie avec Marco m'est venue. Je lui ai envoyé un message. Il m'a répondu assez rapidement et m'a proposé comme nous étions en fin de matinée de nous voir pour le dîner. J'accepte et prépare les sujets à aborder avec lui. Nous nous donnons rendez-vous dans un petit restaurant sur la Rambla del Poblenou.

Nous nous installons à l'extérieur et le serveur vient rapidement prendre notre commande. Notre serveur savait parler français d'ailleurs et en parlant un peu avec lui, il nous dit qu'il vient du Maroc. Marco me dit qu'il a beaucoup de respect pour les Marocains car ils savent parler deux à trois sortes d'arabes, le français, l'anglais et l'espagnol.

Sur la petite table, mon carnet à côté de moi, Marco commence assez rapidement l'entretien qui sera d'une grande richesse. Ce fût compliqué d'écrire, de manger et de suivre sa pensée si vive et rapide, partant à mille lieux à la fois. Je le remercie pour sa confiance et les nombreux éléments qu'il aura soulevés.

La plupart du temps, nous parlons français avec Marco mais pour cet entretien il se sentait plus à l'aise d'expliquer en anglais.

Durant la pandémie, son passeport [espagnol] a expiré ce qui rendait l'accès aux soins de santé compliqués, il avait dû expliquer à l'hôpital qu'il n'avait pas tous les documents. Il a la nationalité espagnole en plus de l'Argentine, la nationalité espagnole favorise grandement tous les procédés bureaucratiques et administratifs. Et il n'est pas nécessaire d'apprendre une nouvelle langue.

Il a une grande sœur qui vit à Barcelone depuis 8 ans. Marco est venu ici parce qu'il avait déjà un lien et une connexion émotionnelle ici. Il avait déjà appris le catalan en Argentine. A 16 ans, il a entendu une chanson en catalan de Joan Manuel Serrat (né en 1943 à Barcelone) « Ara que tinc vint anys » qui signifie « maintenant que j'ai vingt ans ». Et la première fois qu'il est venu à Barcelone, il avait vingt ans. Il est étonné de cette coïncidence.

Lors de notre entretien, il a 27 ans, c'était donc il y a sept ans. Il est tombé amoureux de cette ville, il y a trouvé une nouvelle maison, un nouveau « checkpoint », un lieu où s'implanter et où construire sa vie.

Il m'explique que sa sœur a également la nationalité espagnole parce que leur grand-mère était espagnole. Il m'explique qu'en Argentine de nombreuses personnes sont issues principalement de différentes régions d'Espagne et d'Italie comme la Galice ou Naples et d'autres pays européens.

Il m'explique aussi que pour pouvoir travailler en Espagne, en ayant la nationalité de l'Union européenne, il faut le NIE, le numéro d'identification pour les étrangers. Et le système bureaucratique est vraiment compliqué, mais ceci est fait intentionnellement. Si une entreprise peut se permettre de t'engager, elle peut t'aider pour accélérer l'acquisition du NIE, et c'est probablement la situation la plus confortable. Sinon, il faut commencer par des jobs précaires et ingrats et changer par après quand les documents sont en ordre.

A cause de la guerre en Ukraine, les Ukrainiens ont plus de facilités dans l'accès à ces documents administratifs pour les deux prochaines années. Marco a accueilli une petite dizaine d'Ukrainiens depuis le début de la guerre mais principalement des Ukrainiennes, car le système militaire ne permet pas aux hommes de s'échapper à moins qu'ils aient une famille d'au moins deux enfants. Il a donc pu beaucoup discuter avec eux et les suivre dans leurs processus administratifs. Il me dit qu'ils ont plus de droits et que les Latinos ou les réfugiés qui sont dans une situation plus compliquée. Pour lui, le gouvernement espagnol fait plus pour accueillir les réfugiés ukrainiens que des initiatives pour aller à l'encontre de cette guerre.

Par le couchsurfing¹², il a accueilli sept Ukrainien.nes à la suite. Ils étaient souvent plutôt issus de classe moyenne. Le gouvernement les place souvent d'hôtel en hôtel, il pense que c'est un gaspillage d'argent.

Lors du confinement, le prix de l'immobilier a baissé de trente pourcents et ils en ont profité pour acheter un appartement avec sa famille. L'appartement est sous son nom et c'est là qu'il habite pour l'instant. Il loue une à deux chambres à d'autres personnes, souvent des Argentins. Acheter en famille leur permet d'avoir un endroit où rester.

¹² Le couchsurfing est une manière de voyager qui permet de dormir la plupart du temps gratuitement au domicile de personnes dans l'endroit de voyage. Il existe également un site internet pour mettre les locaux et les voyageurs en contact.

A Barcelone, tout le monde vit ensemble, me dit-il et il y a beaucoup de personnes qui ne sont pas domiciliées ici.

Il a trouvé tous ses meubles dans la rue et il me dit, devant mon air étonné, qu'il y a énormément de meubles de bonne qualité qui sont déposés en rue.

Il me parle du voyage et des façons différentes qu'il aborde le voyage après avoir énormément parcouru le monde. Marco a notamment beaucoup voyagé dans l'est de l'Europe et la Russie. Il me dit qu'il est aussi possible de voyager en restant sur place en restant à un endroit et en laissant les gens venir à soi. Le voyage peut aussi être une fuite de chez-soi, une manière de quitter sa zone de confort.

Il s'est rendu compte que pour les personnes de classe moyenne, le fait de tout le temps voyager t'obligeait à constamment reconstruire là où tu étais. Il n'y a pas vraiment de possibilité d'accumulation ou de construction de quelque chose sur le long terme. Il oppose, pour exemplifier, le fait de louer et d'acheter un appartement ayant lui-même fait l'expérience des deux cas : être locataire et propriétaire.

Par l'éducation, la société pousse à voyager beaucoup et cela permet de créer de fortes connexions avec les gens. Mais c'est en restant longtemps qu'il est possible de construire des relations sur le long terme avec les gens.

Maintenant, qu'il est installé à Barcelone, il a le temps de réfléchir à ce qu'il s'est passé pendant ses voyages¹³, à se questionner sur l'avenir, notamment se poser la question de fonder une famille ? Il me parle du système sécurité sociale qui a besoin d'être solide pour soutenir surtout les populations les plus âgées. Il se questionne sur le sens d'amener un enfant dans ce monde où il est compliqué pour tout le monde d'obtenir des soins de santé.

Avoir des enfants rend le voyage plus compliqué et plus cher, les enfants ayant besoin d'une certaine stabilité également.

Voyager est pour lui, une manière de construire quelque chose intérieur, une façon d'apprendre quelque chose que tu ne sais pas apprendre en toi pour laquelle tu dois sortir dans le monde. Une manière d'apprendre sans diplôme et sans examen.

Se poser à Barcelone a été un moyen de se créer un petit espace pour lui-même, une petite zone de confort, un endroit où créer une routine pour sa santé, pour sociabiliser, apprendre.

¹³ Il est d'ailleurs en train d'écrire un livre racontant ses voyages en Russie et en Europe de l'Est.

C'est important pour lui d'avoir un petit endroit où retourner avec une place dans le système de santé, des documents d'identité, des vêtements, de la nourriture et des objets utiles et basiques. Il soulève la question des objets et de ce qu'on prend avec soi : Quels objets nous accompagnent ?

Nous parlons également d'économie et de systèmes économiques nationaux, globaux. Pour lui, les gens sont inquiets à propos de l'économie en Europe alors qu'en Argentine l'inflation est extrêmement haute depuis des années, jusqu'à cent pourcents chaque année. En Europe, nous avons l'habitude d'être dans une situation très confortable.

Sous la dictature de Franco, la guerre civile et la seconde guerre mondiale, l'Argentine était un pays prospère et accueillait la plus grande communauté galicienne en dehors de la région. Au début du XIXe siècle, il y a eu de grands mouvements migratoires de l'Europe vers l'Amérique du Sud avec la première et la deuxième Révolution industrielle.

Sa grand-mère est arrivée en Argentine en 1955 et son père est né en 1959. Les origines de sa famille sont du nord de l'Italie et d'Espagne. Il me précise que son nom de famille est à forte consonance italienne.

Avec les guerres mondiales, il y a des personnes issues à nouveau d'Espagne et d'Italie qui ont immigrées mais également des Roumains, des Polonais et des Allemands.

L'Argentine a également été grandement influencée par la culture française. Avant avec la colonisation, les influences étaient plus espagnoles.

En Argentine, presque cinquante pourcents de la population nationale vit à Buenos Aires. Il me raconte aussi qu'il y a plus une éducation en faveur de l'Europe et contre les États-Unis.

Il me parle des enjeux de l'identité, de la mémoire, de savoir où sont nos origines et quelle mémoire gardons-nous de nos ancêtres. Il n'y a que très peu de mémoire qui est gardée et transmise sur les autochtones notamment.

Il me souligne aussi des grandes différences entre classes sociales et le racisme en Argentine.

C'est un pays fort catholique, le pape actuel, François, est d'ailleurs argentin.

Ses parents travaillent dans les sciences naturelles, son père étant chimiste et sa mère étant anesthésiste.

Il me parle à quel point l'État providence est important, par son système des soins de santé, de protection de la population et son système économique. Par contre en Espagne, et en Catalogne, il n'y a pas le même système de mutualité, les procédures, les démarches sont différentes.

En lui demandant pourquoi les gens viennent à Barcelone selon lui, il me répond que Barcelone est l'entrée vers l'Europe et que c'est la manière la plus simple d'obtenir ses papiers. Je pense qu'il parlait pour les personnes d'Amérique latine plus spécifiquement. Par le fait que le système administratif soit lent, compliqué et contradictoire, il est plus facile de rester plus longtemps et d'être régularisé par après. Les gens peuvent se permettre de jouer avec les règles floues et ambivalentes. La langue a également un rôle important, le confort de pouvoir parler la même langue de son pays d'origine dans le pays d'arrivée. En restant trois ans illégalement en Espagne, il est possible d'être naturalisé. De plus, il y a très peu de contrôles de papiers à Barcelone.

Pour les Argentins, il est plus facile d'obtenir le passeport italien, car il n'est pas nécessaire d'avoir un ancêtre italien direct. Ce n'est pas pareil pour la nationalité espagnole. Les délais pour l'obtention du passeport sont assez longs et le prix peut s'élever à quelques milliers d'euros. Parfois, des personnes proposent la nationalité européenne pour de l'argent, des alliances arrangées, etc.

Marco me dit aussi qu'il est facile d'obtenir des billets d'avion peu chers à Barcelone pour de nombreux endroits dans le monde, même d'un point de vue géographique la ville est bien située et regorge d'opportunités.

Après deux heures d'entretien, je propose que nous en restions là pour l'instant parce que c'était déjà très dense. Il me dit qu'il va voir une fille de Hong Kong ce soir qu'il a rencontré par le couchsurfing.

Il est déjà possible de voir certains liens entre les entretiens de Marco et de Vanessa, notamment leur double nationalité et leurs connaissances sur les législations espagnole et italienne pour la nationalité. Barcelone n'a pas les mêmes représentations pour les deux Argentins même s'ils ont tous les deux un grand-parent originaire de l'Espagne. Barcelone est devenu le nouveau lieu de vie de Marco, un endroit où revenir chez lui, mais également un lieu où il peut voyager sur place grâce aux nombreuses personnes

venant à Barcelone. Pour Vanessa cette ville est un lieu de passage pour les quelques prochains mois, même si elle a une certaine attache émotionnelle et familiale avec ce pays et que de nombreux éléments lui rappellent l'Argentine.

Ils abordent tous les deux les questions de migrations et de voyage, celle de leurs grands-parents, la leur ou celle des autres. La situation est compliquée en Argentine, ce passeport espagnol représente une bouée de sauvetage si besoin.

Extrait du carnet de terrain du 19 novembre 2022 :

Cet après-midi, je me suis rendue chez Marco car il m'avait proposé de les accompagner pour un concert dans un petit bar. En arrivant chez lui, il y avait Lisa et Lucio qu'il avait rencontré alors qu'il vivait dans une auberge de jeunesse à Barcelone. Ils viennent tous les deux de Buenos Aires. Juste avant d'arriver à Barcelone, Lisa habitait en Italie, du côté de Milan durant quelques mois. Pour elle, les gens ne sont pas très accueillants en Italie, dans le sud peut-être mais pas dans le nord. Lucio est arrivé à Barcelone, il y a trois ans, mais sans papier, donc après trois mois, sa présence était devenue illégale en Espagne. Il me dit que c'est plus facile de vivre ici avec des papiers mais que c'est également faisable sans.

Lisa est arrivée en Espagne il y a quelques jours et elle a su trouver très rapidement un emploi en tant que serveuse dans un restaurant argentin. Elle me dit qu'il faudra que j'y aille une fois. Lucio ne parle pas vraiment anglais, nous parlons principalement espagnol, parfois Lisa me parle en anglais. Je lui ai demandé si elle avait aussi la nationalité italienne, elle m'a répondu qu'elle avait l'espagnole. Elle me précise que c'était son grand-père qui était espagnol.

Ils s'intéressent beaucoup à moi, pourquoi je suis ici, depuis quand, etc. Quand j'explique à Lisa que j'étudie la communauté internationale à Barcelone, elle me dit que je pourrai poser toutes mes questions à Lucio, parti fumer sur le balcon.

Il me raconte ainsi comment il a vécu pendant trois mois avec Marco dans une auberge de jeunesse, lieu où ils se sont rencontrés. Pour gagner de l'argent, il a été livreur à vélo, il a travaillé dans la construction, qui était un travail très dur. Il a également travaillé pour une société de dératisation. Lorsque les auberges étaient complètes, ça lui est arrivé de dormir sur la plage.

Marco me répète comme lors de l'entretien, que Barcelone est l'entrée vers l'Europe, car il y a peu de contrôles de papiers, ce qui permet de rester.

Ils m'expliquent qu'en tant qu'Américain du Sud, il est possible d'être naturalisé plus rapidement sur le territoire espagnol que d'autres étrangers. Lucio espère pouvoir être régularisé dans le futur. Il me demande si ma famille me manque. Il me dit en riant que lui sa famille lui manque mais qu'il ne manque pas à sa famille. De toute façon, tant qu'il n'est pas les papiers, il ne peut pas rentrer en Argentine.

Lisa prépare du maté, elle me demande si j'ai déjà goûté. Cette boisson est souvent un automatisme pour eux, elle est consommée lors de l'étude, à la plage, l'après-midi. La coupole ronde avec la paille aplatie au bout est à chaque fois remplie d'eau chaude et l'un après l'autre, nous buvons l'entièreté du contenu. Marco nous dit qu'il a un beau kit à maté au-dessus de son armoire qu'il va chercher. C'est une belle boîte contenant un thermos, une paille en métal avec une petite passoire au bout, ce qui permet de ne pas boire les feuilles qui infusent et une coupole en cuire. Marco me dit qu'elle est plus fragile que celles qui sont en métal, il faut la rincer au bout de deux remplissages d'eau chaude. Il range à nouveau tout le kit pour le replacer au-dessus de l'armoire dans son salon.

Nous nous mettons en route pour aller au concert, c'est Leen Loud, une chanteuse pop barcelonaise, qui se produit ce soir. La température automnale commence à se faire ressentir à Barcelone. Sur le chemin, Marco me parle des différents accents français qu'il n'arrive parfois pas à comprendre, le québécois, certains accents africains, etc. Devant nous Lucio et Lisa parlent ensemble en espagnol.

Extrait du carnet de terrain du dimanche 16 octobre 2022 : interview avec Justina à son domicile

Je me suis rendue le soir chez Justina qui vit avec Vanessa, dans leur appartement près de la Sagrada Familia. Justina est brésilienne et elle a 32 ans. Quand je rentre, elles me disent en rigolant qu'elles sont toujours en pyjama. Elles me racontent en quelques mots leur soirée de hier soir. Elles sont sorties jusque tôt ce matin, à cinq heures, et elles se sont réveillées assez tard. Elles me racontent qu'une amie brésilienne à Justina était très ivre et qu'elle ne voulait absolument pas rentrer. Elles ont dû la suivre toute la nuit à droite, à gauche.

C'est marrant de les écouter, elles ont souvent des petits débats quant aux mots en espagnol et en portugais.

Justina est assise sur le canapé avec son ordinateur sur les genoux, elle travaille sur un projet pour sa formation qu'elle doit terminer demain. Elle me parle beaucoup de la

soirée de hier, je me demande si elle est stressée à l'idée de passer cet interview. Je m'étais installée à côté d'elle avec un carnet et un stylo.

Vanessa me demande si je veux du maté que j'accepte. Elle va préparer le thermos avec l'eau chaude et la petite coupole.

Par cette interview j'ai enfin pu approfondir et récolter des informations sur le parcours de vie de Justina.

Elle commence par m'expliquer que sa ville natale est Brasilia et qu'elle a quitté le Brésil pour la première fois à 17 ans pour aller dans une école secondaire canadienne, à Winnipeg. Cependant son désir de quitter le Brésil datait d'avant. Elle décrit cette expérience comme quelque peu frustrante étant donné qu'elle voulait rencontrer des personnes vivant là-bas et que finalement c'était plus compliqué que prévu. Elle a fréquenté un lycée public pendant un an dans ce pays.

A la question pourquoi elle voulait partir, elle me répond qu'elle voulait améliorer son anglais et qu'elle avait aussi ce désir de vivre dans un pays développé, selon ses mots. Elle est très critique quant au fonctionnement intérieur de son pays d'origine.

Ensuite, elle désire entamer un bachelier en marketing, en commerce ou en mode à Sao Paulo mais sa mère ne lui autorise pas de partir. Elle me la décrit comme ayant toujours voulu la contrôler. Elle fait donc un bachelier en marketing et publicité à Brasilia pendant quatre ans. A ce moment-là, elle commence à entendre beaucoup sur Madrid comme étant un bon endroit pour vivre. Elle commence donc à apprendre l'espagnol, sa langue maternelle étant le portugais, et la dernière année de son bachelier elle commence à apprendre le français.

Après son bachelier, elle désire faire un master à Paris, elle prend donc des cours de français pendant trois mois pour obtenir un certificat de niveau de français.

Après quelques batailles pour prouver son niveau de français, elle est acceptée pour le master. Elle s'attendait par contre à un enseignement moins traditionnel et plus créatif. Elle a terminé son master et fait son stage de fin d'année là-bas, puis elle a dû rentrer à Brasilia car son visa prenait fin.

En décembre 2013, elle rentre à Brasilia et pendant deux ans elle essaie d'intégrer un consulat qui lui permettrait de vivre à l'étranger en représentant le Brésil. Elle m'explique que Brasilia est une ville très centrée autour des affaires politiques et de l'administratif. Sao Paulo est au contraire plus axé sur les grandes entreprises. Suivant dans quelle ville les gens habitent, ils travailleront plus probablement dans le secteur public ou privé.

Il est cependant vraiment compliqué d'obtenir un emploi à Brasilia dans le secteur public, c'est souvent assez compliqué car il faut passer des concours. Par contre les emplois dans le secteur public sont bien rémunérés. La mère de Justina travaille dans ce domaine. Pour travailler à Brasilia il faut éventuellement créer sa propre entreprise.

Vanessa qui est à côté de nous, précise que ce n'est pas le cas à Buenos Aires. Le secteur public ne paie pas très bien. De plus, les taxes sont assez élevées et les prix changent constamment. Il est impossible de projeter la croissance de son entreprise dans ces circonstances, nous explique-t-elle. Beaucoup d'Argentins viennent en Espagne pour créer leur entreprise, car une économie stable facilite le processus.

En 2018, Justina part à Florence pour faire un deuxième master dans une école privée dans le domaine du marketing, de l'art et de l'esthétisme. Les cours se donnaient en anglais. Ce master lui a mieux plu qu'à Paris, car il demandait plus de créativité, mais elle n'est pas satisfaite des rencontres qu'elle a faites, les gens n'étant pas sympathiques. Après ce deuxième master, elle est repartie pendant trois mois à Paris où elle a travaillé et puis elle s'est installée à Londres pour l'année 2019.

Ensuite, elle fait la demande pour la nationalité italienne et elle a appris l'italien.

En Angleterre, elle a travaillé dans l'industrie de la mode mais elle a quitté son emploi après un an. En mars 2020, elle est rentrée à Brasilia lors du confinement et elle y est restée six mois. Elle est ensuite revenue en Italie pour un mois et en novembre 2020, elle est arrivée à Barcelone, ensuite elle a commencé son travail auprès d'une grande entreprise des réseaux sociaux.

Après presque deux ans à Barcelone, elle réfléchit activement à déménager à Madrid. Elle a un frère qui habite Londres mais elle ne m'en a rien dit de plus.

L'envie de Justina de rapidement quitter son pays pour un pays « développé » est très intéressant en termes de possibilités et d'imaginaires. Partir pour elle est également un moyen de créer une distance avec sa mère qu'elle considère comme contrôlante voire oppressante. Partir du Brésil était un moyen de se réaliser, de pouvoir suivre ses projets. Elle a d'ailleurs appris plusieurs langues comme l'anglais, l'espagnol, le français et l'italien pour optimiser ses chances de réussite et ses possibilités de voyage. La nationalité italienne a également été un moyen d'accroître ses capitaux pour voyager plus librement en Europe, en tous cas.

Justina a également une envie ou peut-être un besoin de changer très régulièrement d'endroit et de pays. Elle me parlera de son parcours en émettant du jugement sur le chaos qu'il représente, selon ses termes évidemment.

2.7 Entre l'Amérique du Sud et l'Europe : des possibilités juridiques et des imaginaires

2.7.1 Des migrations encouragées d'un point de vue politique

Alors que les migrations entre les continents européen et sud-américain des siècles passés ont été présentées auparavant, il est à présent nécessaire d'expliquer les politiques migratoires qui facilitent ou rendent possible l'accès à la nationalité italienne ou espagnole. Pour rappel, la plupart des Sud-Américains rencontrés à Barcelone possédaient la nationalité italienne ou espagnole en plus de celle de leur pays d'origine.

Certains gouvernements, tels qu'italien et espagnol, ont mis en place une politique de retour de leurs diasporas suite aux nombreuses vagues d'émigration lors des siècles passés. Ces choix politiques se basent d'un côté sur un besoin de main-d'œuvre suite au développement économique. En parallèle, ils craignent l'immigration de certaines personnes ou origines qui sont vues comme une menace à l'unité nationale et à la stabilité ethnique (Tsuda 2010).

La solution trouvée à ce dilemme consiste ainsi à permettre aux descendants des émigrés nationaux de retourner dans le pays de leur origine, amenant par la même occasion une nouvelle force de travail, parfois peu qualifiée, sans mettre en péril l'unité ethnique. Ces populations sont vues comme étant plus faciles à intégrer socialement et culturellement comparées à des personnes étant culturellement et ethniquement vues comme très distinctes (Tsuda 2010).

Ces États ayant recours à ces législations ont une vision de la nationalité comme étant plus ethnique que civique. La première se base essentiellement sur les ancêtres communs et l'héritage culturel en commun, alors que la vision civique de la nation se base sur le partage de certains fondements légaux et politiques, un lieu d'habitat et des institutions communes. Cependant, aucun État base sa définition de la nation exclusivement sur l'une ou l'autre, un mélange a toujours lieu (Joppke 2005; Kuzio 2002 cités par Tsuda 2010).

Les États basés sur une définition ethnique de la nation ont tendance à adopter des politiques migratoires plus sélectives ont par conséquence vont avoir recours à ces politiques de retour ethnique face au dilemme de l'immigration (Brubaker 1992; Castles et Miller 2003 cités par Tsuda 2010).

Concernant les pays d'Europe, l'Italie et l'Espagne sont des pays ayant massivement recours à ces politiques pour cause de besoin de main-d'œuvre dans une économie nationale croissante en parallèle d'un taux de natalité diminuant. Les Argentins ont notamment fait partie des recrutements de retour vers ces pays pour exécuter des emplois peu qualifiés (Cook-Martín et Viladrich 2009 cités par Tsuda 2010).

Ces migrants de « retour ethnique » sont adoptés pour des raisons ethno-nationales et ont donc droit à la protection et l'inclusion de cet État-nation. Ils ont soit droit à la nationalité de leur origine en cas de retour dans ce pays ou directement droit à la double nationalité comme c'est le cas pour l'Italie et l'Espagne (Cook-Martín et Viladrich 2009; Iglicka 1998; Joppke 2005; Skrentny et al. 2007 cités par Tsuda 2010). Ces pays font valoir le droit du sang, en latin *jus sanguinis*, ce qui signifie qu'il suffit de pouvoir prouver qu'un de ses ancêtres est né italien ou espagnol pour pouvoir obtenir la bi-nationalité. De nombreuses personnes, principalement en Argentine, ont utilisé cette double nationalité pour émigrer d'Argentine lors de crises économiques (Tsuda 2010).

Cependant, certains pays ont pu remarquer que le partage de la même lignée de sang n'est pas une garantie de partage et de similarité culturels ou d'intégration¹⁴ plus facile. Dans les faits les descendants d'émigrés ne retournent pas dans le pays de leur ancêtre pour des raisons de reconnexion à un passé ethnique ou culturel. L'opportunité est plutôt saisie pour migrer d'un pays considéré comme moins développé vers un pays économiquement plus stable et croissant avec un niveau de vie plus élevé (Tsuda 2010). Comme précisé par Justina lors de son entretien.

2.7.2 La double-nationalité comme capital juridique : un passeport vers un ailleurs

Alors qu'en 2008, la crise économique frappe l'économie espagnole, cet incident ne semble pas avoir changé les flux migratoires vers l'Espagne. Les personnes quittant

¹⁴ Le concept d'intégration nécessite d'être défini de manière critique. Il renvoie à l'idée d'une unité nationale entière et saine pour laquelle l'immigration, ou une certaine immigration, serait une menace. Cette construction de l'intégration et l'exigence envers certaines catégories permet de les exclure de la société tout en révélant sur quels critères la société se définit (Schinkel 2017).

l'Amérique latine le font le plus souvent dans le but changer leur situation. Le flux migratoire en Espagne exprime également les situations économiques et sociales des pays en Amérique latine. Ces immigrants venant de milieux urbains sont pour la plupart en possession d'un capital culturel et scolaire ce qui atteste de la croissance de la classe moyenne en Amérique latine (Uribe 2012).

Comme l'explique déjà Vanessa dans son entretien, certaines lois et législations permettent d'attirer les descendants d'émigrés espagnols dans le pays dans le but de faire augmenter la démographie. Vanessa elle-même utilise ce passeport espagnol pour poursuivre ses études en Espagne, dont elle dit que l'enseignement est meilleur. D'un autre côté, elle parle aussi de l'Espagne et de Grenade comme étant le pays des origines de son grand-père où il aurait aimé revenir, il y a donc un lien émotionnel et familial partagé avec l'Espagne.

L'exemple de sa nièce qui aimerait bénéficier de la nationalité espagnole est très intéressant également, car tant que son père ne la demande pas, elle ne pourra pas y accéder, m'a expliqué Vanessa. Cependant dans son entretien elle m'a également parlé d'une loi qui pourrait rendre possible l'obtention de la nationalité en sautant une génération.

Dans son article sur les Argentins et les Chiliens en possession de la double nationalité italienne, Mélissa Blanchard (2020) questionne ce que cette double nationalité représente pour les Sud-Américains.

L'Argentine est le pays accueillant la plus grande diaspora italienne dans le monde avec 842 615 Italiens sur son sol en 2018. Les citoyens italiens, donc avec la nationalité italienne, vivant en dehors des frontières nationales, sont en possession des mêmes droits que tout citoyen de l'Union européenne (Blanchard 2020).

Comme précisé dans l'article de Tsuda (2010) la nationalité italienne étant basée sur le droit du sang, toute personne étant née en dehors de l'Italie mais pouvant prouver avoir un ascendant italien qui a émigré d'Italie après 1871, est en droit d'obtenir la nationalité italienne (Blanchard 2020). La législation italienne quant à l'obtention de la nationalité pour les descendants d'anciens émigrés est une des lois les plus ouvertes et accessibles d'Europe (Joppke 2005; Tsuda 2010 cités par Blanchard 2020). Marco et Vanessa parlaient d'ailleurs du fait que c'était plus facile d'obtenir la nationalité italienne que l'espagnol en étant sud-américain.

Alors qu'administrativement l'Italie parle de « retour » de ses citoyens, dans les faits cette double nationalité est utilisée et vécue différemment par les Sud-Américains (Blanchard 2020).

Ce passeport amène avant tout une opportunité à la mobilité et un accès aux aides étatiques de retour pour ceux qui décident de s'installer en Italie. Il est également une opportunité de poursuivre des études supérieures avec un accès à des bourses d'aide. Dans certains pays, comme au Chili, où l'éducation supérieure est le plus souvent privée et difficile d'accès financièrement, la possibilité de poursuivre des études dans le domaine public en Europe est souvent prise en compte (Blanchard 2020).

Ce passeport est un moyen d'accéder si nécessaire à des soins de santé de qualité plus abordables que dans le pays d'origine, de plus la libre traversée de frontières à l'intérieur de l'espace Schengen est un aspect très important de ce passeport qui permet d'accéder à de nombreux pays (Blanchard 2020).

Les analyses de Mélissa Blanchard (2020) correspondent aux éléments expliqués dans les entretiens ou aux discours des personnes rencontrées. Alors que pour Marco et Vanessa, c'est le passeport espagnol qui leur a permis de vivre à Barcelone, il est possible de faire les mêmes observations quant aux possibilités que cette nationalité leur donne. La libre circulation dans l'espace Schengen s'applique également ainsi que les droits accordés aux citoyens de l'Union européenne.

Vanessa et Juan Carlos utilisent ce passeport également pour un accès à des études supérieures qui auraient été plus compliquées d'accès sans ce passeport européen ou qui auraient demandé plus de démarches administratives.

Marco précisait que c'était important pour lui d'avoir cette protection et cet accès aux soins de santé dans son lieu de résidence, un des critères qui l'a fait choisir Barcelone.

Le passeport européen obtient une signification principalement matérielle et est stratégiquement intéressant en termes de mobilité. « Pour les ressortissants des pays non-UE, obtenir un passeport européen signifie accéder à un éventail d'opportunités en termes de mobilité et de choix existentiels » (Leuchter 2014 cité par Blanchard 2020 : 547).

Les moyens de mobilités liés à la nationalité européenne sont les plus recherchés par les migrants de pays tiers à l'Union européenne (Yanasmayan 2019 citée par

Blanchard 2020). Pour souligner cela, selon Helgert et Bevelander, les citoyens de l'UE vivant dans un autre pays de l'Union, sont beaucoup moins intéressés par la naturalisation dans le pays d'accueil (2017 cités par Blanchard 2020). Ceci confirmerait la valeur du potentiel de mobilité de la citoyenneté européenne qui atténuerait l'importance de la possession de la nationalité du pays d'accueil (Graeber 2016; Joppke 2010 cités par Blanchard 2020).

La nationalité italienne permet d'ailleurs une implantation en Espagne de manière très aisée, même si les procédures administratives sur place ne sont pas pareilles que pour les citoyens espagnols.

Ceci rejoint également le parcours de Mona qui espère pouvoir obtenir le passeport allemand au bout de dix ans de résidence sur le territoire. Elle vit déjà depuis deux ans à Berlin, mais la ville ne lui plait pas. Elle n'espère pas obtenir la nationalité pour vivre en Allemagne mais pour avoir un plus grand choix pour son pays de résidence et en termes de mobilité. Mona fait partie des quelques personnes rencontrées à Barcelone n'ayant pas le passeport de l'Union européenne.

La demande d'obtention du passeport italien ne se fait pas sur base de lien émotionnel au pays mais beaucoup plus dans une optique instrumentale. Le but est avant tout d'accéder aux bénéfices sociaux, d'augmenter son niveau de vie et d'élévation sociale par la liberté de circulation et en quête de meilleures opportunités professionnelles (Blanchard 2020).

Suite à la crise économique en Argentine au début des années 2000, de nombreux Argentins de classe moyenne étant fortement touchés, ont préféré migrer en Europe grâce à leur deuxième nationalité pour éviter un déclassement social (Jedilcki et González Bernaldo 2011).

Aihwa Ong parle de « citoyenneté flexible » pour qualifier les stratégies qui entourent l'acquisition d'une nationalité en particulier par des personnes vivant des mobilités transfrontalières (1999 citée par Blanchard 2020). Yossi Harpaz parle lui de « citoyenneté compensatoire » pour désigner l'ascension sociale faite à un degré global grâce à une deuxième nationalité (2018, 2019 cité par Blanchard 2020).

La citoyenneté européenne ressort comme élément le plus intéressant étant plus estimée que la citoyenneté italienne ou espagnol. Les générations les plus jeunes la valorisent d'autant plus pour le droit de se mouvoir au-delà des frontières nationales

et l'accès à une plus grande diversité d'opportunités professionnelles (Blanchard 2020). Jedilcki et González Bernaldo (2011) désignent cette nationalité comme un « capital juridique » permettant la mobilité.

« L'Union européenne est donc considérée comme un espace dont on peut aisément s'emparer, dépassant, grâce à un passeport hérité par naissance, les limitations et les difficultés liées à l'obtention d'un titre de séjour régulier que connaissent les autres jeunes sud-américains » (Blanchard 2020 : 549).

Les personnes rencontrées d'Amérique latine possèdent de nombreux capitaux qui se traduisent par leur niveau d'étude, les nombreuses langues qu'ils parlent, les relations sociales qu'ils ont parfois un peu à travers le monde ainsi que leur situation financière qui leur permet de vivre à l'étranger et de voyager. Au niveau du capital symbolique qu'elles possèdent, il est important de préciser que la plupart des Sud-Américains rencontrés étaient blancs.

Le niveau de vie assez élevé de l'Espagne était évoqué dans les raisons de leur présence. Ces différents capitaux attestent des moyens plutôt aisés des personnes rencontrées, qui ont la possibilité de quitter l'Amérique latine et des situations économiques, politiques et sociales plus compliquées pour l'Europe porteuse de nombreux imaginaires.

2.7.3 Imaginaires sur l'Espagne et l'Europe depuis l'Argentine

Cette partie se basera notamment sur l'analyse que Jedilcki et González Bernaldo (2011) ont faite à partir d'entretiens d'Argentins vivant à présent en Espagne. L'Argentine s'étant construite sur un imaginaire national blanc et européen qui se sépare des autres pays de l'Amérique du Sud étant eux, plus métissés. L'image de l'Europe est également construite et façonnée par des représentations et des imaginaires issues des mémoires familiales, des médias ou de la période scolaire. Lors des cours d'histoire en Argentine, les faits historiques européens occupent une grande place dans l'enseignement, en particulier l'Espagne par le lien colonial (Jedilcki et González Bernaldo 2011).

L'Europe est considérée comme le lieu de l'Histoire, en opposition aux nouvelles nations qui « n'en ont pas ». Les civilisations occidentales étant nées là-bas, l'Argentine se considérant comme majoritairement d'origine européenne, elle y voit ses sources et y tire son historicité. Le nom de famille est souvent énoncé comme

preuve et indice des origines européennes. L'Europe est donc vue comme le lieu de la culture enseignée à l'école (Jedilcki et González Bernaldo 2011).

Vanessa me racontait à quel point elle était passionnée par les châteaux en me disant qu'ils n'avaient pas toute cette culture et cette histoire chez eux, elle voulait d'ailleurs absolument aller les visiter dès que nous en croisions un en Catalogne. Il est également intéressant de revenir sur l'extrait de d'entretien de Marco où il parle de l'école et la manière dont elle enseigne un savoir en faveur de l'Europe. L'école et les imaginaires qu'elle crée sont important à prendre en compte dans le sens où ils permettent une influence du parcours migratoire.

Au-delà de l'endroit des origines culturelles et de l'Histoire, l'Europe est également considérée comme le premier monde, avec une abondance matérielle et financière mais reste parfois encore en mémoire comme l'ancien colonisateur. Face aux difficultés économiques, sociales et politiques qui traversent l'Argentine depuis de nombreuses années, l'Europe apparaît comme un endroit idéal où pouvoir s'implanter (Jedilcki et González Bernaldo 2011).

Concernant, le rôle de colonisateur de l'Europe, il serait intéressant de questionner quel regard les Sud-Américains rencontrés, qui étaient donc d'origine européenne et blancs de peau, posent sur la colonisation sachant que ce n'est pas leur culture ou leurs ancêtres qui ont subi cette colonisation. Mais que ces liens créés leur ont permis cette mobilité plus aisée ainsi que cette position sociale privilégiée en tant que personnes blanches.

Justina me racontait également qu'une des premières raisons pour lesquelles elle a quitté le Brésil était son désir de vivre dans un pays « développé ».

L'Espagne accueillant déjà un grand nombre d'Argentins, il est assez courant que les futurs migrants aient déjà un réseau social personnel sur place (Jedilcki et González Bernaldo 2011). Ce capital social est également une facilité et une grande source d'aide dans l'expérience migratoire et il rappelle que la migration n'est jamais une expérience solitaire mais collective (Jedilcki et González Bernaldo 2011).

Ceci se remarque sur mon terrain par le fait que Marco et Juan Carlos avaient tous les deux une sœur qui vivait déjà à Barcelone depuis de nombreuses années et qui a au moins représenté un ancrage dans la ville. Les grandes diasporas des différents pays sud-américains à Barcelone permettaient de trouver facilement des personnes ayant les mêmes origines que soi. Comme par exemple, Jenny qui a pu trouver des amies

vénézuéliennes comme Ambre et Carlotta, Marco qui est en contact avec de nombreux Argentins et Justina qui possède un groupe d'amies brésiliennes à Barcelone.

La situation très compliquée en Argentine est également comparée à celle beaucoup plus confortable d'Espagne : la facilité pour trouver des emplois, l'accès aux biens de consommation, l'accès à la propriété, la sécurité dans les rues, etc. Là, où en Argentine, l'environnement social et politique est très tourmenté, l'Europe est vécue comme un endroit avec des institutions et les infrastructures qui fonctionnent (Jedilcki et González Bernaldo 2011).

Juan Carlos me parlait notamment des transports en commun au Venezuela qui n'étaient pas aussi bien organisés et aussi efficaces qu'ici. Jenny me parlait des routes en terre qui n'étaient pas faites pour autant d'eau lors de la saison des pluies.

Vanessa mentionnait souvent l'économie plus stable de l'Espagne où il était possible de notamment lancer son entreprise alors qu'à Buenos Aires, l'instabilité rend tout entrepreneuriat très compliqué, entre autres.

Extrait du carnet de terrain du 28 janvier 2023 :

Marco est venu me rejoindre à Empanar, un café argentin à Barcelone en cette fin d'après-midi. Il me raconte que ses parents sont actuellement à Barcelone et qu'ils prévoient de s'installer ici à l'avenir. Pour l'instant ils s'informent essentiellement. Marco essaie de leur expliquer que ce n'est pas pareil qu'à Buenos Aires, l'économie est très différente en Espagne et les manières de vivre, d'investir, d'économiser et d'acheter aussi. Il me parle des investissements financiers, d'achat immobilier et d'éventuellement la vente de leur maison en Argentine. Le rapport à l'avenir et les manières de se projeter ne sont pas pareil en fonction de l'économie. En Argentine, il est commun de parfois passer cinquante, soixante ans à rembourser un prêt immobilier. Il a fait rencontrer ses parents et ceux d'un ami également argentin pour qu'ils puissent leur expliquer à leur tour.

[...] Il me raconte aussi la violence au quotidien dans les rues, les vols au couteau, avec une arme, les menaces, etc. Le risque qui est présent tous les jours et la paranoïa qui s'installe. Son père a été menacé avec une arme pour donner ses clés de voiture. Il y a la possibilité de déménager dans des quartiers plus sûrs mais ce n'est toujours pas optimal. Il me dit que le police est corrompue. Même les mecs sortent accompagnés

dans la rue. Pour lui, l'ambiance d'insécurité à Barcelone, ce n'est rien du tout comparé à ce qu'il a vécu à Buenos Aires.

Dans cet extrait, il est possible de voir comment l'économie nationale et la situation sociale sont comparées entre Buenos Aires et Barcelone. L'Espagne est un lieu de vie vu comme plus paisible où l'installation et la réalisation de différents projets sont enfin envisageables. Il déplore également la police et la corruption qui la touche en Argentine.

En même temps, cela montre comment les situations économiques, politiques et sociales peuvent affecter les décisions et les projets de vie des individus.



Figure 18 : Rassemblement de supporters argentins sur la place de l'Arc de Triomphe à Barcelone en décembre 2022 lors de la coupe du monde (photo issue d'une story Instagram de Marco).

Concernant les liens émotionnels qui rappellent l'Argentine, ils sont entretenus comme plusieurs pratiques telles que boire du maté, se rencontrer entre Argentins, regarder le football mais il y a également le drapeau qui prend beaucoup d'importance, ainsi que l'hymne nationale (Jedilcki et González Bernaldo 2011).

Fin décembre en étant dans les rues de Barcelone avec Lisa et Marco, l'Argentine venait d'être championne du monde de football ce qui avait créé beaucoup d'émotions, de patriotisme et de fierté nationale auprès des Argentins. Surtout que c'était la dernière coupe du monde de Lionel Messi, joueur argentin extrêmement admiré et

apprécié. Marco me raconte que suite à cette victoire, ils vont être contents pendant deux semaines mais qu'après ce sera de nouveau la déprime. A cause de l'économie compliquée, ce sera le retour à la réalité.

Le football est un événement qui permet de se recréer des liens émotionnels avec l'Argentine et de renforcer son sentiment d'appartenance, tout en se concentrant sur un événement festif pendant un certain temps. Le rapport au football dans la construction de l'identité nationale argentine ou même brésilienne, est un élément très important et pourrait être analysé plus en détail, notamment dans le cas des diasporas à Barcelone.

Concernant les migrations illégales, telle que celle de Lucio, dépassé les trois mois de visa touristique, la présence de ces personnes devient illégale sur le territoire. Mais cette situation n'est pas source de grosse difficulté dans la plupart des cas. Ces migrants étant vus comme plus désirés que d'autres migrants, ils échappent à de nombreux contrôles, grâce au fait d'être blanc, chrétien et parlant espagnol malgré leur accent (Jedilcki et González Bernaldo 2011).

Marco m'avait déjà expliqué que « Barcelone est la porte vers l'Europe », mais il est intéressant de soulever la question pour qui cette porte est ouverte et quelle catégorie de personnes ne peut pas entrer même par Barcelone.

Les Sud-Américains représenteraient une migration considérée comme inoffensive pour l'identité ethnique, nationale du pays et/ou de l'Europe de par leur couleur de peau, leur langue, leur culture et leur religion (Blanchard 2020). Le désir est de retrouver une partie de sa population partie durant les derniers siècles à l'étranger, tout en conduisant des normes migratoires indépendantes vis-à-vis de l'Union européenne (Jedilcki et González Bernaldo 2011).

3 Deuxième partie : Mobilité, rapport aux frontières et rapports de pouvoir

3.1 La mobilité comme pratique et discours

Extrait du carnet de terrain de la soirée du dimanche 23 octobre 2022 :

Ce soir-là, j'avais rendez-vous avec Vanessa et sa colocataire Justina, nous allions voir une exposition sur le peintre Salvador Dalí. Il y avait un collègue à Vanessa qui est venu avec elles, il était en train de faire un tour de l'Europe avant de rentrer à Buenos Aires. Il était déjà passé par Amsterdam, Berlin, Madrid et maintenant à Barcelone. Je lui demande quel endroit il a préféré jusqu'à présent, il me répond que c'est Madrid parce qu'il a une partie de son cœur dans cette ville. Il a aussi beaucoup aimé Amsterdam.

Le collègue de Vanessa est également comptable et il a 43 ans, il s'appelle Noah. Il me questionne sur l'anthropologie, sur mon étude de terrain et mon master. Il me dit qu'il aimerait bien vivre en Europe. Je lui demande s'il possède la nationalité espagnole, mais il me répond que c'est justement ça qui lui manque. Il me dit que beaucoup d'Argentins essaient de quitter le pays à cause de l'insécurité et de la violence. Par les gros problèmes économiques, un climat d'insécurité s'installe, m'explique-t-il.

Vanessa m'explique aussi que c'est plus compliqué de quitter l'Argentine en avion parce que les billets sont très chers. Le gouvernement essaie apparemment de garder l'argent à l'intérieur du pays et veut compliquer les départs.

Vanessa me dit que les cours de son master en business administration ont été annulés alors qu'on lui avait assuré que ça n'arriverait pas. Il y a deux personnes qui ont retiré leur inscription. Elle réfléchit à rentrer en Argentine mais cela risque d'être compliqué, elle va plutôt essayer de trouver un emploi à Barcelone. Elle est un peu perdue, elle ne sait pas encore vraiment quoi faire pour la suite.

Je parle un peu avec Justina qui me raconte que sa formation est très prenante, vu qu'elle a des cours tous les jours et le weekend elle a aussi beaucoup de projets. Cela ne lui laisse pas vraiment le temps de se reposer. Vanessa et Justina ne sont pas souvent chez elles dans leur appartement.

Il est possible de faire des liens avec les analyses précédentes par rapport aux représentations de l'Europe. Noah raconte avoir un lien particulier avec l'Europe ou plus précisément Madrid où il aimerait habiter. Cependant, n'ayant pas la nationalité espagnole, ni un passeport de l'Union européenne, ce projet reste difficilement réalisable pour l'instant. Lui aussi me parle de l'insécurité et de l'économie instable. Noah ne m'a cependant pas expliqué ce qui le lie autant émotionnellement à Madrid ou à l'Espagne. Sont-ce des imaginaires sur cette ville ? Un ou une ancêtre venant de là ayant quitté l'Espagne pour l'Argentine ?

Après l'exposition, nous décidons de nous rendre à pied dans le centre-ville, le quartier el Born, pour boire un verre et pour manger des tapas.

Nous arrivons dans un restaurant vers lequel Justina nous a guidé. Elle nous dit que plusieurs amies brésiliennes vont nous rejoindre. Nous commandons déjà une carafe de sangria et quelques tapas que nous partageons entre nous quatre. Ils parlent en espagnol de leur soirée de hier, de la musique un peu nulle dans la boîte où ils étaient, du fait qu'ils se sont levés tard ce matin. Justina parle du fait qu'elle aimerait aller à Madrid que les gens sont plus sympathiques là-bas, que l'ambiance est plus espagnole. A Madrid, il y a des personnes de toute l'Espagne qui viennent, selon elle. Ici, à Barcelone, ce sont des gens du monde entier et des catalans.

Deux amies de Justina arrivent, Diana et Anissa. Elles commandent d'autres tapas avec de l'eau. Anissa est assise à côté de moi et elle commence à me poser des questions dans un très bel anglais. Elle me questionne sur mes études, sur ma présence ici. Elle me raconte qu'elle vit aux États-Unis depuis un bon bout de temps, qu'elle y est arrivée il y a longtemps par un échange scolaire. Elle a ensuite fait ses études là-bas, mais elle est originaire du Brésil. Elle a vécu dans le Texas, dans le Colorado et maintenant elle vit à Miami. Elle me dit que Barcelone est un peu le « Miami d'Europe ». Justina avait aussi fait une comparaison entre Barcelone et Rio de Janeiro et Madrid et Sao Paulo. Je me rends compte que Barcelone est beaucoup comparée à d'autres villes.

Elle faillit avaler son pilon de poulet de travers quand je lui dis que je fais des études d'anthropologie. Elle m'explique qu'elle aurait adoré faire ces études mais que dans l'université qu'elle fréquentait, ça n'a pas été possible de faire son major là-dedans. Elle a finalement fait son bachelier en communication et son master en commerce. Elle ne savait pas exactement ce qu'elle voulait faire et avec le commerce il est possible de travailler dans de nombreux domaines.

Elle est à Barcelone pour un mois, mais elle travaille en même temps à distance. Elle me dit que c'est compliqué de profiter un maximum de la ville quand il faut travailler la journée. Surtout qu'en Europe il y a un gros décalage horaire avec les États-Unis, ce qui l'amène à devoir s'organiser, à parfois vivre en décalé. Par exemple, Bali est à treize heures de décalage avec les États-Unis, ce qui rend le fait de travailler depuis là-bas très compliqué. Anissa me parle du fait qu'elle aimerait beaucoup rester ici, revenir. « *Something is calling me here.* » Elle aimerait plus visiter Barcelone et l'Espagne.

Avant d'atterrir à Barcelone, elle était à Lisbonne, c'est là qu'elle a retrouvé Diana qu'elle avait déjà rencontrée auparavant. Elle lui a dit qu'elle allait aussi à Barcelone après et que justement quelqu'un quittait une chambre dans son appartement pour un mois. Anissa est contente que ça se soit passé ainsi parce que c'est souvent compliqué de trouver une location pour un mois. Les gens cherchent souvent des locataires pour plus longtemps.

Diana n'est pas à Barcelone depuis très longtemps non plus, elle est en train de suivre une formation dans une méthode thérapeutique. Elle a la nationalité brésilienne et portugaise.

Anissa me demande depuis quand je suis ici, si je reste longtemps, si j'envisage de vivre ici plus tard. Ça faisait un gros mois que j'étais à Barcelone et je lui raconte que les débuts n'étaient pas toujours faciles. Anissa me parle du fait que les premiers instants aux États-Unis étaient assez compliqués aussi, elle faisait des croix sur le calendrier pour décompter les jours avant de rentrer chez elle pour Noël. Au bout d'un moment, elle s'est habituée à la vie là-bas et elle a vite oublié de faire des croix sur le calendrier. Elle me demande si chez moi ne me manque pas trop. Je reçois beaucoup de soutien et d'encouragement par rapport au fait de voyager de sa part.

Dans cet extrait, les nombreux voyages d'Anissa apparaissent clairement : du Brésil aux États-Unis, puis à l'Europe. Elle ne m'a cependant pas donné des informations concernant les raisons pour lesquelles elle a voulu quitter le Brésil. Grâce à son travail qui est à temps plein en ligne, elle a la possibilité de voyager à certains endroits. Les zones horaires ne lui permettent cependant pas de voyager n'importe où, car un trop grand décalage horaire serait trop compliqué à gérer avec ses heures de travail qui sont calées sur une des zones horaires des États-Unis.

Anissa m'a également partagé les expériences plus compliquées du voyage et du fait de quitter les endroits qu'elle connaît. Partir du Brésil pour un échange scolaire n'était pas facile au début pour elle, même si elle a beaucoup aimé son voyage avec le temps. Voyager aujourd'hui en devant travailler en parallèle l'oblige à devoir trouver des endroits qui s'accordent à ses horaires et ce n'est pas toujours facile de visiter l'endroit comme elle aimerait. La recherche de logement pose éventuellement aussi problème car elle ne reste pas toujours pour une longue durée. Anissa ne s'est pas présentée comme une nomade digitale ou une voyageuse à plein temps, je ne sais pas à quelle fréquence elle voyage.

Extrait du carnet de terrain du samedi 22 octobre 2022 :

Ce matin, Margot du groupe WhatsApp des Françaises à Barcelone propose un rendez-vous à la plage. Je suis la seule à lui répondre et on se donne rendez-vous vers quinze heures à la plage Bogatell qui est moins touristique et plus propre que la plage du centre Barceloneta. J'avais également proposé à Mona de venir avec nous, qui se réjouissait de passer l'après-midi à la plage.

Margot est également venue avec une amie Mégane, qui a le même âge que Margot, 19 ans. Elle vient de Lorient, en Bretagne, et est en année sabbatique pour l'instant. Juste avant d'arriver à Barcelone, elle était à Madrid et elle ne sait pas jusque quand elle reste. Mégane ne parle pas anglais et Margot seulement un petit peu, ce qui rend la discussion avec Mona compliquée étant donné qu'elle ne parle pas le français.

Cette situation me crée un sentiment d'inconfort dans le fait que tout le monde ne parle et ne comprenne pas la même langue.

Nous allons nous baigner, en demandant avant à une personne tout près de nous de faire attention à nos affaires. Dans la mer, Margot me parle du fait que son copain, qui est à Grenoble pour l'instant, viendra bientôt lui rendre visite. Juste avant son frère était ici avec elle. Mégane est la première à sortir de l'eau, Margot la suit peu de temps après. Je reste encore un certain temps avec Mona dans l'eau.

Quand je rejoins la plage, il y a un garçon en face de Mégane et Margot. Il s'appelle Enzo et a 20 ans, il est arrivé à Barcelone hier et il ne sait pas combien de temps il restera ici. Il faisait un bachelier en psychologie à l'université de Montréal depuis un an et demi, ensuite il en a eu marre et il est venu en Espagne. Il me dit « La psychologie quand tu ne veux pas devenir psychologue ça te laisse pas beaucoup de débouchés ». Ses parents vivent du côté de Nîmes pour l'instant. Il m'explique que les huit premières

années de sa vie, il a vécu dans les Alpes françaises, ensuite il a vécu pendant huit ans dans les Caraïbes, mais l'endroit où il a préféré vivre c'est à Montréal. Pour lui, c'est une ville très sécurisée et il y a rencontré des personnes très intéressantes. Après avoir mis un terme à ses études, il est parti trois semaines chez ses parents dans le sud de la France, et maintenant il est à Barcelone. Il me raconte déjà son planning chargé d'apéros, de soirées et des visites d'appartements.

À ma gauche, Mona est allongée au soleil, à ma droite, j'entends Margot parler à Mégane de peut-être devenir jeune fille au pair, que ça lui faciliterait l'organisation de son séjour vu qu'elle ne devrait plus obtenir de NIE, ni chercher de logement.

Margot, Mégane, avec laquelle je n'ai pas pu parler plus en profondeur, et Enzo ont un parcours qui est également très marqué par le voyage et la vie à l'étranger mais plus particulièrement Enzo. Il a grandi dans une dynamique de mobilité durant son enfance et son adolescence. Le voyage a l'air d'être un élément qui va de soi pour lui. Il n'a pas prévu la suite de son parcours et se laisse guider pour l'instant.

Extrait du carnet de terrain de la journée du 15 octobre 2022 :

Marco m'a proposé de se rejoindre à la plage, il a un ami qui devrait venir avec lui également. Je propose également à Vanessa et à Mona de venir.

Je retrouve d'abord Marco qui m'attend déjà sur la plage vers 16h. Étant samedi avec un beau soleil, la plage est assez occupée par des nombreuses personnes. Je m'installe à côté de lui et nous nous racontons notre semaine, je lui raconte notamment le show de drag queens que j'ai été voir hier soir.

Près de nous, il y a des gens qui jouent au volley, Marco me dit qu'il aimerait bien jouer au volley comme ça sur la plage. Je lui parle du groupe WhatsApp dans lequel je suis, consacré à l'organisation du volley sur la plage. Je lui raconte l'anecdote avec Vanessa quand nous nous sommes retrouvés à jouer avec des inconnus au volley. Il est fort intéressé et je le rajoute dans le groupe.

Il me demande si nous avons de la côte en Belgique, je lui réponds que oui mais qu'elle est loin d'être si belle qu'ici. Et vu qu'il fait beaucoup moins chaud en Belgique, la plage est moins prisée qu'à Barcelone.

Finalement, Vanessa arrive après pas mal de difficulté à se retrouver, la technique la plus répandue est le partage de localisation par Google Maps, essayer de décrire plus

ou moins l'endroit où l'on est situé avec le nom d'un restaurant pas loin ou d'un objet assez grand et marquant des alentours.

Vanessa et Marco se rencontraient pour la première fois. Venant tous les deux de la même ville, Buenos Aires, ils commencent à parler beaucoup en espagnol. Leur discussion était un peu trop rapide avec un accent très argentin pour que je comprenne tout. Parfois Marco me demande si je comprends, il essaie de m'inclure un peu dans la conversation.

Plus tard, Mona arrive, c'est également la première fois qu'elle rencontre Vanessa et Marco. Mais rapidement, elle se retire pour aller se baigner. Mona adore la mer, elle y reste aussi longtemps.

Marco en me voyant l'observer depuis la plage me propose de la rejoindre dans l'eau. Il me propose aussi ses lunettes de plonger pour pouvoir observer les poissons que j'accepte.

Marco ayant voyagé pendant plusieurs mois en Biélorussie, Russie et Ukraine, a appris le russe. Mona et lui ont commencé à parler russe, elle était très étonnée et même temps il y avait un réel enthousiasme perceptible dans leur discussion.

Je les ai entendu parler de l'économie, de l'inflation, des salaires, d'emplois, du fait de partir, de vouloir revenir ou non. Vanessa me reparle de l'inflation extrêmement forte en Argentine, où tout est devenu très cher.

Marco raconte qu'il a quitté l'Argentine pour s'ouvrir au monde. Pour lui les Argentins restent fort entre eux, un peu comme les Français. Ici, à Barcelone, il essaie d'avoir aussi des groupes d'amis avec d'autres origines qu'argentine.

Il raconte aussi les courants migratoires qui sont venus de l'Europe vers l'Argentine lors des siècles passés. Il prend comme exemple les inspirations culinaires européennes dans la cuisine argentine, mais également les mots de vocabulaires comme « birra » qui le mot italien pour la bière mais qui est usité dans l'espagnol argentin.

Plus tard dans l'après-midi, vers le début de soirée, un ami à Marco, également argentin, nous a rejoint à la plage. Mona et moi étions enserrées dans nos essuies de plage, le soleil commençait à descendre. Marco avait mis de la musique sur son baffle. Son ami, Tomy, a 39 ans, je n'ai pas eu la possibilité d'avoir plus d'informations sur son parcours de vie, étant donné que nous étions nombreux et que plusieurs discussions se menaient en parallèle.

Ils parlent de l'augmentation des loyers, de l'émigration de masse de la Russie vers le Kirghizstan et les difficultés que cela crée pour les populations locales kirghizes. Les

Russes venant s'installer dans ce pays assez proche, ayant plus de capital économique à leur disposition par leurs salaires plus élevés, ont une facilité d'accès aux logements. Les loyers ont par conséquent fortement augmenté, alors que les salaires kirghizes n'augmentent pas.

Mona me dit j'ai beaucoup de chance d'être née dans cette partie du monde qu'est l'Union Européenne, où il n'y a pas de guerre, où les crises économiques ne sont pas si violentes et où nous avons accès à un potentiel de mobilité assez grand.

Cet élément soulevé par Mona souligne les imaginaires sur l'Europe et les nombreux avantages politiques, économiques et sociaux qui existent en Union européenne. De nombreuses personnes dans le monde vivent des contextes nationaux très compliqués et ne possèdent pas autant de capitaux que beaucoup d'Européens ont, tels que les capitaux économique ou de mobilité.

Ce que Mona racontait sur les immigrés russes au Kirghizstan qui font augmenter les loyers par leurs moyens plus élevés que les populations locales peut être mis en parallèle avec l'entretien de Marco. Il expliquait que le même phénomène se produisait à Barcelone à cause de la communauté internationale mais surtout les étrangers européens. A cause des nombreux postes en télétravail de plus en plus de personnes viennent vivre à Barcelone avec un salaire plus élevé que la moyenne espagnole. Par l'augmentation de la demande sur le marché de l'immobilier barcelonais, les prix croissent, rendant l'accès à un logement plus compliqué pour les personnes travaillant en contrat espagnol.

Tommy avait apporté avec lui du maté. Ils étaient tous contents de me faire découvrir la pratique du maté. Ils m'expliquaient que c'était assez fort, que certaines personnes n'apprécient pas. Parfois, il est aussi possible de rajouter du miel pour couper l'amertume mais pour certains puristes c'est un sacrilège. Marco précise qu'il n'aime pas trop le maté, il préfère avec du miel.

J'étais donc entourée de trois Argentins et d'une Kirghize à la plage cette après-midi. Ils rigolaient parce qu'il y avait des Argentins partout : le pape François et Messi sont argentins notamment. Ils parlent aussi d'une actrice de telenovelas très connue qui est tombée amoureuse de la Russie et qui s'est vue accordée la nationalité par Poutine. Mona voyait de qui il était question.

Tommy disait aussi que quand tu vois un thermos sur la plage, c'est que les gens sont des Argentins. Et effectivement, en étant un peu observatrice il est facilement possible de repérer les thermos qui jonchent le sable çà et là, souvent accompagnés par l'habituelle petite coupole et sa paille.

Marco me demande de connecter mon téléphone à son enceinte et de mettre de la musique belge. Je mets Colt, Selah Sue, Stromae et Konoba.

Extrait du carnet de terrain du 22 octobre 2022 :

Ce soir-là, je rejoins Marco qui était à un restaurant chinois près de chez lui avec des amis. C'est ainsi que je rencontre Antonio et Katharina qui sont en train de manger des ramens sur la terrasse. Marco a commandé sa nourriture à emporter vu que le restaurant allait bientôt fermer. Nous discutons en anglais.

Nous commençons à nous présenter avec les mêmes questions caractéristiques à toutes rencontres que j'ai faites à Barcelone. Katharina est à Barcelone depuis mars 2022, cela faisait donc huit mois qu'elle était là. Antonio est arrivé dans la ville en octobre 2021. Je leur demande s'ils sont aussi argentins, comme Marco. Antonio oui mais pas Katharina. Ils me demandent quelle origine je donnerais au prénom de Katharina, je réponds après réflexion qu'il a une consonance russe, elle me répond qu'elle est ukrainienne.

Nous discutons de l'espagnol, de l'apprentissage, des difficultés, car Katharina apprend aussi l'espagnol. Ils me demandent si j'aime la ville. Katharina me dit que la communauté internationale permet de se sentir chez soi assez facilement.

Ils s'intéressent à l'anthropologie, me posent des questions sur mon travail. Antonio me demande si j'ai lu Sapiens, un livre dont les gens me parlent beaucoup ici quand je parle d'anthropologie. Katharina me demande comment j'ai su ce que je voulais faire, comment j'ai trouvé ma voie, « *to find your thing* ». Je lui raconte tout le processus et l'intérêt qui m'a amené à faire des études d'anthropologie. Je lui demande ce qu'elle fait professionnellement. Elle me dit qu'elle travaille dans le design pour une entreprise anglophone, qu'elle aime beaucoup ça. Elle me parle avec passion de ses activités professionnelles, elle précise que parfois c'est un peu compliqué de comprendre l'accent indien de certaines personnes avec lesquelles elle travaille. Elle m'explique assez longuement son travail et s'excuse après de la durée en se justifiant « *but you have asked* ».

Marco nous propose d'aller boire un thé chez lui pour continuer la soirée. Antonio va nous faire une infusion à la camomille. Je reçois une tasse avec l'inscription en espagnole « Souris aujourd'hui, peut-être qu'il te manquera une dent demain. » Marco m'aide à traduire, il trouve cette citation mignonne. Marco et moi sommes installés à la table à manger, Antonio et Katharina sont assis sur le canapé à côté de nous.

Les garçons me demandent si je connais déjà des gros mots en espagnol, ce qui a ouvert une petite leçon de gros mots de base en espagnol.

Nous parlons de la société, d'évolution humaine. Antonio me demande si j'ai lu le livre « Sapiens ». Ils me posent des questions sur la Belgique, me demandent de décrire comment c'est dans mon pays. Une question dont la difficulté à y répondre me surprendra à plusieurs reprises : La manière dont le quotidien, les villes, l'environnement belge me paraissent banals et difficiles à décrire. Ils me questionnent sur les langues parlées en Belgique, un sujet qui intrigue fortement ainsi que le système politique national.

Je me rappelle la lumière tamisée du salon, les idées échangées en anglais, parfois un peu d'espagnol, l'ambiance douce et calme. Marco avait mis de la musique, notamment l'Impératrice, il me dit que ce groupe l'a aidé à apprendre le français.

Après la tisane, Antonio nous propose un vermut, nous en prenons tous sauf Marco qui ne boit jamais d'alcool. Nous parlons des spécificités des langues, du russe, du français.

Je quitte de chez eux vers trois heures du matin, j'ai une marche d'environ vingt minutes. Katharina me demande si ça ira pour rentrer. Marco dit que la ville est sécurisée, qu'il n'y a pas de soucis à se faire. Entre l'insécurité qu'il a vécu en Argentine, celle à Barcelone lui paraît très bénigne, comme présenté auparavant.

Katharina souligne ici l'importance que la communauté internationale a pour elle et dans sa vie sociale à Barcelone. Elle aborde également le sujet de trouver sa voie et s'épanouir professionnellement qui a déjà été abordé avec Jenny et Matilda notamment.

Les différences entre chaque pays et les spécificités linguistiques des différentes langues sont aussi régulièrement abordés et débattus, ce qui révèle les connaissances polyglottes et les habitudes de voyage de Katharina et Marco. Lors de cette soirée Antonio était un peu en retrait, ce qui fait que je n'ai pas beaucoup d'informations sur son parcours.

3.2 Importance du voyage, capital mobilité et structures sociales

La mobilité est un concept polysémique qui peut concerner les informations, l'espace, les corps, les matériaux, les maladies ou la culture entre autres. Sa définition première concerne un déplacement au sein de l'espace géographique (Forget et Salazar 2020 : 16). Alors que des raisons multiples sont à la source de ces déplacements comme le travail, la famille ou les conflits, de plus en plus de mobilités sont pratiquées aujourd'hui pour des raisons de santé, par plaisir ou par recherche d'un certain mode de vie. Cette mobilité acquiert une signification de succès social voire économique par sa valorisation et l'épanouissement accordé. Il est d'ailleurs important de penser la mobilité spatiale en lien étroit avec la mobilité sociale (Forget et Salazar 2020; Kaufmann, Bergman, et Joye 2004).

Le déplacements d'êtres humains ainsi que d'objets sont devenus de plus en plus aisés par le développement des technologies et des moyens de transport, cependant les États-nations entravent certains de ces mouvements internationaux par la surveillance des frontières qui deviennent des obstacles insurmontables pour certains individus (Forget et Salazar 2020).

Les personnes qui sont autorisées à la mobilité à l'intérieur d'un État ou à franchir ses frontières sont ainsi désignées par les États-nations ce qui crée des hiérarchies parmi les populations, car la mobilité sera incitée pour certains individus et découragée ou fortement entravée pour d'autres. L'épidémie du covid19 rappelle notamment la mainmise que les États-nations ont sur les déplacements de populations (Forget et Salazar 2020).

Dans les articles de Blanchard (2020), González Bernaldo et Jedilcki (2011), Tsuda (2010) et Uribe (2012) la manière dont certains États accordent la nationalité aux descendants d'émigrés illustre également le pouvoir qu'ils ont dans les mobilités de groupes désignés. Les processus politico-économiques placent et déterminent l'habilité des personnes aux déplacements ou à l'immobilité (Cunningham et Heyman 2004; De Genova et Peutz 2010 cités par Salazar 2017). « Les origines migratoires familiales constituent ainsi une véritable ressource juridique assurant la mobilité dans un contexte de politiques migratoires restrictives » (Jedilcki et González Bernaldo 2011 : 30).

Comme le montre les expériences de Marco, Vanessa ou Lucio, leur parcours vers l'Espagne a été très différents par la possession du passeport espagnol ou plutôt de la citoyenneté européenne. Lucio est fortement réduit dans sa mobilité et notamment dans

ses possibilités de retourner voir sa famille en Argentine. De plus, sans situation régularisée en Espagne, il a surtout accès à des jobs plutôt pénibles et ingrats.

Les modes de vie mobiles permettent de comprendre ce que la mobilité révèle du quotidien de certaines personnes ainsi que les structures et les dynamiques sociales (Forget et Salazar 2020). Ce mode de vie « entremêle voyage, plaisir et migration, génère une nouvelle façon de penser le travail et les loisirs, déstabilise la dichotomie entre l'ici et l'ailleurs, et transforme le sentiment d'appartenance et l'identité en raison de la mobilité permanente » (Duncan, Cohen et Thulemark 2013; Cohen et al. 2015 cités par Forget et Salazar 2020 : 21).

Les personnes rencontrées à Barcelone n'avaient pas un mode vie rythmé quotidiennement par la mobilité, dans le sens où elles ne se définissaient pas comme nomades digitaux ou backpackers, ni comme vivant dans un véhicule aménagé. Barcelone était leur lieu de vie depuis ou pour quelques mois ou quelques années. La mobilité et le voyage sont des habitudes et des caractéristiques de leurs vies dont ils aiment profiter et qui leur amène beaucoup de plaisir et d'épanouissement. Tous ont vécu au moins une fois dans un autre pays pour une certaine durée, ils ont tous cette disposition au voyage et aiment en discuter, échanger à ce sujet, comme la plupart des extraits présentés auparavant le montrent.

Les théories sur la mobilité sont intéressantes en relation avec ce terrain à Barcelone par ce capital mobilité que toute personne rencontrée utilise régulièrement. Le sujet récurrent du voyage et la valorisation de cette activité dans les discussions avec les personnes rencontrées, en font un sujet important et révélateur, car le mode de vie est caractéristique du statut social (Weber 1968 cité par Forget et Salazar 2020) et permet de se discerner des autres en arborant un style de vie mettant en lumière un certain capital symbolique (Bourdieu 1979 cité par Forget et Salazar 2020). Chaque mode de vie nécessite des dispositions matérielles spécifiques de même qu'un habitus précis (Bourdieu 1970 cité par Forget et Salazar 2020).

Ces styles de vie sont souvent pensés dans un but de développement de soi, où les personnes se déplaçant dans l'espace géographique choisissent des endroits pour le bien-être amené et le cadre de vie perçu comme meilleur (Forget et Salazar 2020). Ces modes de vie pourvu d'une mobilité aisée grâce à un passeport qui le permet sont régulièrement affichés dans les médias provoquant une idéalisation et de nombreux

imaginaires (Elliott et Urry 2012 cités par Forget et Salazar 2020). La capacité, la facilité, la liberté et les dispositions à la flexibilité de déplacement sont des éléments très valorisés dans les représentations actuelles (Salazar 2017). A travers la mouvance, un style de vie en accord avec soi et son identité actuelle ou future est poursuivie dans une fonction d'accomplissement de soi (Forget et Salazar 2020).

Penser les mobilités et les déplacements physiques à travers l'espace exige d'inclure les structures sociales dans la réflexion. La prise de décision de changer de lieu de vie ou de mode de vie s'inscrit également dans des systèmes politiques, économiques et juridiques des États-nations. Ce capital à la mobilité est désigné par Kaufmann, Bergman et Joye comme motilité (2004). Elle désigne la ressource et le potentiel de certains groupes qui va devenir un capital par le fait qu'il assigne à une position sociale (Kaufmann 2001 cité par Gallez et Kaufmann 2009).

Dans une société portant de fortes valeurs néolibérales telles que la liberté, l'adaptabilité ou l'optimisation de soi, les individus sont incités à créer une qualité de vie qui optimisera leur existence (Rose 1996 cité par Forget et Salazar 2020). Ceci s'inscrit également dans l'idéologie capitaliste qui insinue par la globalisation que la mobilité, qui est une manifestation allant de soi, augmente et que ces changements créent des transformations positives sur soi-même ou les autres (Salazar 2017). Le cosmopolitisme et la mobilité permanente sont érigés comme la normale. La mobilité est d'ailleurs pensée dans les représentations communes comme un moyen d'accroître d'autres capitaux (cf. Bourdieu 1986 cité par Salazar 2017).

Le voyage serait également une étape de transition vers une nouvelle variante de soi, dans une recherche de soi-même. Il est en lien étroit avec la construction et le rapport à son identité (Courant 2010). « On comprend dès lors qu'un passeport de l'Union européenne est le Graal des jeunes générations de sud-américains car il est le laissez-passer vers un futur où la mobilité devient clé non seulement de la réussite, mais aussi de l'accomplissement personnel [...] » (Blanchard 2020 : 550).

Cette idée d'accomplissement de soi se retrouve dans de nombreuses rencontres à Barcelone : le voyage était considéré comme un moyen de s'épanouir ou de « se sentir vivant » pour Juan Carlos. Mais également comme un moyen d'apprendre pour Marco, de découvrir le monde ou de surpasser sa peur de l'inconnu pour Vanessa. Marco se questionne aussi sur les implications et les conséquences de voyager constamment. Changer régulièrement de lieu empêche de construire des relations mais également

d'accumuler du capital comme posséder un bien immobilier. Barcelone représente donc son pied-à-terre, son checkpoint où il a un appartement, où il a accès à des soins de santé, où de nombreux amis à lui vivent également et une partie de sa famille. C'est un lieu où il peut construire sa vie sur le long terme.

Extrait du carnet de terrain du 17 décembre 2022 :

Vanessa et moi allons bientôt quitter Barcelone pour aller fêter Noël à des endroits différents. Elle ira rendre visite à des amis à Londres et aux Pays-Bas et je retournerai en Belgique. Nous revenions du spectacle de danse de Matilda qu'elle a donné pour la fin d'année et nous avons décidé d'aller au restaurant après, à nous deux. Nous étions donc installées au restaurant argentin où Lisa travaille, elle était très heureuse de nous voir.

Vanessa et moi réfléchissons et échangeons au sujet des derniers mois qui se sont écoulés à Barcelone. Nous parlons du fait de voyager et des apports enrichissants et du courage qu'il faut. Elle me dit qu'elle m'admire de m'être lancée dans cette aventure et me précise de beaucoup de personnes ne quittent jamais leur pays. Je lui fais néanmoins remarquer que je me trouve dans une situation assez privilégiée qui me permet de voyager facilement (les derniers mois m'avaient bien fait prendre conscience de la valeur de mon passeport européen). Mais elle me répond que beaucoup de personnes possèdent également tous ces éléments favorables au voyage mais ne voyagent pas. Beaucoup de personnes ont peur, n'osent pas, car il faut du courage pour tout quitter.

Vanessa met également en avant la manière dont l'activité et l'habitude du voyage différencie des autres qui ne se lancent pas. Pour elle, le courage de sortir de sa zone de confort permet de se révéler et de grandir, cependant tout le monde ne possède pas ce courage. Elle décrit le voyage comme étant une initiative personnelle en reconnaissant tous les facteurs économiques et politiques qui jouent à côté dans cette prise de décision.

« La transformation de soi par le voyage est ainsi structurée socialement et inscrite dans des représentations normatives de la modernité, par une transition dont les déterminismes sociaux sont communs à toutes les formes de bifurcation : ne change pas de vie qui veut, car le changement est un processus à la fois individuel et collectif » (Soulet 2009 cité par Beck 2020 : 5).

3.2.1 Le Brexit comme obstacle face aux mobilités

Extrait du carnet de terrain du 14 octobre 2022 :

Aujourd'hui, j'ai rencontré une Écossaise, Marleen, qui était de passage à Barcelone. Je l'avais contactée par le groupe Girl Gone International-Barcelona.

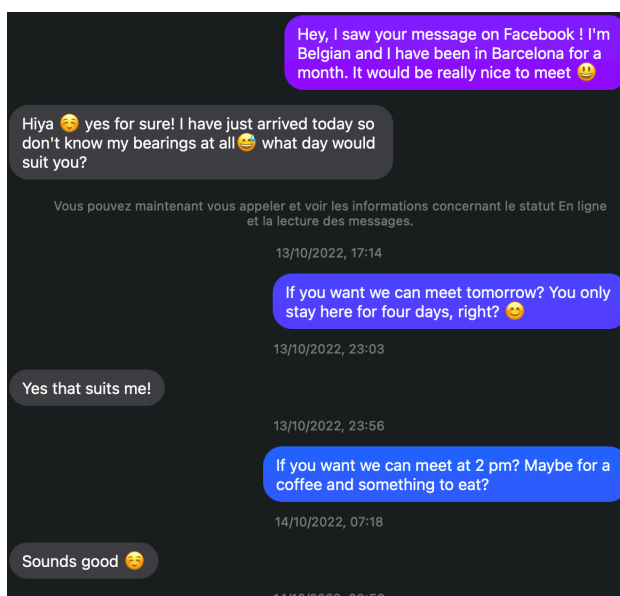


Figure 19 : Capture d'écran Messenger du 13/10/22

On s'est donné rendez-vous dans un restaurant italien à 14 heures qu'avait conseillé Angelika. Quand je suis entrée dans le restaurant, elle était déjà assise à une table avec un verre de vin blanc. Elle portait une longue robe fuchsia et des converses blanches. Il y a ce petit moment d'hésitation de la manière de se saluer. Mais elle se lève et nous nous enlaçons. Elle commence directement à me poser pleins de questions sur mon voyage, pourquoi je suis ici, depuis quand.

Le restaurant était assez bruyant avec beaucoup de monde à l'intérieur. Elle avait un accent écossais auquel il a fallu que je m'habitue quelque peu. Avant de venir pour quelques jours à Barcelone, elle était à Amsterdam mais les vols pour rentrer sur son île en Écosse étaient trop chers. Ainsi elle a préféré passer quelques jours à Barcelone. Avec Google Maps, elle me montre l'île écossaise où elle a grandi. C'est une petite île sur laquelle les gens ont un esprit assez fermé, me raconte-t-elle.

Concernant mes études d'anthropologie, elle aimerait savoir ce que je compte faire après ma diplomation. Je lui réponds que je n'ai pas encore d'idée précise. Pour elle, c'est un bon domaine d'étude très intéressant et utile. Quand je lui demande si elle a fait des études aussi, elle me répond qu'elle a étudié le commerce, la finance et les

mathématiques. Il y a quelques années elle est partie à Bangkok donner des cours de math. Elle me parle aussi de la Thaïlande et de l'Inde. Elle me raconte comment il était parfois compliqué de se faire comprendre, parce que peu de gens parlaient anglais. Son voyage en Asie a duré un an. Les gens là-bas voulaient tout le temps prendre des photos avec elle, ce qui la mettait un peu mal à l'aise. Elle se sentait fixée et puis quand elle disait oui à une photo avec quelqu'un tout le monde venait pour prendre des photos avec elle. En Inde, elle ne s'est pas tout le temps sentie en sécurité. De là où elle vient, son entourage pense qu'elle est folle de voyager seule. Cela contraste avec les personnes rencontrées à Barcelone, celles pour qui le voyage est une évidence.

Elle me répète « *I wish I could live here* », tout lui semble si beau. Pour elle, j'ai beaucoup de chance d'habiter de manière assez centrale à l'Europe, les déplacements sont beaucoup plus simples et rapides. J'en avais déjà pris un peu conscience mais le fait que quelqu'un qui n'est pas dans la même position me le dise, crée un autre effet. Nous parlons de visa et de passeport et notamment du fait que je n'ai pas besoin de passeport pour vivre ici, étant donné que je reste en Union européenne. Marleen est à moitié étonnée et à moitié envieuse. Depuis le Brexit, la libre circulation de l'Union européenne ne s'applique plus à la Grande Bretagne. Elle n'a pas compris tout ce qui s'était passé avec le Brexit. Quand elle allait dans d'autres pays les gens lui parlaient de la situation politique du Royaume-Uni mais elle n'était pas au courant : « *I'm not really into politics* ». Elle ne sait pas ce qu'il se passe dans d'autres pays non plus, m'explique-t-elle. Je lui raconte que la politique belge est assez complexe, comme notre système de communautés et de régions basé sur les trois langues nationales.

Elle me demande combien de langues je parle et me dit qu'elle apprend l'allemand depuis quelques mois. On échange nos impressions sur cette langue que nous parlons en commun, à quel point elle est compliquée grammaticalement, dans la prononciation. On essaie de parler un peu allemand ensemble. Elle apprend aussi un peu l'espagnol mais quand tu te retrouves face aux gens c'est plus compliqué de les comprendre et de se faire comprendre.

Hier, elle a reçu son visa pour partir en Australie, elle va y voyager dans les prochaines semaines, le billet d'avion est très cher.

Après le repas nous faisons un tour dans la ville, elle me dit à quel point elle aime le soleil.

La place importante du voyage dans la vie de Marleen ainsi que ses nombreux voyages parfois lointains attestent de son capital mobilité. En parallèle, elle considère son lieu d'origine en Ecosse comme fermé sur lui-même, qu'elle oppose à son envie de voyage et de découvrir le monde. Cela rejoint également le discours de Vanessa sur les personnes qui ont peur de partir et préfèrent rester chez elles. Le voyage est vu comme une option enrichissante pour soi-même, voire libératrice, alors que les autres la considèrent folle de voyager seule.

Marleen soulève également le capital géographique et mobile que cela représente d'habiter de manière centrale à l'Europe et l'Union européenne. Le Brexit ayant en ajouté une distance et une frontière en plus à certains de ses voyages à présent.

Son désintérêt pour la politique est cependant intéressant car la plupart des personnes rencontrées et qui voyageaient beaucoup étaient souvent renseignées sur les différentes situations politiques de leur pays d'origine ou des pays dans lesquels ils prévoyaient de voyager.

Extrait du carnet de terrain du 10 décembre 2022 : Rencontre d'un groupe de femmes du groupe Facebook Girl Gone International-Barcelona

Nous nous retrouvons à sept dans une pizzeria dans le Poblenou. Il y avait une Américaine, une Allemande, une Écossaise, une Portugaise et une Italienne. J'avais proposé à Vanessa de nous rejoindre, ce qui faisait que nous étions à sept nationalités différentes. Nous racontons chacune un peu nos parcours, nos origines, nos activités professionnelles, etc. [...]

Alina qui vient d'Écosse nous dit à quel point le Brexit a rendu tout beaucoup plus compliqué. Elle nous parle aussi du fait que l'éducation scolaire supérieure est gratuite en Écosse et que beaucoup de personnes de l'étranger venaient faire leurs études là-bas. Pour elle, le Brexit a empêché et empêche de nombreuses rencontres, des amitiés et des relations amoureuses. Elle pense aux belles rencontres qu'elle a faites pendant ses études. A présent l'Union européenne ne peut plus financer le parcours étudiant de ces étrangers ou bien c'est l'Écosse qui doit le faire.

Le Brexit est surtout vu par Alina comme un obstacle à des rencontres et à des relations. Sa réflexion fait le lien entre les frontières étatiques et se retrouvent au final à être des frontières entre les personnes qui ne peuvent plus les traverser. Le Brexit est

ici vécu comme un frein à des libertés de mouvements qui étaient considérées comme allant de soi auparavant.

3.3 Expatriation ou migration : enjeux politiques, sociaux et économiques

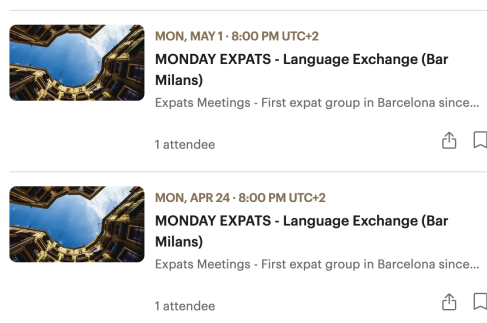


Figure 20 : captures d'écran de l'application Meet-up du 19 avril 2023 reprenant le terme « expatrié »

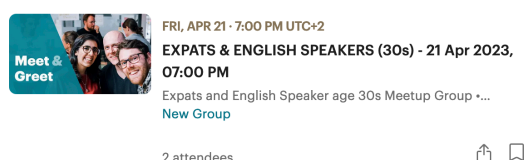


Figure 21 : captures d'écran de l'application Meet-up du 19 avril 2023 reprenant le terme « expatrié »

Lors de mon terrain, le voyage était une partie intégrante et importante de la vie des personnes rencontrées comme précisé auparavant. C'était un sujet central dans la plupart de mes rencontres et de mes relations là-bas, cependant le terme de « migration », de « migrant.e » n'était pas utilisé par les personnes sur le terrain pour se désigner ou désigner leur expérience de voyage ou de vie à l'étranger. L'absence de ces termes m'a interpellé, car le terme d'« expatrié.e » ou plutôt « expats » en anglais revenait souvent, lors de discussions en groupe, dans le titre des groupes Facebook, dans le nom des événements en ligne, etc. De temps en temps, je l'entendais dans des conversations de groupes. C'était un terme qui se trouvait un peu partout de manière implicite.

Sarah Kunz (2023) a pu observer sur son terrain à Nairobi que le terme d'expatrié pouvait prendre différentes significations et servir à diverses fonctions. Ce terme est plus une catégorie performative et incorporée qui relate des modalités de mobilité et

d'appartenance ainsi que la place d'un sujet au sein d'une structure sociale. Son observation rejoint également les analyses sur la mobilité présentées plus haut.

Je n'ai pas observé de revendication particulière derrière cette auto-qualification d'expatrié.e, c'était un terme qui semblait aller de soi. Il est cependant important de souligner la dimension politique derrière ces termes, en vue de les définir de manière plus précise pour en saisir tous leurs enjeux.

Sarah Kunz (2020) qui a travaillé sur ces catégorisations de « migrant » et « expatrié » souligne que ces deux termes sont utilisés et se construisent en relation l'un à l'autre. Ils sont également tous les deux polysémiques et acquièrent leur définition du contexte socio-culturel. Selon Jones (2008 cité par Kunz 2020) les typologies de migration sont issues de pouvoirs politiques et de discours hégémoniques. Ainsi, il est toujours important de questionner à qui profite et bénéficie ce genre de définitions tout en ayant conscience du contexte et de l'environnement social, historique, politique et géographique dans lesquelles ces définitions se construisent (idem).

Pour Castles (2000 cité par Kunz 2020) les définitions de la migration ne sont pas objectives mais issues de politiques publiques qui poursuivent des buts politiques et économiques.

Sophie Cranston (2017) explique dans son article que le terme d'expatrié renvoie à un migrant qualifié qui vit à l'étranger pour une période de temps défini. La migration est quand-à-elle définie par une installation définitive dans le nouveau lieu. Pourtant malgré le fait que les migrations temporaires se multiplient, il est possible de constater que toute personne qui quitte son pays ne sera pas qualifiée de migrante. C'est là, qu'elle propose d'ajouter une perspective colonialiste et racisée à ces termes (Knowles & Harper, 2009; Fechter & Walsh, 2010; Leonard, 2010 cités par Cranston 2017). En travaillant sur les Britanniques vivant à Singapour, elle va observer comment l'expatriation va être attribuée aux occidentaux blancs vivant à l'étranger et produisant ainsi une catégorie et une identité de « bons migrants ».

Contrairement à Sophie Cranston (2017), je n'ai pas directement retrouvé cette idée du « bon migrant » dans le discours et les représentations sur mon terrain, cependant la blanchité, la possession d'au moins un diplôme supérieur et la maîtrise de plusieurs langues fait des personnes rencontrées sur le terrain des personnes en possession d'un certain capital culturel, économique et mobile qui peut les catégoriser de « personnes

qualifiées » dans le sens où l'éducation qu'elles avaient pu suivre était valorisée et reconnue d'un point de vue occidental.

Le terme d'expatrié reste parfois attaché aux travailleurs considérés comme hautement qualifiés, pourtant Croucher précise que la plupart des individus catégorisés ainsi de nos jours sont avant tout des migrants privilégiés (2012 cité par Kunz 2020). Cependant, Fechter and Walsh (2010 cité par Kunz 2020) soulèvent l'idée que tous les migrants qualifiés ne vont pas être mis dans cette catégorie qui serait au final plus réservée aux migrants blancs de l'Ouest. Il n'y a pas d'unanimité trouvée concernant le type de migrants que les expatriés seraient, le débat n'est pas unanime (Kunz 2020). Dans cette analyse, le concept de blanchité périphérique amené par Anna Safuta (2018) pourrait nuancer les observations faites. Alors que la grande majorité des personnes que j'ai rencontrées à Barcelone étaient blanches, qu'elles viennent d'Amérique du Sud ou d'Europe, il est important de préciser qu'il existe une hiérarchie au sein de la blanchité qui a un effet sur les parcours et positionne différemment socialement (Safuta 2018). Toutes les personnes blanches ne vont ainsi pas bénéficier des mêmes privilèges et tous les membres d'une même catégorie ne vont pas bénéficier du même statut, car certains vont être considérés comme plus représentatifs que d'autres (Croft et Cruse 2004 cités par Kunz 2020). Anna Safuta (2018) a essentiellement travaillé sur ces hiérarchies au sein de l'Europe, entre les personnes d'Europe de l'Ouest et d'Europe de l'Est. Cette théorisation semble cependant également pertinente pour les observations sur mon terrain. Les personnes venant d'Amérique du Sud rencontrées en Espagne, étaient blanches mais ne jouissaient pas de cette même blanchité hégémonique par leur accent qui pouvaient notamment les renvoyer à leur continent d'origine vu comme plus pauvre et « en développement ». Il est donc important d'appréhender ces catégorisations de manière intersectionnelle, de sorte à croiser l'ethnicité, le genre, la classe sociale et l'origine (Safuta 2018).

L'extrait suivant illustre les stigmatisations et l'imaginaire qui ont été projetés sur Justina vivant à présent à Barcelone.

Extrait du carnet de terrain du samedi 8 octobre 2022 : première rencontre de Justina

Justina étant la colocataire de Vanessa, c'est par son intermédiaire que je l'ai rencontrée alors que nous allions visiter une abbaye dans les montagnes en ce samedi. On commence à discuter en anglais. On parle du Brésil, du racisme et de la stigmatisation qu'elle a vécu de la part de certaines personnes en Europe. Elle me

raconte que des personnes lui demandaient si elle avait des singes qui entraient dans sa maison [au Brésil] ou si elle vit dans la jungle ou dans une favelas. L'ignorance de certaines personnes la faisait halluciner et l'imaginaire des gens sur sa vie au Brésil était ridicule. Elle me dit que les gens doivent voyager pour découvrir le monde, pour voir comment c'est vraiment ailleurs. Certaines personnes pensaient parfois qu'elle était désespérée de quitter le Brésil, qu'elle était pauvre.

On enchaîne sur les sujets de la politique et la colonisation. Je leur raconte qu'on n'apprend pas forcément beaucoup sur la culture et l'histoire de l'Amérique latine ni même de l'Afrique ou de l'Asie dans le système scolaire belge. Justina me confirme qu'ils ne voient pas l'histoire coloniale en profondeur non plus, qu'en réalité, les événements étaient beaucoup plus violents. Elle prend en exemple les viols d'esclaves par leur maître ce qui a mené à des mélanges d'origines ethniques. Elle me parle du président Bolsonaro qui affirme qu'il n'y a pas d'indigènes au Brésil. Vanessa dit aussi que leur président affirme que tous les Argentins viennent d'Europe. Elles n'étaient pas du tout d'accord.

Malgré le fait que Justina soit blanche et jouisse d'un certain capital économique et culturel (elle possède deux masters, parle quatre langues et a la double nationalité italo-brésilienne), elle était renvoyée par certaines personnes à une situation imaginée de pauvreté financière et de représentation de son pays comme « moins développé ».

En termes de possession de capitaux des personnes latino-américaines rencontrées à Barcelone, la plupart avait la double nationalité : soit l'espagnole, soit l'italienne combinée avec celle de leur pays d'origine. Cette double-nationalité leur donne un certain capital migratoire et de circulation en particulier au sein de l'Union européenne. Le grand avantage est la facilité d'accès aux papiers ainsi que le statut régularisé sur le territoire espagnol, dans le cas de Barcelone.

Cette deuxième nationalité était obtenue par un ou une ancêtre issue de ces pays européens. En parlant de leur passé familial, le mot « migration » ou « immigrant.e » était utilisé pour décrire l'expérience de cette personne, il y a quelques générations.

Vanessa désignait, par exemple, le parcours de ses ancêtres de l'Espagne vers l'Argentine comme un parcours migratoire, sans poser ce mot sur son expérience actuelle.

Le capital et la facilité de déplacement octroyés par la possession de cette nationalité de l'Union européenne doit également être prise en compte dans la désignation et la catégorisation de ces personnes étrangères à Barcelone.

Un autre contexte, où le terme de migrant revenait, était lorsqu'il était question des personnes qui avaient fui l'Ukraine. Ceci relie également les données trouvées par Sarah Kunz (2020) : beaucoup de ses interlocuteurs définissaient la migration par le déplacement forcé ou le fait d'être réfugié. Le fait d'utiliser en synonyme « migrant » et « réfugié », exclu tout un pan de migrations éventuellement privilégiées et avantagées. « *Through their very separation, the categories 'expatriate' and 'migrant' here perform symbolic work together, reproducing intersecting classed and racialised hierarchies rather than achieving legal or technical delineations of movement* » (Kunz 2020 : 2153).

Lors de ses entretiens, les interlocuteurs de Sarah Kunz (2020) définissaient les migrants comme étant la plupart du temps illégalement sur le territoire contrairement aux expatriés qui eux, ont des papiers. Tout cela permet de comprendre les différents imaginaires liés aux catégories de migrant et d'expatrié. La première renvoie à des personnes en situation précaire, un départ précipité souvent d'un pays du Sud et un manque de ressources diverses. La deuxième catégorie renvoie à des personnes considérées comme qualifiées, en possession de ressources et dans une idée plus large ne posant pas de problème au pays d'arrivée (Cranston 2017; Kunz 2020).

Ceci relie l'idée présentée dans les articles sur l'attribution de la nationalité italienne ou espagnole aux descendants des émigrés, l'idée poursuivie était d'attirer un certain type de migration qui n'allait pas représenter une menace pour la société d'accueil (Blanchard 2020). Suivant ce raisonnement, il est compréhensible pourquoi les personnes venant d'Amérique du Sud n'étaient pas catégorisées comme migrantes.

Concernant la racisation, Alyosxa Tudor (2018) propose une analyse plus détaillée en amenant notamment le concept de « migratisation » et de « migratisme ». Par ce concept, iel¹⁵ entend mettre en lumière les relations de pouvoir qui se jouent en assignant le terme de migrant à certains individus tout en instaurant la non-migration en norme comme appartenance à l'Europe. Certaines personnes seront ainsi imputées du terme de migrant alors que d'autres seront considérées comme « chez elles » ou

¹⁵ Alyosxa Tudor est une personne se revendiquant comme non-binaire.

appartenant à cet endroit géographique. Il est important de préciser que la migratisation et la racisation suivent à peu près le même fonctionnement mais ne sont pas les mêmes phénomènes (Tudor 2018). Selon Etienne Balibar, dans le discours dominant ce ne sont pas tous les étrangers et pas seulement les étrangers qui vont être désignés comme migrants (1991 cité par Tudor 2018).

La catégorie de migrant n'est pas simplement descriptive mais aussi imputative et va créer un ordre social qui peut construire certaines personnes en tant que migrantes alors que celles-ci ne possèdent pas de passé migratoire. Il est donc important de se concentrer plutôt sur la migratisation que sur les migrants, car le terme de « migrant » peut occulter ou transformer tout un tas de cas où il n'y a pas eu de migration ou au contraire, où la migration ne va pas être prise en compte (Tudor 2018).

Il s'agit de traiter de la catégorie des personnes migrantes comme une catégorie construite, une place donnée dans l'ordre social par la manière dont certaines personnes seront continuellement traitées socialement : ne pas être mais devenir migrant. Cette observation permet de souligner la manière dont l'Occident (au sens de Latour) et l'Europe se considèrent et se revendiquent comme uniformément blancs, ce qui assignera toute personne non-blanche dans une éternelle catégorie de migrant. Les nations d'Europe de l'Ouest conçoivent la blanchité comme élément intrinsèque de leur identité (Tudor 2018).

Dans cette compréhension dominante de l'Europe, des Européens noirs seront considérés comme non-Européens (El Tayeb 2001 ; Wright 2004 citées par Tudor 2018). Ainsi, un des privilèges de personnes blanches consiste dans le fait de pouvoir traverser des frontières supranationales sans que ces actes soient considérés comme de la migration (Tudor 2018).

Par le fait que la plupart des personnes rencontrées à Barcelone était blanche de peau, la présence de ces personnes venant d'Europe ou d'Amérique du Sud n'était pas questionnée socialement, leur blanchité ainsi que leurs capitaux divers légitimaient leur place.

Pour comprendre tout l'enjeu autour de la blanchité et cette organisation racisée, il faut se pencher sur le passé colonial de l'Europe, l'imaginaire et l'idéologie qui allaient de pair. Tudor prend l'Allemagne pour exemplifier son propos et illustrer sa relation au racisme qui est vu comme faisant partie du passé. El-Tayeb (2001 citée par Tudor 2018) montre comment le nationalisme européen est profondément lié à la racisation. Durant le XIXe siècle, les colonies devinrent le centre de l'attention du nationalisme

en Europe. Cependant, même si l'Allemagne n'a pas su être un pouvoir colonial avant 1884, l'imaginaire impérial n'était pas moins fort que dans d'autres États. Il faut comprendre que l'idéologie raciste préexistait à la conquête coloniale, qu'elle l'a rendue possible. Le racisme n'est donc pas né en même temps que la colonisation mais lui préexistait et était même une condition à sa réalisation (Tudor 2018).

Paul Gilroy (1998 cité par Tudor 2018), propose une analyse du concept de « race » issu de la colonisation et la prise en compte des dommages causés par cette catégorisation. Ainsi, au lieu de considérer que le racisme n'est plus d'actualité en Europe, questionner la catégorie « race » et ce qu'elle implique en termes de perception de l'Autre permettra de comprendre comment fonctionne la racisation dans toute son ambivalence (Tudor 2018).

Ces personnes venant d'Amérique Latine, parlant couramment l'espagnol, avec un passeport de l'Union Européenne, pour la plupart blanche, ont ce privilège, cette position assignée dans l'ordre social qui les épargne cette catégorisation de migrant mais qui les considère comme des individus ayant leur place en Espagne ou en Europe.

Sylvain Beck (2020) quant à lui, propose d'étudier l'expatriation d'un autre point de vue et pas en constante comparaison avec la migration. Il propose d'analyser l'expatriation sous l'angle de l'émancipation et de la transformation de soi. Il s'agit plus d'analyser ces déplacements en essayant de comprendre de quelle patrie il est question de s'affranchir. Car il ne faut pas confondre nation, ethnie et patrie. Il propose une analyse de la patrie comme lieu qui renvoie à l'idée du chez-soi, qu'il définit comme endroit où l'on se sent appartenir et qui ne crée pas de sentiment de nostalgie (Cassin 2013 citée par Beck 2020). Étymologiquement, venant du latin « *expatria* signifie 'hors de', 'loin de... la patrie' [...] » (Ribeyrolles Colin 2021 : 68).

« S'expatrier, ce n'est pas seulement quitter son pays ou son village, c'est se déplacer dans l'espace, dans le temps, dans la hiérarchie sociale, mais c'est surtout se transformer, c'est-à-dire passer d'un univers ordinaire, familier, à un autre, étranger au sens de l'extraordinaire, celui qui sort de l'ordinaire » (Beck, 2018 cité par Beck 2020 : 5).

Alors que beaucoup de travaux traitant de l'expatriation ou de *lifestyle migration* précisent que le but est souvent de s'enfuir d'une situation ou d'un endroit (Benson & O'Reilly 2009 : 3 citées par Beck 2020). Cette fuite est également une manière de

s'accomplir dans une nouvelle vi(II)e, de se divertir, se réconforter tout en suivant ses propres envies et se découvrant à travers elles. Sylvain Beck (2020) propose une analyse qui va au-delà de cette première approche de l'expatriation pour mieux saisir l'idée de l'individu moderne.

Analyser l'expatriation en tant que moyen de mobilité parmi d'autres, permet de mettre en lumière des dynamiques de hiérarchisation de protection physique et sociale de certains individus. L'expatriation serait une enfreinte des règles, commune à toute émancipation, et une forme de libération de l'individu poussé par la modernité comprenant cependant des risques. Ces individus autorisés à s'expatrier sont eux, sous la protection d'institutions dont ils ont le droit de s'affranchir. En quittant ces mécanismes de protection, il est nécessaire que d'autres prennent le relais, montrant ainsi quelles catégories d'individus dominant ou sont dominées dans la structure sociale. Celle-ci étant inscrite dans une interconnexion mondiale et un système économique politique mondial (Beck 2020).

Dans le discours des personnes rencontrées à Barcelone, les situations politiques internationales importaient et avaient une influence sur leurs destinations. En fonction des situations géopolitiques et des réglementations d'entrée sur le territoire, tout État ne leur garantissait pas protection ou accès. Juan Carlos a dû aller au Japon au lieu de la Chine car la situation sanitaire menaçait son séjour là-bas, voire son retour, autrement dit sa libre circulation.

Le Brexit est également un bon exemple d'entrave à la libre circulation connue à l'intérieur de tous les pays de l'Union Européenne, comme décrit dans la partie dédiée à ce point.

L'expatriation se définit également par le rapport au familial et à l'étrange, où le départ et une envie d'autre part s'accompagnent de l'avantage économique et de la réussite de soi (Therrien, 2015 ; Beck, 2010 cités par Beck 2020).

Cette forme de mobilité étant souvent liée à des raisons professionnelles et un statut économique auquel les compagnes et compagnons se joignent. Ce terme inclut aussi de manière plus large une communauté internationale dont les individus se distinguent dans un endroit qui leur est étranger. Les personnes se sentant appartenir à cette communauté sont souvent en possession d'un diplôme du supérieur, de conditions matérielles plutôt abondantes, des habitudes et des possibilités de mobilité qui influencent leur style de vie (Beck 2020). Cette occasion de voyager plus ou moins

librement suivant les origines, la nationalité et les règles migratoires du pays d'arrivée sont les caractéristiques qui distinguent dans les discours quotidiens l'usage des catégories de « migrants » ou d'« expatriés » (Beck 2020).

Cependant, il est important de ne pas réduire l'appellation d'expatrié aux personnes blanches et occidentales, car mêmes les personnes non-blanches ou considérées comme non-occidentales ont une patrie qu'il s'agit de prendre en compte (Beck 2020).

Les personnes rencontrées à Barcelone et présentées dans la première partie du travail, n'entraient pas forcément dans cette catégorie de migrants professionnels, dans le sens où ce n'était pas spécialement un emploi ou une qualification particulière qui les avait amenés à Barcelone. Par contre, la valorisation et l'appartenance à la communauté internationale était souvent mise en avant, notamment par opposition aux catalans vu comme les locaux. Dans mes rencontres plus ponctuelles, de nombreuses personnes travaillaient pour des multinationales ou occupaient des postes spécifiques, comme Anissa par exemple.

La patrie renvoie au sentiment de chez-soi, à un endroit où l'individu éprouve du bien-être. La patrie est ce qui renvoie au familial. Quitter sa patrie signifierait pour l'individu, un malaise et un inconfort structurel, l'anxiété de ne pas trouver ce sentiment de chez-soi (Beck 2020).

« La patrie est davantage une notion morale et éthique car elle n'est ni saisie par le droit ni par les administrations. C'est pourtant l'émancipation que l'expatriation interroge car se situant en dehors de la patrie, du chez soi. S'expatrier, c'est donc transgresser l'ordre social, national et parfois familial. L'expatriation remet en cause les institutions en tant que formes d'autorité et de contraintes sur l'individu » (Beck 2020 : 14).

Dans son article sur les expatriés français de Barcelone, Ribeyrolles Colin (2021) a pu analyser que le passé en France de ses patients était un sujet empreint de tension et de malaise. En changeant de pays, le désir résidait également de mettre une distance géographique, physique avec son lieu d'origine. Quitter son pays comprend bien souvent également une poursuite de différence et d'altérité pour créer une coupure avec le passé, se désaliéner, ou pour s'affirmer (Bennani 1997 cité par Ribeyrolles Colin 2021). Elle décrit l'acte d'expatriation comme « une appropriation subjective de l'acte de séparation » (Ribeyrolles Colin 2021 : 69). Victor Hoang précise que le rôle

du thérapeute se joue aussi dans l'aide apportée au patient à pouvoir émettre une nouvelle réflexion sur cette expatriation et amener à « la réappropriation de son historicité » (2010 cité par Ribeyrolles Colin 2021 : 69).

Dans le cas de Justina, le fait de changer constamment de ville et de pays peut amener à questionner ses intentions et ses recherches. Le fait de déménager constamment devient éventuellement une fin en soi, une recherche constante de nouveau, une envie de trouver un endroit qui lui plaira. Elle racontait dans son entretien que la plupart du temps, elle n'était pas satisfaite des rencontres qu'elle faisait dans les villes où elle a vécu.

Le parcours d'Amandine qui a une entente compliquée avec sa famille, rejoindrait également cette envie de laisser certaines histoires en France, pour pouvoir vivre sa vie plus librement en Espagne.

4 Conclusions générales

En arrivant à Barcelone, j'étais loin de me douter que cette ville ni même que les rencontres qui m'ont guidées pendant ces quelques mois allaient m'amener à questionner les mobilités et les rapports de pouvoir. Et pourtant, en étant à Barcelone j'ai voyagé à travers le monde, en passant très souvent par l'Amérique latine. Chaque rencontre, chaque personne reliait Barcelone avec un autre endroit, celui qui faisait sens pour eux. Ainsi, il a été possible de comprendre comment les personnes sont prises dans des structures macrosociales, des systèmes politiques, économiques et sociaux divers. Et de comprendre comment ces structures vont définir et influencer la vie de nombreuses personnes dans leurs aspects parfois les plus personnels. Penser les présences et les parcours de vie, nécessite également de replacer les personnes dans des processus historiques et sociaux et des relations multiples.

Au début, le but était de présenter le parcours des personnes originaires d'Amérique latine et d'Europe de façon similaire, de peur de perdre toutes les nuances et les spécificités dans leurs expériences et de créer une distinction forte entre les deux groupes. Mais avec le temps, il m'est apparu évident que les parcours des Sud-Américains s'inscrivent dans une historicité et une spatio-temporalité très différente qui nécessite d'être explicitée plus précisément.

En analysant les politiques migratoires ou les lois visant à faire revenir les descendants d'émigrés, il a été possible de comprendre que ces législations se basent davantage sur une sélection que sur une ouverture aux migrations, dans une logique utilitaire. Les frontières deviennent traversables pour les personnes désignées et considérées comme pouvant appartenir à l'Europe, ne menaçant pas la société européenne ou en l'occurrence espagnole (Blanchard 2020). La façon dont certaines personnes sont autorisées ou non à traverser les frontières de l'Union européenne par la nationalité d'un État membre révèle également la relation de cette institution à la diversité et à l'Autre (Petric et Gossiaux 2009 cités par Blanchard 2020).

En analysant le mouvement spatial et la mobilité des personnes rencontrées, il a été possible de souligner que tout le monde ne se déplace pas comme souhaité mais que les personnes se déplacent là où elles en sont autorisées, voire invitées. Car la mobilité est étroitement liée à la place assignée dans l'ordre social et que celle-ci est déterminée par différents capitaux ainsi que la couleur de peau (Forget et Salazar 2020).

A côté des mobilités entre les continents sud-américain et européen, les questions de spatialité sont encore à approfondir sous la perspective du genre mais également de nombreux autres

aspects tels que le tourisme, la mendicité, les vendeurs ambulants, les collecteurs de métaux, etc.

La plage est bien évidemment un espace à analyser davantage qui pourra révéler de nombreuses dynamiques de la ville de Barcelone en termes de rencontre, d'occupation de l'espace et de rapports de pouvoir.

La question des Européens venant vivre à Barcelone peut également être approfondie en creusant les raisons multiples qui les font venir, rester et les liens qu'ils entretiennent dans leur pays d'origine sachant qu'ils peuvent y retourner en quelques heures pour la plupart. Les liens que les Sud-américains entretiennent avec leur pays d'origine, la famille restée là-bas, le rôle que prend les diasporas pour les nouveaux arrivants seraient également des éléments à approfondir dans la continuité de ce travail.

La ville de Barcelone étant grande et vaste, il resterait de nombreux terrains ethnographiques à mener pour saisir cette ville dans ses dimensions plurielles et ses liens multiples au monde.

5 Bibliographie

Augustin, Jean-Pierre, et Ronald Davidson. 2005. « Les plages de Los Angeles : des espaces publics périphériques ». *Géographie et cultures* 55: 1-9.

Beck, Sylvain. 2020. « L'expatriation comme forme d'émancipation. Vers un autre regard sur les migrations internationales ? » *Sociétés plurielles*, n° 4.

Blanchard, Mélissa. 2020. « Citoyenneté européenne, nationalité italienne et “mythe institutionnel” du retour : le cas des Argentins et des Chiliens descendants d'émigrés italiens ». *Ethnologie française* 50 (3): 545-58.

Casilli, Antonio. 2010. « Troisième partie. La force des liens numériques ». In *Les Liaisons numériques*, 225-325. La Couleur des idées. Paris: Le Seuil. <https://www.cairn.info/les-liaisons-numeriques--9782020986373-p-225.htm>.

Courant, Stéphane. 2010. « Carnets de voyage et questions identitaires. Une anthropologie des écritures de voyage ». *Synergies*, n° 3: 167-77.

Cranston, Sophie. 2017. « Expatriate as a ‘Good’ Migrant: Thinking Through Skilled International Migrant Categories ». *POPULATION, SPACE AND PLACE*, 1-12. <https://doi.org/10.1002/psp.2058>.

Debouny, Louise. 2017. « Pour une observation trébuchante. De l'inconfort de la posture ethnographique ». *Ethnographies du proche*, 113-25.

Di Méo, Guy. 2012. « Éléments de réflexion pour une géographie sociale du genre : le cas des femmes dans la ville ». *L'information géographique* 76: 72-94.

Forget, Célia, et Noël B. Salazar. 2020. « Présentation. Modes de vie mobiles : une perspective anthropologique ». *Anthropologie et Sociétés* 44 (2): 15-40.

Gallez, Caroline, et Vincent Kaufmann. 2009. « Aux racines de la mobilité en sciences sociales. Contribution au cadre d'analyse socio-historique de la mobilité urbaine ». In *De l'histoire des transports à l'histoire de la mobilité*, Presses

Universitaires de Rennes, 41-55. Rennes.

Hérault, Adeline, et Pierre Molinier. 2009. « Les caractéristiques de la communication sociale via Internet ». *Empan*, n° 76: 13-21.

Jedilcki, Fanny, et Pilar González Bernaldo. 2011. « Representations of Europe among Argentine migrants in Europe ». Rapport de recherche. EuroBroadMap.

Kaufmann, Vincent, Manfred Max Bergman, et Dominique Joye. 2004. « Motility: Mobility as Capital ». *International Journal of Urban and Regional Research* 28 (4): 745-56.

Kunz, Sarah. 2020. « Expatriate, migrant? The social life of migration categories and the polyvalent mobility of race ». *JOURNAL OF ETHNIC AND MIGRATION STUDIES* 46 (11): 2145-62. <https://doi.org/10.1080/1369183X.2019.1584525>.

———. 2023. « Making international expats in Nairobi ». In *Expatriate. Following a migration category*, 153-86. Manchester: Manchester University Press.

López Maya, Margarita. 2013. « The Political Crisis of Post-Chavismo ». *Social Justice* 40 (4): 66-87.

Molinari, Augusta. 2018. « Les migrations transocéaniques italiennes au début du XXe siècle : un autre regard ». *Revue européenne des migrations internationales* 34 (1): 79-101.

Nittono, Hiroshi. 2016. « The two-layer model of ‘kawaii’: A behavioural science framework for understanding kawaii and cuteness ». *East Asian Journal of Popular Culture* 2 (1): 79-95. https://doi.org/10.1386/eapc.2.1.79_1.

Olivier de Sardan, Jean-Pierre. 2012. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Anthropologie prospective 3. Louvain-la-Neuve: Academia.

Pérez Pirela, Miguel Angel. 2006. « Brève histoire de l' « impasse » vénézuélienne.

Les enjeux symboliques ». *Presses universitaires de France* 4 (28): 171-79.
<https://doi.org/10.3917/cite.028.0171>.

Pétonnet, Colette. 1982. « L'observation flottante, l'exemple d'un cimetière parisien ». *L'Homme* 22: 37-47.

Ribeyrolles Colin, Amandine. 2021. « L'expatriation, ou le fantasme de rupture avec le pays d'origine ». *Le Journal des Psychologues* 5 (387): 64-69.

Rieucan, Jean. 2008. « Vers des plages urbaines postbaignoires au début du XXI^e siècle. Entre domestication estivale et neutralité hivernale ». *Géographie et cultures*, 27-46.

Rivière, Claude. 2006. « Laplantine François, Le social et le sensible, introduction à une anthropologie modale ». *Recherches sociologiques et anthropologiques* 37 (2): 212-14. <https://journals.openedition.org/rsa/597>.

Safuta, Anna. 2018. « Fifty shades of white Eastern Europeans' 'peripheral whiteness' in the context of domestic services provided by migrant women ». *TIJDSCHRIFT VOOR GENDERSTUDIES* 21 (3): 217-31.
<https://doi.org/10.5117/TVGN2018.3.002.SAFU>.

Salazar, Noël B. 2017. « Key figures of mobility: an introduction ». *Social Anthropology* 25 (1): 5-12.

Schinkel, Willem. 2017. *Imagined Societies: A Critique of Immigrant Integration in Western Europe*. Cambridge University Press.

Therrien, Catherine. 2008. « Frontières du « proche » et du « lointain » Pour une anthropologie de l'expérience partagée et du mouvement » 32: 35-41.

Tsuda, Takeyuki (Gaku). 2010. « Ethnic return migration and the nation-state: encouraging the diaspora to return "home" ». *Nations and Nationalism* 16 (4): 616-36.

Tudor, Alyosxa. 2018. « Cross-fadings of racialisation and migratisation: the postcolonial turn in Western European gender and migration studies ». *Gender, Place & Culture* 25 (7): 1057-72.

Uribe, Guillermo. 2012. « La population latino-américaine en Espagne : nouvelles diasporas, nouvelles mobilités ». *Revue européenne des migrations internationales* 28 (1): 169-78.

Vuckovic Juros, Tanja. 2022. « Sexualities and class in transnational family practices of LGB migrants in Belgium and the Netherlands ». *Gender, Place & Culture* 29 (2): 273-95. <https://doi.org/10.1080/0966369X.2021.1941788>.

6 Table des figures

<i>Figure 1 Plan de Barcelone avec ses différents quartiers</i>	13
Figure 2 : conversation Instagram avec Marco du 5 octobre 2022	15
Figure 3 : capture d'écran du groupe Facebook Girl Gone International-Barcelona	31
Figure 4 : post Facebook sur le groupe Girl Gone International-Barcelona	38
Figure 5 : post Facebook sur le groupe Girl Gone International-Barcelona	39
Figure 6 : deux commentaires par des utilisatrices Facebook concernant le post de la figure 5	39
Figure 7 : Capture d'écran du groupe Girl Gone International-Barcelona	41
Figure 8 : Captures d'écran du groupe Girl Gone International-Barcelona : discussion sur les rencontres amoureuses, recherche d'amies pour échanger leurs expériences cocasses	41
Figure 9 : Capture d'écran du groupe WhatsApp : discussion pour l'accès à une pilule spécifique en Espagne	42
Figure 10 : Exemples d'activités proposées par Meet-up	42
Figure 11 : captures d'écran du groupe WhatsApp pour le volley de plage, octobre-novembre 2022	48
Figure 12 : Post du Groupe Girl Gone International-Barcelona du 11/07/23	52
Figure 13 : Capture d'écran issue du groupe WhatsApp des Françaises à Barcelone	52
Figure 14 : Capture d'écran issue du groupe WhatsApp des Françaises à Barcelone	53
Figure 15 : Capture d'écran issue du groupe WhatsApp des Françaises à Barcelone	53
Figure 16 : Capture d'écran issue du groupe WhatsApp des Françaises à Barcelone	53
Figure 17 : Capture d'écran issue du groupe WhatsApp des Françaises à Barcelone	54
Figure 18 : Rassemblement de supporters argentins sur la place de l'Arc de Triomphe à Barcelone en décembre 2022 lors de la coupe du monde (photo issue d'une story Instagram de Marco)	76
Figure 19 : Capture d'écran Messenger du 13/10/22	91
Figure 20 : captures d'écran de l'application Meet-up du 19 avril 2023 reprenant le terme « expatrié »	94
Figure 21 : captures d'écran de l'application Meet-up du 19 avril 2023 reprenant le terme « expatrié »	94

Résumé :

Ce travail se base sur un terrain ethnographique à Barcelone analysant les trajectoires d'Européens et de Sud-Américains ayant décidé de venir vivre dans cette ville pour une période plus ou moins longue et pour des raisons diverses.

Les habitudes de mobilité de ces personnes invitent à questionner les rapports de pouvoir qui sont révélés lorsque les frontières transnationales sont traversées, ainsi que les structures sociales qui les déterminent. Les trajectoires des Sud-Américains vers l'Europe sont replacées dans tout un contexte historique, social, politique et économique pour saisir leur place dans l'ordre social aujourd'hui amenant une réflexion critique des concepts de « migrant » et « expatrié ».

Mots-clés : Barcelone, mobilité, Amérique latine, trajectoires, rapport de pouvoir